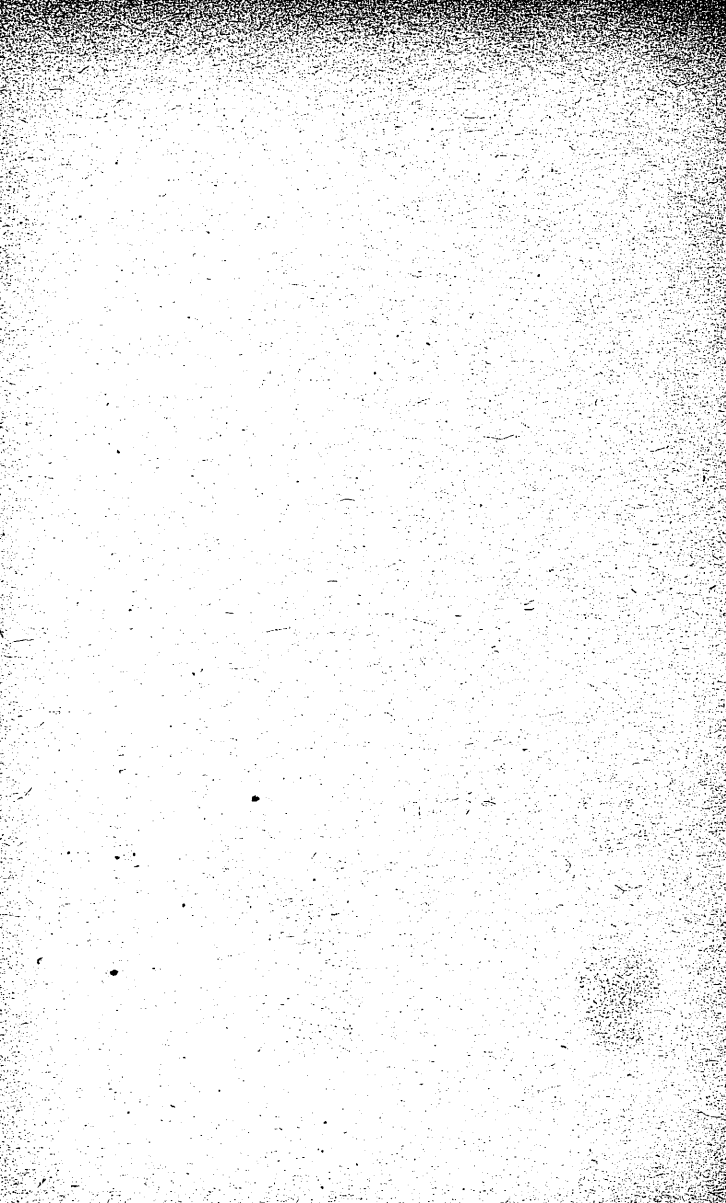




The University of Chicago
Libraries







" LES SAINTS "

S^t Albert de Louvain

par

DOM B. DEL MARMOL, O. S. B.

DEUXIÈME ÉDITION

Victor Lecoffre



St Albert de Louvain

" LES SAINTS "

Collection publiée sous la direction de M. HENRI JOLY, de l'Institut.

DERNIERS VOLUMES PARUS :

- Saint Paul, par le R. P. F. PRAT. *Quatrième édition.*
Saint Jean Berchmans, par le R. P. HIPPOLYTE DELEHAYE. *5^e édition.*
Saint Grégoire VII, par AUGUSTIN FLICHE. *Deuxième édition.*
Les B^{es} Ursulines de Valenciennes, par l'abbé J. LORIDAN. *2^e édit.*
Saint Sigisbert, par l'abbé GUISE. *Deuxième édition.*
Les Martyrs de Septembre, par HENRI WELSCHINGER. *2^e édition.*
Sainte Radegonde, par l'abbé R. AIGRAIN. *Deuxième édition.*
Sainte Paule, par le R. P. GÉNIER. *Deuxième édition.*
La Bienheureuse Postel, par S. G. M^{sr} GEORGES GREUTE. *3^e édit.*
Sainte Claire d'Assise, par MAURICE BEAUFRETON. *Troisième édit.*
Saint Jean de la Croix, par M^{sr} DEMINUID. *Troisième édition.*
Saint Pie V, par S. G. M^{sr} GEORGES GREUTE. *Deuxième édition.*
Les Bienheureuses Filles de la Charité d'Arras, par L. MISER-MONT. *Quatrième édition.*
Saint Justin, par le R. P. LAGRANGE. *Deuxième édition.*
Saint François Régis, par JOSEPH VIANEY. *Quatrième édition.*
Saint Athanase, par l'abbé G. BARDY. *Deuxième édition.*
Saint Cyprien, par PAUL MONCEAUX. *Deuxième édition.*
Saint Césaire, par l'abbé M. CHAILLAN. *Deuxième édition.*
La Vénérable Emilie de Rodat, par M^{sr} RICARD. *Troisième édition.*
Sainte Marguerite-Marie, par M^{sr} DEMINUID. *Sixième édition.*
Saint Charles Borromée, par LÉONCE CELIER. *Quatrième édition.*
Le B^e Urbain V, par l'abbé M. CHAILLAN. *Deuxième édition.*
La Bienheureuse Louise de Marillac, M^{uo} Le Gras, par EMMA-NUEL DE BROGLIE. *Cinquième édition.*
Saint Patrice, par M. l'abbé RIGUET. *Deuxième édition.*
La Vénérable Catherine Labouré, par EDMOND CRAPEZ. *7^e édition.*
Saint Léon le Grand, par ADOLPHE REGNIER. *Deuxième édition.*
Saint Léger, par le R. P. CAMERLINCK. *Deuxième édition.*
Saint Ferdinand III, par JOSEPH LAURENTIE. *Deuxième édition.*
Saint Sidoine Apollinaire, par PAUL ALLARD. *Deuxième édition.*
La B^o Mère Barat, par GEOFFROY DE GRANDMAISON. *Septième édit.*
La Vénérable A.-M. Javouhey, par V. CAILLARD. *Troisième édition.*
Saint Thomas Becket, par M^{sr} DEMINUID. *Deuxième édition.*
Saint Benoit-Joseph Labre, par M. MANTENAY. *Quatrième édition.*
Saint Séverin, par ANDRÉ BAUDRILLART. *Deuxième édition.*
Sainte Mélanie, par GEORGES GOYAU. *Neuvième édition.*
Saint Pierre Damien, par DOM RÉGINALD BIRON. *Deuxième édition.*
Les Martyrs de Gorcum, par HUBERT MEUFFELS. *Deuxième édition.*
Sainte Hélène, par le R. P. ROUILLON. *Quatrième édition.*
Saint Martin, par ADOLPHE REGNIER. *Cinquième édition.*
Saint Eloi, par PAUL PARSY. *Deuxième édition.*
Le Bienheureux Père Eudes, par HENRI JOLY. *Quatrième édition.*
Madame Louise de France, la Vénérable Thérèse de Saint-Augustin, par GEOFFROY DE GRANDMAISON. *Huitième édition.*
Sainte Colette, par ANDRÉ PIDOUX. *Troisième édition.*
Le B^e Fra Angelico de Fiesole, par HENRY COCHIN. *6^e édition.*

Chaque volume se vend séparément. Broché: 3 fr. 50
Avec Reliure spéciale. 7 fr. 40.

"LES SAINTS"

S^t Albert de Louvain

ÉVÊQUE DE LIÈGE ET MARTYR (1192)

par

DOM B. DEL MARMOL, O. S. B.

DEUXIÈME ÉDITION

PARIS

LIBRAIRIE VICTOR LECOFFRE

J. GABALDA, Éditeur

RUE BONAPARTE, 90

—
1922

BX 7100
A38M4

NIHIL OBSTAT :

† COLUMBA,
Abbas.

IMPRIMATUR :

Parisliis, die 11^a Augusti 1922,

E. THOMAS,

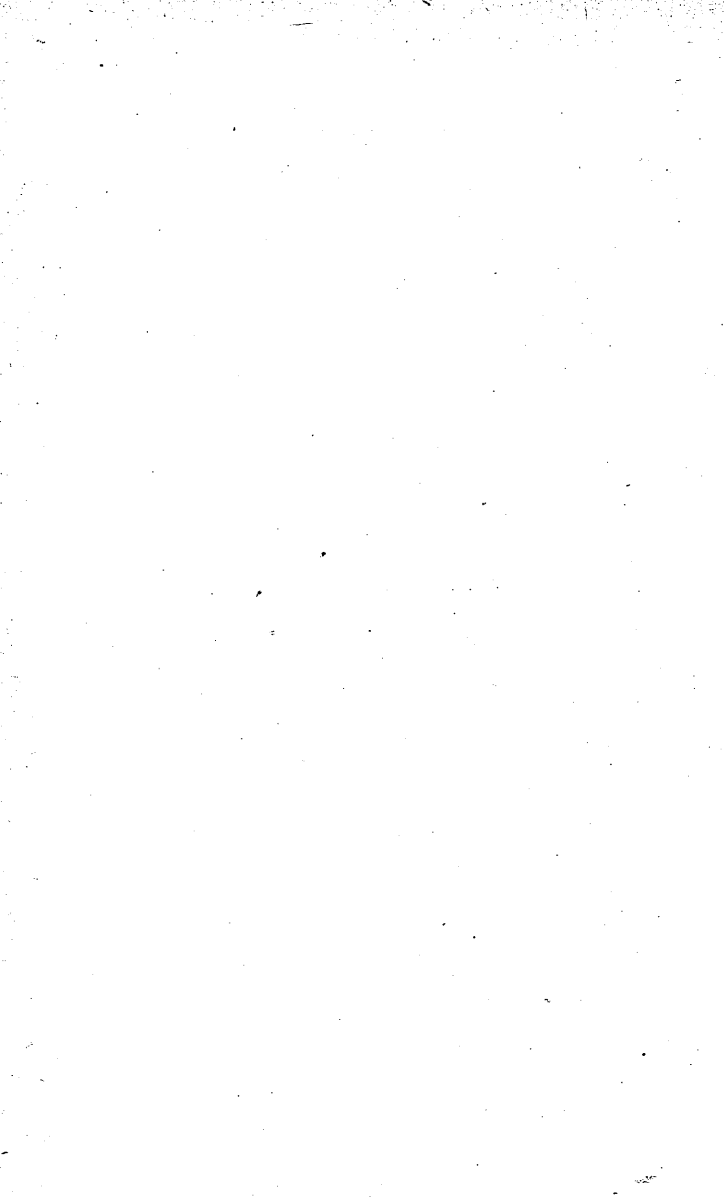
v. g.



Riv.

963285

A SA MAJESTÉ
ALBERT I^{er} ROI DES BELGES
HÉROÏQUE DÉFENSEUR
DU DROIT OUTRAGÉ
VAILLANT ÉMULE
DE SON PATRON ET ANCÊTRE
SAINT ALBERT DE LOUVAIN



AVANT-PROPOS

Une découverte importante faite à Reims au cours de l'année 1920 donne au culte de saint Albert de Louvain une nouvelle actualité. Les fouilles entreprises dans la vénérable cathédrale si outrageusement profanée par les obus allemands ont mis à jour plusieurs tombes d'archevêques ensevelis sous les dalles du chœur. En cherchant à identifier ces restes funéraires d'après les vieux textes du cérémonial et des historiens rémois, on s'aperçut qu'il y avait « un archevêque du x^e siècle en moins, à savoir Odalric inhumé en 971, et un du xiii^e, ou fin du xii^e, en trop¹ ».

Un soupçon, qui devint bientôt une sérieuse probabilité, se présenta à l'esprit de M. Deneux, architecte en chef des monuments historiques, chargé

1. Rapport de la commission.

des travaux de restauration de la cathédrale. N'y avait-il pas eu erreur en 1612 ? Le corps du prétendu saint Albert exhumé de l'église où il reposait et transféré à Bruxelles sur la demande des archiducs Albert et Isabelle n'était-il pas celui d'Odalric ? Et ce personnage inconnu qu'on venait de trouver n'était-il pas le vrai saint Albert ?

Le 10 décembre 1920, une commission instituée à Reims par son Éminence le Cardinal Luçon se réunit pour examiner cette question. On trouvera dans notre seconde partie un résumé détaillé du rapport de la commission. Il ne laisse subsister aucun doute sur la réalité de la méprise commise en 1612. Le corps conservé chez les Carmélites de Bruxelles était bien celui d'Odalric. Saint Albert reposait toujours à Reims depuis 1192. La reconnaissance des restes du saint martyr a été faite officiellement par les autorités ecclésiastiques le 18 août 1921.

Cette découverte si intéressante pour l'Église de Reims ne devait pas laisser les Belges indifférents. Saint Albert, frère du duc Henri I^{er} de Brabant, élevé dans le château du Mont-César à Louvain, évêque de Liège, est un saint très vénéré en Belgique. Son glorieux roi Albert I^{er} l'honore comme patron et le compte parmi ses ancêtres ¹. Aussi, un des délégués du

1. Le chevalier de Borman a publié en 1905 à l'occasion du 75^e anniversaire de l'indépendance de la Belgique : *Les origines belges de notre dynastie*. On trouvera dans cet ouvrage les gé-

Cardinal Mercier à Reims, lors des travaux de la commission dont il faisait partie, s'adressant à M^{gr} Neveux, évêque auxiliaire de son Éminence le Cardinal Luçon, exprima le vœu que le chapitre métropolitain de Reims se souvînt de la promesse faite en 1612 de remettre à la Belgique les reliques du saint martyr brabançon. Puisqu'il y a eu erreur, dit-il, ne doit-elle pas être réparée maintenant? M^{gr} Neveux répliqua gracieusement : « Je n'ai pas qualité pour donner une réponse définitive, mais je suis d'avis que les contrats ne sont pas des chiffons de papier. Je puis en tout cas vous assurer que NN. SS. les Éminentissimes Cardinaux de Malines et de Reims s'entendront pour partager le trésor et que la Belgique n'aura pas à se plaindre de sa part. »

Cet engagement, le chapitre de Reims le remplit avec une générosité magnifique. En effet, il fut bientôt convenu que le corps de saint Albert serait transféré intégralement en Belgique et confié à la garde de S. E. le Cardinal Mercier. Celui-ci aurait le soin de dédommager les anciens déten-

néalogies établissant que le roi Albert, comme son oncle Léopold II, descend de Charlemagne, des ducs de Brabant, de Limbourg, des comtes de Flandre, de Hainaut, de Namur et de Luxembourg. Albert I^{er} se rattachant à la lignée des ducs de Brabant par les maisons de Saxe (pp. 23-25) et d'Orléans (pp. 15-19), peut donc, comme l'archiduc Albert, compter parmi ses aïeux saint Albert de Louvain.

teurs des reliques en détachant en leur faveur des parcelles d'ossements, sans oublier l'Église de Reims témoin des vertus et de la mort du saint martyr et qui abrita longtemps ses restes vénérés. Elle ne s'en dépouille si généreusement que pour être fidèle à la parole donnée et marquer sa bienveillance envers une nation voisine et amie.

Les Belges, reconnaissants de ce geste libéral, se félicitent de pouvoir restaurer solennellement le culte national d'un saint qui leur est cher à tant de titres.

Telles sont les circonstances qui ont amené la publication de ce petit livre destiné à satisfaire les personnes désireuses de connaître la vie de cet évêque liégeois assassiné au XII^e siècle et l'histoire extraordinaire de ses reliques.

La biographie d'Albert de Louvain, écrite par un contemporain, nous permet de pénétrer au vif des événements et des rivalités politiques d'une époque troublée et nous introduit dans la vie intime d'un grand évêque de ce temps appartenant à l'une des plus illustres familles princières de Belgique. Sans doute, on aurait voulu en savoir encore davantage, surtout sur la jeunesse et la première éducation du saint. Ce que le biographe nous a rapporté si fidèlement de son élection, de son exil, de sa fin tragique suffit pour nous faire voir autre chose dans notre héros qu'un personnage politique

mis en avant par les membres de sa famille et immolé à la haine et à l'ambition de ses ennemis. Non, Albert est pour nous l'élu de Dieu, le martyr. Choisi par le chapitre de Liège autant pour ses vertus que pour le prestige de sa race, il défend dans son élection canonique les droits de l'Église en même temps que ses propres droits. Il est comme son émule anglais Thomas de Cantorbéry¹, le champion des libertés ecclésiastiques au XII^e siècle. Sa belle fermeté en face de l'empereur Henri VI, et son fier plaidoyer à Rome devant le Pape Célestin III et toute la cour pontificale révèlent chez ce jeune évêque, dès le début de son pontificat, une droiture et une élévation de sentiment peu communes. Son courage, sa noblesse de caractère qui n'ont rien de la témérité s'unissent à une douceur, une bonté admirables qui semblent être le fond de cette âme candide. Odieusement traqué, persécuté, banni, il ne songe pas un instant à recourir à la force. Il laisse passer l'orage déchaîné contre lui et, confiant dans le secours de Dieu, il souffre patiemment les épreuves de l'exil et s'efforce d'apaiser l'indignation de son entourage. Tant de mansuétude et de piété dans un homme si distingué par la naissance et si élevé en dignité lui attire, dans sa disgrâce, le respect

1. Saint Thomas Becket, archevêque de Cantorbéry, assassiné le 29 décembre 1170. (Voir la vie de ce saint par Demimuid. « Les Saints », Lecoffre, 1909.)

et l'affection de ses ouailles impatientes de son retour à Liège, des familiers compagnons de son infortune et du peuple rémois qui l'entoure d'estime et de vénération.

Le charme de cette aimable figure d'évêque et de seigneur fait ressortir dans un contraste saisissant la perfidie de ses assassins, leur cruauté sacrilège, la criante injustice de l'orgueilleux empereur teuton et de ses satellites. Il y a dans la biographie d'Albert des scènes d'un dramatisme poignant. L'auteur les décrit avec une chaleur entraînante et un enthousiasme qui atteignent parfois le panégyrique. Jamais cependant on n'a l'impression de se sentir en dehors du domaine de l'histoire. La narration est vécue. Elle respire la sincérité et l'émotion d'événements vrais, encore tout récents et tout palpitants d'intérêt.

Plus d'un lecteur sera saisi des analogies frappantes entre l'attentat sacrilège de 1192 et l'odieuse agression de la Belgique en 1914. Par respect pour la mémoire sereine du doux et pacifique évêque si miséricordieux envers ses ennemis, nous n'insisterons pas sur ce parallèle et sur ces tristes souvenirs.

Nous préférons attirer l'attention de nos lecteurs sur le rapprochement non moins saisissant de deux nobles figures, d'Albert évêque de Liège, prince de la maison de Brabant, et d'Albert I^{er} roi des Belges. L'un et l'autre ont, dans des circonstances ana-

logues, souffert et lutté pour une noble cause. L'un et l'autre ont triomphé et mérité de Dieu et des hommes la gloire et la renommée attachées aux grandes et vertueuses actions.

L'AUTEUR.

Abbaye de Maredsous.



CRITIQUE DES SOURCES

La source principale qui nous fait connaître saint Albert de Louvain est la *Vita Alberti*. Cet écrit anonyme nous est parvenu dans deux manuscrits du XIII^e siècle. Le premier se trouve à la bibliothèque royale de Bruxelles (n^o 723-727). Le second fait partie de la compilation de Gilles d'Orval (1251) : *Gesta episcoporum Leodiensium* dont le texte original est conservé à la bibliothèque du séminaire de Luxembourg. Heller dans le t. XXV des *Monumenta Germaniæ historica* a donné pour la première fois en 1877 une édition intégrale de la *Vita Alberti*. Le manuscrit de Bruxelles, plus ancien et plus exact que l'autre, a eu la préférence de l'éditeur qui indique en note les variantes de Gilles d'Orval. De l'avis de tous les critiques cette biographie est un fragment d'un écrit plus considérable. En effet, malgré le titre « Vie de saint Albert », elle commence brusquement par l'épisode de la compétition à l'évêché de Liège, sans nous renseigner aucunement sur la naissance et les premières années du saint. De plus, l'auteur au début de son récit, en parlant incidemment de Matthieu de Boulogne tué à la prise d'Au-

male, nous renvoie à ce qu'il a rapporté plus haut : *ut superius dictum est*. Or il n'est pas question de ce personnage dans le morceau précédent qui nous reste.

Quel est l'auteur de la *Vita Alberti* ?

Il suffit de lire cette biographie pour se convaincre qu'elle a été écrite par un contemporain parfaitement renseigné. Bien plus, la précision des faits, l'émotion de l'écrivain, le vécu de la narration inclinent à croire que l'auteur doit se trouver parmi les compagnons de l'évêque exilé. C'est là que les critiques depuis Chapeville¹ l'ont cherché.

Heller, suivi par Balau, l'attribue à Wéry, abbé de Lobbes². Il est incontestable que ce dernier se trahit en maints endroits de la « Vie ». A partir de l'exil à Reims jusqu'au moment du martyre, il ne quitte pas le saint évêque. Ce sont deux amis inséparables. Wéry a entendu raconter par Albert lui-même ou par les autres familiers de son maître les faits dont il n'a pas été le témoin oculaire : tels la diète de Worms, le voyage à Rome, le meurtre ; pour tout le reste, l'abbé de Lobbes a pu fournir lui-même les détails de ce récit si exact, si entraînant, si parfaitement ordonné. Il y a même des passages qui ne peuvent être que de lui, des faits intéressant particulièrement l'abbaye de Lobbes, des scènes auxquelles il a seul assisté, des réflexions intimes qu'un autre n'aurait pu connaître : par exemple ses entretiens

1. *Chapeville*, *Gesta pontificum Tungrentium, Trajectensium et Leodiensium*, II, p. 136.

2. *Heller*, M. G. H. SS. XXV, pp. 137 suiv. *Balau*, *Les sources de l'histoire du pays de Liège*, 1903, pp. 394 et suiv.

avec Albert à Reims avant le départ pour Rome (c. 13), ses perplexités au sujet du privilège de la mitre (ibid.), l'histoire de l'anneau prêté à l'évêque (c. 44), etc... De plus, tandis que les autres personnages sont cités avec leurs prénoms et leurs qualités, par exemple : Maître Gérard chanoine de Liège et doyen de Saint-Jean, lui, n'apparaît jamais que sous le titre : Abbé de Lobbes et toujours à la dernière place¹.

Cette attribution à Wéry, abbé de Lobbes, de la *Vita Alberti*, exposée par Heller dans la préface de son édition, semblait acquise quand M. Kurth a mis en avant une nouvelle hypothèse qui s'est imposée à l'attention des historiens. Il existe dans la bibliothèque de l'église Saint-Paul, à Liège, un catalogue (n° 239) du xiv^e siècle où on lit ce qui suit : *Duo sexterni papirii Hervardi archidiaconi Leodiensis ad Hugonem de Petramonte, episcopum Leodiensem, de Frederico imperatore ac Henrico et Philippo liberis suis et Henrico duce Lovaniensi, Alberto suo fratre electo, confirmato Leodiensi et ejus martyrio seu miserabili transitu*². M. Kurth, dans un mémoire présenté à l'Académie royale de Belgique en 1903³, expose les raisons qui le portent à croire que la *Vita Alberti* n'est autre qu'un fragment, le seul conservé, de cet ouvrage d'Hervard. Son meilleur argument, c'est la teneur

1. Erant autem quatuor in capella, sacerdos Gerardus qui cantabat, clericus alter qui cantanti respondens serviebat, dominus et pius Albertus episcopus, et quartus abbas Lobiensis (*Vita*, c. 38).

2. Ce catalogue a été publié par St. Bormans dans le *Bulletin du bibliophile belge*, 1866, p. 235.

3. *Bulletin de la Commission royale d'histoire*, sér. v, t. 12, p. 160.

même de ce passage du catalogue que nous venons de transcrire. Elle correspond assez exactement au contenu de la *Vita*. Dans celle-ci, il est principalement question de l'évêque Albert depuis son élection jusqu'à sa mort. Dans la description du catalogue, on cite plusieurs noms mais on détaille seulement ce qui se rapporte à Albert, en débutant comme dans la *Vita* par l'élection et en terminant de même par le martyre. Une difficulté qui s'offre à première vue en comparant les deux documents, c'est que la description du catalogue nomme parmi les personnages dont traite le livre d'Hervard : Frédéric Barberousse et Philippe de Souabe. Or dans la *Vita*, Barberousse n'est cité qu'une fois en passant¹ et il n'est nulle part question de Philippe de Souabe. Par contre Henri VI et Henri I^{er} de Brabant y occupent une place importante. A cette objection Kurth répond que la *Vita* n'étant qu'une partie d'un ouvrage plus considérable, on peut vraisemblablement supposer qu'on parlait de ces deux personnages dans les feuillets de l'ouvrage qui ont disparu. D'après Kurth il était question de l'empereur Frédéric au commencement et de Philippe à la fin, car le savant historien, comme Heller, croit qu'il manque un morceau aux deux bouts de notre fragment. Ne vaudrait-il pas mieux dans cette hypothèse admettre que le début seul de l'écrit a été amputé, et que tout se termine avec l'histoire d'Albert. Cette supposition serait plus conforme au titre du catalogue qui n'est en somme qu'un résumé chronologique de la matière du livre. Dans la première partie qui est perdue, il était question *ex*

professo de Barberousse, de ses deux fils et d'Henri de Brabant. Dans la seconde qui nous reste¹, tout se rapporte principalement à Albert élu, confirmé et martyrisé. Ce sont les trois grands épisodes de la *Vita* : l'élection à Liège et à Worms, la confirmation à Rome, le martyre à Reims. Seule la dernière partie de l'ouvrage a survécu par le fait qu'un hagiographe s'en est emparé, l'a détachée des premiers feuillets n'ayant rien à voir avec le saint, et lui a donné le titre de *Vita Alberti*. Si l'abbé de Lobbes ou un auteur quelconque avait eu l'idée de composer une vie de saint Albert, il l'aurait commencée vraisemblablement à la naissance du saint. Personne dès lors n'aurait songé à retrancher le début de l'écrit qui nous serait parvenu intégralement.

Mais dans cette hypothèse, que devient le rôle des témoins oculaires? que dire des preuves si frappantes (en faveur de Wéry citées plus haut? M. Kurth laisse à celles-ci toute leur valeur : « Loin, dit-il, d'atténuer ce qu'a écrit à ce sujet l'érudit allemand (Heller), je serais tenté de renforcer plutôt son argumentation p. 165). Hervard est un contemporain des événements. Il fut archidiacre de Saint-Lambert de 1209 à 1227. Tous les chanoines de Liège cités dans la *Vita* sont ses collègues : Maître Gérard, Thomas de Marbais, Hely de Bouillon, Gautier de Chauveney, Siger. Il connaît aussi intimement Wéry abbé de Lobbes, la

1. On comprend que cette partie soit plus développée que l'autre; le but de l'ouvrage étant de renseigner Hugues de Pierpont, évêque de Liège, sur les événements intéressant le diocèse avant son avènement, il était naturel d'insister davantage sur la personne de l'évêque Albert et les faits tragiques qui marquèrent son épiscopat.

plus importante abbaye de la principauté. Il a donc pu se renseigner parfaitement et recueillir tous les témoignages oraux et écrits nécessaires pour son travail. Il fit sans doute le voyage à Reims pour se rendre compte des lieux. C'est là qu'il vit une femme guérie de sa paralysie au tombeau du saint : *Ipsam liberatam et laetantem vidit qui haec scripsit* (*Vita*, c. XLIII). D'après Kurth donc tous les compagnons de l'évêque qui ont fait partie de sa maison pendant son exil ont collaboré à la composition de la *Vita*. Wéry « occupe parmi ces témoins la place la plus éminente », mais ce n'est pas lui qui a écrit la *Vita*. Il n'aurait pu (c'est là un argument assez fort) se décerner à lui-même les qualificatifs de *diligens et prudens*, d'*abbas humilis*, de *devotus abbas*¹. Le dernier rédacteur de la biographie c'est Hervard.

La thèse que nous venons d'exposer et qui s'appuie sur un document certain, le catalogue de Saint-Paul, se présente avec un tel degré de probabilité qu'il nous semblait difficile de ne pas l'admettre².

1. Chapitres XXIX, XXXVIII, XLIV.

2. Elle a cependant rencontré deux contradicteurs : MM. Vanderkindere et Feder Schneider. Les objections du premier sur les différences de style et de procédé littéraire entre la *Vita Alberti* et un autre ouvrage d'Hervard le *Triumphus Lamberti in Steppes* ont été réfutées par M. Kurth lui-même dans un appendice à son Mémoire (p. 174). Quant à Feder Schneider, il se contente d'affirmer que Heller a déjà répondu à la thèse de Kurth (*Neues archiv*, 1903, p. 527). Nous avons vainement cherché à découvrir à quel passage des écrits de son compatriote le critique allemand faisait allusion. Il doit s'être trompé, car personne, que nous sachions, n'a eu avant Kurth l'idée de ce rapprochement entre le catalogue de Saint-Paul et la *Vita Alberti*.

Mais une troisième opinion encore inédite nous a été communiquée tout récemment. Elle est fort intéressante et nous sommes très porté à nous y rallier. Son auteur est M. Darimont, docteur en histoire de l'Université de Liège, professeur à l'Athénée royal de Huy. Sur nos instances, il compte publier lui-même prochainement sa thèse. Il nous suffira ici de l'indiquer, avec le consentement de l'auteur :

Le rédacteur de la Vita Alberti ne serait ni Hervard ni Wéry, mais un moine de Lobbes, compagnon et secrétaire de l'abbé.

Ce n'est pas Hervard l'auteur de la biographie parce qu'il n'est pas, comme le prétend Kurth, le collègue des chanoines de Liège familiers de l'évêque exilé. Rien ne prouve même qu'il les ait connus. Il est d'une génération postérieure. Or, la *Vita*, de l'aveu de tous les critiques, porte le cachet d'un écrit inspiré au moins par les témoins oculaires des faits. On se rappelle tous les arguments d'Heller en faveur de Wéry, arguments admis et renforcés dans la thèse de Kurth. M. Darimont y revient. Seulement, il les corrige en faisant disparaître la difficulté soulevée à propos des qualificatifs élogieux attribués à l'abbé de Lobbes. Ce n'est pas Wéry, c'est son secrétaire qui a été le rédacteur de la *Vita*. Celui-ci ayant accompagné son abbé à Reims, aura sur son ordre conservé pour l'édification de la postérité les événements tragiques auxquels ils avaient été mêlés et le souvenir des vertus et de la mort de leur évêque vénéré. Cette hypothèse n'enlève pas toute relation possible entre la *Vita Alberti* et le catalogue de Saint-Paul. Hervard a pu très bien, comme tant d'autres, se servir de la *Vita* pour la composition de son livre. Telle est en abrégé l'opi-

nion de M. Darimont appuyée sur un grand nombre de preuves et de documents.

Nous tenons ici à remercier cet historien distingué de nous avoir gracieusement offert les prémices de ses recherches personnelles. Il nous a fourni aussi sur saint Albert des renseignements nombreux et très précis qui nous ont permis de contrôler et de compléter notre travail avec plus de sécurité.

Les critiques sont d'accord pour reconnaître la haute valeur historique de la *Vita Alberti*. Voici l'appréciation de M. Balau dans son ouvrage couronné par l'Académie royale de Belgique, *Les sources de l'histoire du pays de Liège* : « Le récit est parfaitement ordonné, écrit avec élégance et facilité, il respire une chaleur et une émotion communicatives. A tout point de vue la *Vita Alberti* est une excellente source pour l'étude des événements de cette époque attristée » (p. 399).

Kurth, de son côté, dit du même auteur : « Il a fait preuve d'une grande conscience d'historien et d'un remarquable talent de narrateur¹ ». Les témoignages de ces deux critiques rassureront les plus difficiles en matière d'hagiographie. Il suffit d'ailleurs de lire la *Vita Alberti* pour se rendre compte que cet écrit n'a rien de commun avec certaines légendes de saints des premiers siècles dont les naïfs auteurs trop friands de merveilleux « cherchaient beaucoup plus à édifier les fidèles qu'à poursuivre un but historique ou à satisfaire la curiosité des lecteurs² ». Non, nous sommes dans la *Vita Alberti* en pleine histoire, his-

1. L'archidiacre Hervard, *o. c.*, p. 173.

2. Balau, *o. c.*, p. 19.

toire vécue, page tragique des luttes politiques au XII^e siècle, écrite avec une couleur locale, une précision et une exactitude remarquables. Elle peut être contrôlée d'ailleurs par d'autres écrits contemporains.

La plus importante des autres sources qui nous renseignent sur saint Albert est la *Chronique du Hainaut de Gislebert de Mons*¹. Cet auteur exact nous rapporte plusieurs événements racontés dans la *Vita Alberti* notamment le récit de l'élection. Chancelier et confident de Baudouin V, ses préférences devaient pencher vers le candidat de son maître Albert de Réthel, le rival d'Albert de Louvain.

Gislebert représente la politique hennuyère; l'auteur de la *Vita Alberti* défend au contraire les intérêts brabançons. Les deux récits peuvent donc se contrôler mutuellement. Or nous ne trouvons entre eux que des différences de détails; pour les faits importants ils sont pleinement d'accord². D'autre part, le chroniqueur du Hainaut, quoique véridique, est parfois tendancieux dans ses appréciations. Il esquive généralement ce qui serait un blâme pour son maître ou pour ses partisans. Il n'a pas un mot de reproche contre l'odieuse intrusion à Liège de Lothaire de Hochstaden dont Baudouin V est l'avoué. Il semble même l'excuser après le meurtre d'Albert dont le prévôt de Bonn a été au moins la cause indirecte, puisqu'il taxe de très cruelle la juste sentence du

1. M.G.H. SS., XXI. M. Vanderkindere a fait, en 1904 une excellente édition critique de cette chronique, qui inaugure la nouvelle collection entreprise par la Commission royale d'histoire pour servir à l'étude de l'histoire de Belgique. Au cours de notre travail, nous renverrons aux deux éditions.

2. Balau, *o. c.*, p. 397-8.

pape Célestin III qui privait le clerc simoniaque de tout bénéfice et de toute dignité et ne lui laissait que la prévôté de Coblenz¹.

Parmi les sources secondaires qui ne font que confirmer les deux premières on peut citer :

Lambert le Petit, † 1194, moine de l'abbaye de Saint-Jacques, auteur d'une chronique de l'église de Liège allant de 988 à 1194. Son œuvre a été continuée par Renier jusqu'en 1230. (M.G.H. SS., XVI, p. 650, éd. Pertz).

Alberic de Trois-Fontaines, moine cistercien de cette abbaye située en Champagne. Il composa de 1232 à 1241 une sorte de chronique universelle, interpolée par Maurice de Neufmoustier, près de Huy. (Voir Balau, *o. c.*, p. 466; M.G.H. SS. XXIII, pp. 868-869, éd. Scheffer-Boichorst; Kurth B.C.R.H. 5^e sér. t. II, p. 46).

Continuatio Aquicinctina. Continuation de la chronique de Sigebert de Gembloux faite au monastère d'Anchin en Artois de 1149 à 1237. (M. G. H. SS., VI, p. 430, éd. L. Bethmann). Un érudit allemand, M. P. Kath a publié une étude très étendue de cette chronique dans le bulletin de la Commission royale d'histoire de Belgique, 1914, tome 83, pp. 1-222.

La plupart des Annales contemporaines rapportent au moins l'élection et le meurtre d'Albert².

1. « Sicque confusus ex crudelissimo domini pape arbitrio ad terram nativitatis sue reversus est. » (M. G. H., p. 582; éd. Vanderkindere, p. 283.)

2. On peut citer :

Annales de Lobbes, M.G.H. SS., IV, p. 25, éd. Pertz.

Annales de S. Géréon de Cologne, M.G.H. SS., XVI, p. 734, éd. Pertz.

En plus de ces *Sources narratives* anciennes, il existe un certain nombre d'*actes diplomatiques* qui nous ont aidé surtout à reconstituer tant bien que mal la jeunesse d'Albert avant son élection. Nous citerons les chartes que nous avons pu consulter au cours du récit.

Après le ^{xiii}e siècle la littérature du sujet diminue d'importance. On ne signale qu'une Vie de saint Albert de Louvain perdue attribuée à Adrien d'Oudenbosch¹.

Au ^{xvii}e siècle la translation en Belgique des restes du saint martyr donne lieu à une floraison de vies modernes de saint Albert.

Miraeus en 1612 publie à Anvers une *Vita Alberti* tirée de Gilles d'Orval.

Notes d'Orval, M.G.H. SS., XVI, p. 683, éd. Pertz.

Annales de Floreffes, M.G.H. SS., XVI, p. 625, éd. Bethmann.

Annales de Fosses, M.G.H. SS., IV, p. 32 éd. Pertz.

Annales de Parc, M. G. H. SS., XVI, p. 606, éd. Pertz.

Annales de Marbach, M. G. H. SS., XVII, p. 166, éd. Wilmans.

Annales de S. Jacques à Liège, M. G. H. SS., XVI, p. 642, éd. Pertz.

Chronique de Laon, M.G.H. SS., XXVI, p. 452, éd. Waitz.

Baudouin de Ninove, M.G.H. SS., XXV, p. 537, éd. Holder-Egger.

Chronique de Mont Serin, M.G.H. SS., XXIII, p. 163, éd. Ehrenfeuchter.

Guillaume de Neubridge M.G.H. SS., XXVII, p. 242, éd. Pauli,

Annales de Cologne, M.G.H. SS., XVII, p. 802, éd. Pertz.

Guillaume le Breton Rigord, M. G. H. SS., XXVI, p. 292, éd. Molinier.

1. Balau, o. c., p. 627. D. Ursmer Berlière, *Mélanges d'histoire bénédictine*, I, p. 93.

La plus intéressante, parue en 1613, porte ce titre : *Le portrait du vray Pasteur ou histoire mémorable de saint Albert, evesque de Liège, cardinal du titre de Sainte-Croix. Dédiee au Ser^{me} Archiduc Albert, Prince des Pays-Bas, par G. De Rebreviettes, Sieur d'Escoeuere*. « Cette publication, dit le chanoine Laenen, n'a rien perdu de son intérêt à raison des documents concernant l'invention et le transfert des reliques cédées aux archiducs¹. »

La Bibliothèque historique de France de Lelong (vol. I, nos 8782-6) signale les ouvrages suivants : Vie traduite de saint Albert, par *Christophe Beys*. Lille, 1613. *Du Chesne*, Preuves de l'histoire des Cardinaux, p. 149; Paris, 1666. *Ludovico Donio d'Attichy* : Vie de saint Albert sous le titre : I Fleurs de l'histoire des Cardinaux, p. 232. Paris, 1660.

Le chanoine David a édité, en 1844, à Louvain, une vie de saint Albert en flamand : *Geschiedenis van den H. Albertus van Leuven, bisschop van Luik*. Une seconde édition parut à Anvers en 1847 et une traduction française en 1848.

Enfin on trouvera des notices résumées sur saint Albert dans les histoires générales du pays de Liège, Limbourg, Brabant, etc. par exemple : *B. Fisen*, *Sancta Legia Romanae Ecclesiae filia sive Ecclesia Leodiensis*; Leodii, 1642, I, p. 415. *Foullon*, *Historiae Leodiensis universae compendium*; Leodii, 1655. *J. Daris*, Histoire du diocèse et de la principauté de Liège depuis leur origine jusqu'au XIII^e siècle. Liège, 1890. *Ernst*, Histoire du Limbourg, vol. III, pp. 181

1. *La Vie diocésaine*, Malines, janvier 1921, p. 6.

suiv. *Polain*, Histoire de l'ancien pays de Liège, vol. III, pp. 260 suiv.

Ces vies modernes, nous l'avouons, n'ont guère été utilisées dans notre travail. Nous avons cru préférable à partir de l'élection, de nous attacher surtout au texte original de la *Vita Alberti* et d'en exprimer le mieux possible le sens et l'émotion. Les autres sources anciennes, principalement la chronique de Gislebert de Mons, ont servi à combler les lacunes, et nous avons ajouté dans des notes explicatives les éclaircissements qui nous ont paru les plus indispensables.

On reprochera peut-être à notre méthode trop de dépendance à l'égard de la *Vita Alberti*. Nous avons suffisamment établi d'accord avec tous les critiques, et par la confrontation avec les autres sources, la sincérité et la précision d'information du biographe contemporain d'Albert pour pouvoir nous fier à lui sans arrière-pensée¹.

Cette page d'histoire a une saveur littéraire que le lecteur nous saura gré de lui avoir conservée dans sa fraîcheur naïve et originale, malgré certains passages

1. Nous admettons cependant que certains faits soient discutables et pourraient avoir été inventés ingénument par l'auteur tels : la volte-face d'Albert de Rethel se ralliant à la candidature de son rival (c. 5), l'élévation d'Albert au Cardinalat (c. 10), le songe et le pressentiment de l'évêque avant la journée fatale (c. 36), la saignée de l'abbé de Lobbes expliquant son absence au moment du meurtre (c. 38). Nous signalons aussi l'omission peut-être volontaire de la sentence rendue par le conseil des princes ecclésiastiques allemands dans l'affaire de l'élection. En supposant même que tous ces points soient en défaveur de l'auteur, ce qui n'est pas prouvé, sa sincérité pour l'ensemble de l'écrit reste inattaquable. Peu de documents de cette époque se présentent avec autant de garantie de véracité.

trop admiratifs et parfois un peu tendancieux dont il faudra tenir compte çà et là comme on le ferait d'un panégyrique. Il nous reste quelques remarques à faire sur le style de notre biographe.

Le latin de la *Vita Alberti*, sans être classique, ne manque pas d'ampleur et d'élégance. Avec M. Kurth nous trouvons M. Vanderkindere bien sévère quand il le traite de : « tendu, ampoulé, plein de métaphores prétentieuses... du goût le plus détestable ». Ce qui rend parfois la langue un peu lourde, c'est la redondance des qualificatifs, la recherche des assonances et des mots issus du même radical. Mais dans l'ensemble la lecture de cet écrit du xii^e siècle nous a paru facile et agréable, le style coloré et pittoresque¹.

L'auteur est versé dans la littérature ancienne. Il cite Virgile (c. xxv), fait allusion à la légende d'Orphée (c. ix) et rappelle le meurtre de Jules César (c. xxxix). Mais il connaît surtout les Livres saints; on trouve à chaque instant sous sa plume des réminiscences et des citations de l'Ancien et du Nouveau Testament. La Liturgie lui est aussi très familière. Il date toujours les événements d'après les fêtes de l'Eglise et non par le quantième du mois. Il décrit avec complaisance la dévotion d'Albert pour le saint Sacrifice de l'autel et pour l'office divin, notamment dans le récit de la dernière messe célébrée par un chanoine auquel assista pieusement l'évêque le matin de sa mort (c. xxxviii). Les goûts religieux de notre biographe répondent aux hypothèses proposées pour établir son identité. C'est

1. Voir, pour ces particularités stylistiques, Kurth B.C.R.H., sér. 5., t. XII, p. 178 suiv.

un homme d'église, un chanoine, plus probablement un moine.

Enfin c'est un Wallon. Il ne sait pas prononcer les gutturales germaniques. Au lieu de Hochstaden, il écrit Horestat¹. Nous verrons qu'il ne cache pas son aversion pour les peuples d'Outre-Rhin. Heller le fait remarquer non sans une pointe d'ironie, dans son Introduction : « Natione Francogallus est quod ex odio contra Teutonicos evidentissime patet » (p. 138).

Sigles employés.

M.G.H. = Monumenta Germaniae historica. SS = Scriptorum.

B.C.R.H. = Bulletin de la Commission Royale d'Histoire.

A.H.E. = Analectes pour servir à l'histoire ecclésiastique de la Belgique.

1. Kurth, o. c., p. 162.



VIE DE SAINT ALBERT

CHAPITRE PREMIER

Les premières années. — Albert chanoine écolier de Saint-Lambert. — Il est créé chevalier. — Le cardinal légat d'Albano à Liège. — Albert redevient chanoine et exerce les fonctions d'archidiacre.

Albert de Louvain naquit vers l'année 1166¹. Il était fils de Godefroid III, duc de Basse-Lotharingie, et de Marguerite de Limbourg. La Belgique, à cette époque, était en voie de formation et n'avait encore trouvé ni son unité ni ses limites approximatives. Morcelée en divers petits États féodaux sans cohésion ethnographique que les circonstances et les intérêts locaux avaient fait surgir des débris de l'empire carolingien, placée entre les deux grandes nations rivales, la romane et la germanique, elle était le théâtre des intrigues politiques et des luttes sanglantes qui feront

1. Au plus tôt, puisque son frère aîné Henri I, duc de Brabant, est né en 1165 (*Annales Parchenses* M.G.H. SS. XVI, p. 606. *Généalogies du Brabant*, M.G.H. SS. XXV, p. 390 suiv.). Albert avait donc environ vingt-sept ans quand il mourut en 1192. C'est l'âge que lui donne l'auteur de la *Vita*, p. 144 : *Non longe autem excesserat fines adolescentiae suae namque inter vicesimum quintum et tricesimum aetatis annum agebat.*

pour longtemps de son territoire le champ de bataille de l'Europe. Par des guerres continuelles, des mariages, des combinaisons d'alliances les plus flottantes au gré de leurs intérêts particularistes, les princes féodaux cherchaient d'une part à agrandir leur puissance, de l'autre à s'affranchir de plus en plus de leurs suzerains respectifs, l'empereur d'Allemagne ou le roi de France.

A l'époque précise qui nous occupe, le duché de Brabant avait une politique très remuante. Inaugurée par Godefroid III, elle va se développer avec diverses fluctuations sous le règne de son belliqueux fils Henri I, associé dès ses jeunes années au gouvernement de son père¹. Alliée à l'est à l'archevêque de Cologne Philippe de Heinsberg, à l'ouest à Philippe d'Alsace, comte de Flandre, la dynastie brabançonne cherchait en s'appuyant sur ces riches et puissants voisins à faire échec à la puissance impériale autant qu'à l'influence grandissante du comte de Hainaut Baudouin V. Celui-ci, ami de l'empereur Henri VI et du roi de France Philippe-Auguste, qui recherchaient l'un et l'autre son alliance, convoitait une double succession, celle de Henri de Namur (Henri l'Aveugle) et celle de Philippe d'Alsace, comte de Flandre, dont il avait épousé la sœur Marguerite.

Entre les possessions de ces deux princes rivaux et l'empire, la principauté de Liège occupait une position importante. Dominant la vallée de la Meuse, elle barrait la route de Cologne vers l'Escaut et la Mer du

1. Henri fut créé chevalier en 1183. Il avait alors dix-huit ans. Ce fut à cette époque qu'il débuta dans l'administration du duché pendant un pèlerinage de son père en Terre Sainte. (Smets, *Henri I^{er}, duc de Brabant*, p. 17.)

Nord. Les empereurs allemands en plaçant leurs créatures sur le siège de saint Lambert, comme à Trèves, à Cologne, à Cambrai, à Utrecht, avaient fait longtemps de ces évêchés des remparts ou des postes avancés de leur pouvoir et créé ce qu'on a appelé pour les x^e et xi^e siècles l'Église impériale¹. Mais peu à peu les dynastes locaux, faisant échec à cette politique du monarque teuton, s'efforcèrent de combattre son intervention dans les nominations épiscopales et de substituer leur influence à la sienne.

En droit, depuis le Concordat de Worms qui en 1122 avait mis fin à la querelle des investitures, l'élection aux dignités ecclésiastiques devait se faire librement et conformément aux canons. L'empereur dans ses États conservait seulement le pouvoir de conférer à l'élu les droits royaux ou régales par le sceptre².

En fait, les princes laïcs intervenaient encore souvent dans les élections aux bénéfices et exerçaient au moins une pression sur les chapitres quand ils n'employaient pas la corruption pour faire passer leurs favoris. C'est ce que nous allons voir dans la biographie d'Albert, peinture vivante des abus de cette époque.

Les maisons de Brabant et de Hainaut sont aux prises dans la compétition à l'évêché de Liège. Elles cherchent l'une et l'autre à placer leur créature sur le siège de saint Lambert. Cependant, le perfide Henri VI, revenant d'Italie, se joue de ses vassaux, et profite de leur querelle pour évincer les deux candi-

1. Pirenne, *Histoire de Belgique*, I, chap. III.

2. Voir plus loin, p. 30-32, un exposé plus complet de cette question et le privilège réservé à l'empereur en cas de contestation entre plusieurs candidats dans l'élection.

dats, annuler l'élection canonique d'Albert de Louvain et imposer de force un troisième personnage simoniacque sur le siège convoité.

En sa qualité de cadet de famille, Albert de Louvain, c'était souvent l'usage alors, fut dès son enfance voué à la cléricature. Nous le trouvons vers l'âge de douze ans écolier et chanoine du chapitre de Saint-Lambert¹. Cet enfant prédestiné par Dieu à la grâce du martyr avait, avec la fierté et la noblesse de sa race, un mélange de douceur et de force qui rendait sa jeunesse séduisante à tous ceux qui l'approchaient. Il sut, autant par ses bonnes grâces que par le prestige de son nom, gagner l'affection du clergé et du peuple liégeois. Une charte de l'époque nous rapporte que son père Godefroid vint un jour en personne se présenter au chapitre de Liège pour réclamer en faveur de son fils une maison attenante au cloître de Saint-Lambert et le personat de l'église de Tirlemont. Bien que le duc de Brabant n'eût aucun droit à ces biens acquis en héritage par le chapitre, celui-ci ne fit aucune difficulté de consentir à sa demande. Le document ajoute que cette cession fut faite « par considération pour le duc, à cause de l'affection que l'Eglise de Liège avait toujours eue pour lui et de l'amour extrême dont elle l'entourait »². Ces paroles pourraient paraître trop flatteuses, mais la suite des événements montrera

1. Bormans et Schoolmeesters : *Cartulaire de l'église de Saint-Lambert*, t. I, p. 97. Les chanoines écoliers n'étaient pas une exception au moyen âge. Voir Kurth : *Notger de Liège*, vol. I, p. 291.

2. *Intuitu et dilectione ipsius ducis quem ecclesia semper digno quidem summo complexata est amore*. Bormans et Schoolmeesters, o. c., p. 97.

combien réelle et sincère fut l'affection des chanoines de Liège pour le fils de Godefroid, héritier des vertus de sa race.

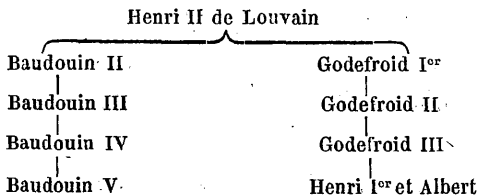
Bien que tonsuré, le jeune Albert ne fut point dépourvu de goûts belliqueux. La colline de Louvain, appelée Mont-César depuis Charles-Quint, où s'élève aujourd'hui un monastère bénédictin dédié à la sainte Vierge¹, n'avait pas au XII^e siècle un aspect si pacifique. Dans un site plus sauvage et plus pittoresque que de nos jours, l'antique résidence des comtes de Louvain, bâtie par Lambert I^{er} († 1015), dominait la plaine boisée où serpentaient les eaux, limpides alors, de la Dyle. Avec son fier donjon, ses tours, ses murs crénelés, ses fossés, son pont-levis, ce château, forteresse inexpugnable, centre de ralliement pour les vassaux et les armées du duc, offrait aux deux fils de Godefroid le spectacle de l'activité guerrière et un magnifique champ d'apprentissage des exercices militaires. Monter à cheval, chasser, faire de l'escrime, manier la lance et le javelot, telles étaient au Moyen Age les occupations principales des nobles et le programme indispensable de leur éducation. L'écolier de Saint-Lambert se laissa-t-il tenter par l'attrait des armes et le désir de se distinguer comme son frère Henri dans le métier de la guerre? L'histoire ne le dit pas. Le fait est qu'un chroniqueur de l'époque nous montre le jeune chanoine de Liège, le 28 octobre 1187, renonçant à la cléricature et demandant au comte Baudouin V de Hainaut de le recevoir

1. Abbaye fondée par les moines de Maredsous, en 1897. Une grande statue de Notre-Dame avec l'Enfant Jésus bénissant la ville de Louvain a été érigée sur l'ancien rempart.

comme chevalier¹. Ce qui étonne dans cette soudaine initiative d'Albert, c'est qu'il s'adresse à un seigneur qui était, quoique parent², l'adversaire et le rival acharné de son père et de son frère³, comme nous le verrons bientôt dans l'affaire de l'élection. Le fils de Godefroid brûlait du désir d'être chevalier, désir sans doute contraire aux vues de son père qui le destinait aux dignités ecclésiastiques. Il ne pouvait donc s'adresser au duc pour lui demander de lui ceindre l'épée et de lui conférer une qualité incompatible avec celle de chanoine. Il va trouver un seigneur dont il a entendu vanter la bravoure et la puissance. Albert, dans cette entreprise, qu'on pourrait appeler un coup de tête ou une escapade, ne tient pas compte des différends qui séparent sa famille de la maison de Hainaut. Dans la droiture de son caractère, il estime que demander un service à un ennemi, c'est faire honneur à sa loyauté. Il ne se trompait pas. Baudouin étonné d'abord, se trouve flatté de cette démarche; il admire ce beau jeune homme si franc, si plein de grâce et d'ardeur, l'accueille avec bienveillance et abrégeant l'appren-

1. Gislebert, M.G.H., *Chronicon Hanoniense*, SS. XXI, p. 553, éd. Vanderkindere, p. 199.

2. Baudouin V était parent d'Henri I^{er} et d'Albert de Louvain au 4^e degré :



3. *Patri et fratri diutius extitisset inuisus*. Gislebert, o. c., p. 553; éd. Vanderkindere, p. 199.

tissage réglementaire des armes qu'Albert avait fait à la dérobee dans la maison de son père¹, il le crée chevalier à Valenciennes². Voilà notre ex-chanoine revêtu du haubert et coiffé du heaume, l'épée au côté, la lance au poing, évoluant sur un superbe cheval en présence des seigneurs hennuyers qui applaudissent aux prouesses du jeune Brabançon.

Mais était-ce bien la passion des armes et le désir de guerroyer qui avaient poussé Albert à renoncer à la cléricature et à solliciter la qualité de chevalier? Nous ne le croyons pas. Dans cette âme généreuse un idéal plus grand s'était fait jour. Albert avait entendu comme tant d'autres un appel qui retentissait alors par toute l'Europe, un cri parti de Rome de la bouche du chef de la chrétienté; ce cri c'était celui de : « Dieu le veut³! » Albert n'avait, semble-t-il, ambitionné la qualité de chevalier que pour mieux défendre la plus noble des causes. Il voulait mettre son épée au service de la croix, être soldat du Christ, voler avec tant

1. Le candidat à la chevalerie pouvait faire son apprentissage dans la maison de son père ou auprès d'un étranger. Cette période durait de cinq à sept ans. Lavissee et Rambaud, *Histoire universelle. La Chevalerie*, II, p. 21.

2. *Illum.... benigne suscepit et eum honorifice Valencenis militem ordinavit*, Gislebert, o. c., p. 553.

3. Cette année 1187 avait été fatale pour les croisés. La victoire de Hattin remportée le 2 juillet par Saladin sur toutes les forces chrétiennes du Levant avait anéanti avec le royaume latin de Jérusalem les résultats des deux premières croisades. A la nouvelle de ce désastre, le pape Urbain III se mit aussitôt à prêcher une nouvelle expédition à laquelle trois souverains prendront part : l'empereur d'Allemagne Frédéric Barberousse, le roi de France Philippe-Auguste et le roi d'Angleterre Richard Cœur de Lion. Cette croisade, on le sait, n'aboutit pas au résultat espéré.

d'autres chevaliers au secours des lieux saints retombés au pouvoir des infidèles. Tel fut le rêve d'Albert. En effet, quatre mois après, entre le 21 février et le 27 mars de l'année suivante, le jeune Brabançon, nous dit le même chroniqueur, prend la croix, mais, chose curieuse, il ne la prend plus comme chevalier, mais comme clerc, car il a renoncé à la carrière militaire et est redevenu chanoine de Liège et, cette fois, définitivement.

Que s'était-il donc passé? La rareté des documents ne nous permet de faire que des conjectures. Le légat du pape, Henri d'Albano¹, parcourait l'Europe prêchant la croisade et attaquant vigoureusement le mal encore très répandu de la simonie. A Liège se passe alors une scène comme on n'en trouve qu'au Moyen Age, époque des grands abus et des grands enthousiasmes. Dans le vaste palais du prince-évêque Raoul de Zaeringen² les membres du clergé

1. Ce personnage joua un rôle important au XII^e siècle. Entré fort jeune à Clairvaux, il fut successivement abbé de Haute-Combe en Savoie et de Clairvaux. Élu évêque de Toulouse, il refusa cette dignité, comme plus tard, dit-on, le souverain pontificat. Devenu cardinal et évêque d'Albano en 1179, il fut nommé légat de France par le pape Alexandre III pour combattre les Albigeois, et légat de France et d'Allemagne en 1187 par Grégoire VIII pour prêcher la troisième croisade et combattre la simonie. Il s'acquitta de ces missions avec un grand zèle et mourut à Arras en 1189. Il fut inhumé à Clairvaux, entre S. Bernard et S. Malachie. (*Hist. litt. de France*, XIV, p. 451 et suiv.)

2. Raoul ou Radulphe de Zaeringen était fils de Conrad duc de Zaeringen (en Suisse), gouverneur de la Bourgogne, et de Clémence fille de Godefroid comte de Namur. Il était par sa mère cousin du comte Baudouin V de Hainaut. Élu à Liège grâce à l'influence de ce dernier et de son oncle Henri l'Aveugle, comte de Namur, il prit possession de son évêché malgré l'opposition

s'assemblent au nombre de deux mille pour recevoir l'envoyé du Saint-Siège. Il y avait là des abbés, des archidiaques, des prévôts, des doyens, beaucoup de prélats de diverses églises, et parmi tous ces clercs un seul laïc, Baudouin de Hainaut, cousin de l'évêque de Liège, le même qui avait créé Albert chevalier. Dans un bel élan, environ soixante-dix de ces dignitaires ecclésiastiques coupables de simonie résignent leurs bénéfices dans les mains du légat qui les absout de leurs fautes et leur inflige une pénitence. Il distribua ensuite aux anciens titulaires les biens dont ils venaient de se dépouiller, tout en faisant des mutations dans la répartition, donnant à l'un ce que l'autre avait possédé, laissant à quelques-uns moyennant compensation les charges auxquelles ils avaient renoncé¹.

C'est dans cette assemblée, continue le chroniqueur, qu'Albert abandonna la profession de chevalier et fut rétabli dans son canonat et dans l'ordre clérical, et il ajoute : « *cruce ibidem signatus est* ». C'est là qu'il se croisa.

du pape Alexandre III. Il fut un chaud partisan de la politique impériale et hennuyère, rendit de multiples services à l'empereur Frédéric I et lui procura l'argent dont il avait besoin pour son expédition en Italie. Jamais les abus de la simonie ne furent si répandus dans le diocèse de Liège que sous son gouvernement et lui-même vendait publiquement les charges et les bénéfices ecclésiastiques. C'est pour expier ces fautes que le cardinal légat engagea Raoul de Zaeringen à partir pour la croisade (de Theux, *le Chap. de S. Lambert*, I, pp. 166 et suiv.).

1. Gislebert, *o. c.*, p. 555; éd. Vanderkindere, p. 205-6. Le chroniqueur du Hainaut parle de 400 clercs simoniaques. Schvolmeesters a prouvé que ce chiffre est exagéré (Voir Kurth, *La cité de Liège*, II, p. 269, note 4).

Il est à supposer que le cardinal, informé par son entourage de la défection retentissante du jeune ecclésiastique et du regret qu'on éprouvait à Liège de perdre dans le fils de Godefroid un chanoine aimé et un futur évêque, engagea Albert à rentrer dans la cléricature tout en lui permettant de se croiser¹.

Le comte de Hainaut, qui avait déjà sans doute d'autres vues pour le siège de Saint-Lambert, put se consoler de voir son jeune chevalier de Valenciennes rentrer dans le chapitre de Saint-Lambert en espérant que son départ pour la prochaine croisade l'empêcherait de briguer la succession éventuelle de l'évêque Raoul. Quant à Albert, il devait être satisfait. Il rentrait dans l'état ecclésiastique où Dieu l'appelait et qu'il n'avait pas quitté peut-être sans remords et sans encourir les reproches de son père. Il retrouvait l'amitié et la sympathie du clergé liégeois, et en même temps, il n'abandonnait pas tout à fait son rêve de partir pour la Terre Sainte. Mais Dieu le réservait pour une autre gloire.

Dès ce moment, Albert s'adonne activement aux devoirs de sa charge ecclésiastique. En l'année 1188 il apparaît dans des chartes avec le titre d'archidiacre de Brabant².

1. On pourrait aussi supposer qu'Albert avait résigné ses fonctions ecclésiastiques par répugnance pour le trafic honteux des bénéfices dont beaucoup de clercs de Liège étaient alors coupables et qu'il ne les reprit qu'après l'assainissement par le légat du Pape de cet état de choses.

2. Il y avait à ce moment trois Albert archidiacres dans le chapitre de Liège. Albert de Louvain arrivait cinquième parmi les dignitaires : « *Testes sunt de majori ecclesia Albertus* (de Rethel) *praepositus, Simon decanus, Archidiaconi Albertus* (de Cuyck), *Everardus, Albertus* (de Louvain), *Henricus de Dongle-*

Les archidiacres au XII^e siècle avaient une grande importance. Chargés de l'administration et de la justice dans leur circonscription, il leur fallait souvent intervenir dans les contestations qui surgissaient entre les églises, les monastères et les seigneurs laïcs. Les évêques avaient tout intérêt à élever à ces fonctions de grands personnages, originaires de la région, capables de tenir tête aux chefs des puissantes communautés religieuses et de contre-balancer aussi l'influence du prince. Dans ce vaste diocèse de Liège, qui englobait la moitié de la Belgique¹, Albert pour sa part devait compter avec de grandes abbayes comme Parc, Tongerlo, Gembloux, Heylissem, Grand Bigard, etc... Un exemple de cette rivalité d'influence fut la contestation qui surgit entre l'abbaye de Tongerlo et le seigneur Arnould de Diest, au sujet de la

bert, Alardus cantor. » (Diplôme de Raoul de Zaeringen confirmant la donation des églises d'Aublain et de Sautour faite à l'abbaye de Floreffe. A.H.E., VIII, p. 364).

1. Voici d'après M. Cauchie les limites de l'évêché de Liège à cette époque : « A parler d'une façon générale et d'après les divisions modernes de la Belgique et des pays voisins, le diocèse de Liège enveloppait dans ses vastes limites la province de Liège, le Limbourg belge, le Limbourg et le Brabant hollandais, quelques localités aux extrémités septentrionales et orientales de la province d'Anvers, le Brabant à l'est de Nivelles et de Louvain, y compris ces deux villes, l'est du Hainaut depuis sa jonction au Brabant près de Nivelles jusqu'à Chimai, notamment cette dernière ville, Beaumont et Thuin, la province de Namur et quelques localités françaises à proximité de la Meuse, telles que Givet, Fumet et Revin, le Luxembourg belge, sauf la contrée de la Semoy à l'est de Bouillon, enfin quelques localités occidentales du Grand-Duché et de la Prusse Rhénane, entre autres Aix-la-Chapelle ». (*La querelle des Investitures dans les diocèses de Liège et de Cambrai.* 1^{re} partie, 1890, p. VI.)

propriété et des revenus de l'église de Diest. Albert rendit un jugement défavorable à l'abbé Hermann de Tongerlo. Son père Godefroid prit au contraire parti pour ce dernier. Un procès s'ensuivit dans lequel intervint aussi le duc Henri. Finalement l'affaire fut portée au tribunal ecclésiastique de Cologne et se termina en faveur de l'abbaye¹.

Vers la même époque l'archidiacre Albert eut à présider un concile à Jodoigne où comparut Guibert Martin, abbé de Florennes, accusé d'avoir usurpé certains droits sur l'église d'Orp², et une autre assemblée à Louvain où il apaisa un conflit survenu entre l'abbé de Tongerlo et les seigneurs d'Orbeke³.

A partir de 1189 Albert souscrit encore plusieurs diplômes⁴ et apparaît revêtu des dignités de prévôt

1. Raymakers : *Het Rerkelijk liefdadig Diest*, Louvain, Peters, 1870, p. 29. Waltmann van Spilbeek : *De abdij van Tongerlo*, 1888, p. 72 et suiv.

2. A. H. E. XXI, p. 393. D. Ursmer Berlière : *Monasticon belge*, I, p. 20.

3. Ce concile nous est connu par un acte d'Albert de Louvain archidiacre, qui entérine les décisions de son chargé de pouvoirs, Maître Renier, et du concile. Cet acte inédit se trouve dans la collection non encore cataloguée ni inventoriée de Tongerlo. Nous devons la connaissance de ce document à la complaisance de M. Darimont.

4. Il signe, au commencement d'avril 1189, une donation faite par Jean de Chimai à l'abbaye de Floreffe d'une prébende en la collégiale de Saint-Paul. (A.H.E. X, p. 286). La même année il est témoin d'un acte de Berthold, costre de l'église de Saint-Lambert, qui fait savoir qu'Alard de Stavelot affecte à la solennisation de la fête de Saint-Nicolas les revenus de deux boutiques situées dans le parvis de la cathédrale. (Bormans et Schoolmeesters, cart. de Saint-Lambert, I, p. 114.)

En 1191 on le retrouve dans un diplôme du duc Henri I^{er} de

de Saint-Pierre¹ et de Saint-Jean à Liège. Cette dernière collégiale, située dans l'île que forme la Meuse, possédait certains droits sur l'église de Saint-Germain de Tirlemont. Albert à qui, nous l'avons vu précédemment, avait été attribué le personat de l'église de Tirlemont fut chargé de son organisation. Il y établit un chapitre avec obligation de célébrer l'office divin et régla entre les clercs les attributions des charges et des revenus. Ces mesures furent confirmées dans la suite par Albert lui-même après son élection avec l'approbation du pape Clément III en 1191².

Enfin citons un dernier acte de l'archidiacre de Brabant en faveur des moines de Gembloux. Ceux-ci avaient vu l'église de leur abbaye détruite par un incendie en 1185. Albert leur vint en aide en leur

Brabant qui confirme une donation faite à l'abbaye de Floreffe de deux cents bonniers de bois situés à Grand-Leez. (A. H. E. VIII, p. 230.)

1. Comme prévôt de la collégiale de Saint-Pierre, Albert est certainement mentionné dès 1189, mais sans doute l'était-il déjà en 1188, car un acte de cette année donne comme dignitaire de cette église un Albert prévôt. (Poncelet, *Inventaire analytique des chartes de la collégiale de Saint-Pierre à Liège*, Bruxelles, 1906, pp. xxiii, 5 et 6). Un acte de 1187 cite parmi ses témoins : *Albertus prepositus filius ducis lovanie* (charte de Rainaud, abbé de Saint-Nicaise à Reims, A.H.E. XXV, p. 257). S'agirait-il ici de la prévôté de Saint-Pierre? Mais alors si la date de ce document est exacte Albert aurait eu cette dignité avant la visite d'Henri d'Albano à Liège.

2. Miraeus et Foppens : *oper. diplom.* III, p. 65. Cet acte fait supposer qu'Albert vint à Rome avant le 30 mars 1190. Il remplaça peut-être par ce pèlerinage son vœu de partir pour la Terre Sainte (George Smets : *Henri 1^{er} de Brabant*, Bruxelles, 1908, p. 47, note 3).

concédaient généreusement le personat et les revenus de deux églises ¹.

1. L'église de Bossut et de Beauvechaine. M.G.H.SS. VIII. p. 564 et C.R.H. 4^e sér., II, p. 262, note 2. Voir Balau, *o. c.*, p. 396, note 3.

D. Ursmer Berlière a trouvé dans les archives de l'État à Mons un document inédit assez curieux sur saint Albert. Nous le livrons de sa part à la curiosité des érudits. C'est une charte du 29 mai 1190 au sujet d'un « *différend entre les abbayes de Lobbes et d'Aulnes terminé par l'arbitrage d'Albert, prévôt de Liège et Albert de Louvain archidiacre et abbé de Liège.* » (*Cartulaire de l'abbaye de Lobbes*, f. 142-143). C'est la première fois qu'on trouve un diplôme portant la mention d'Albert de Louvain *abbé*. Il s'agit d'une abbatialité séculière dont les plus anciennes dans le diocèse de Liège paraissent avoir été celles de Notre-Dame-aux-Fonts, Aldeneyck, Amay, Tongres, Meefse, Celles, Dinant, Namur, Malonne, Alne, Malines et Ciney. Cette dignité attachée à une collégiale équivalait à une prévôté (de Theux : *Le chap. de Saint-Lambert*, I, p. LVII).

CHAPITRE II

L'élection à l'évêché de Liège. — La diète à Worms devant l'empereur. — Intrusion de Lothaire de Hochstaden.

Mais voici le siège de saint Lambert vacant. L'évêque Raoul de Zaeringen venait de mourir à Fribourg en Suisse ¹; son pays natal, où il s'était arrêté pour se reposer en revenant de Terre Sainte². Avec la compétition à l'évêché de Liège commence vraiment l'histoire d'Albert de Louvain. Jusqu'ici, faute de documents, nous avons pu avec peine situer notre héros dans le cadre général des événements au XII^e siècle, sans rien connaître pour ainsi dire de sa vie proprement dite. Nous entrons maintenant avec son biographe au cœur de ce drame vécu qui va se dérouler devant nous dans le coloris des moindres détails et d'où se dégagera d'elle-même la physionomie de notre saint martyr, si noble et si forte, si candide et si aimable.

L'élection avait été fixée au 8 septembre 1191, fête de la Nativité de la Vierge. Deux candidats sont en présence : Albert de Louvain, archidiacre de Bra-

1. Ses restes furent ramenés à Liège et inhumés dans la cathédrale (de Theux : *Le chap. de Saint-Lambert*, 1, p. 169).

2. Gislebert, *o. c.*, p. 573 ; éd., Vanderkindere, p. 257.

bant revêtu seulement du sous-diaconat, et Albert de Rethel archidiacre de Hainaut, diacre et grand prévôt de Liège. L'un et l'autre sont patronnés par les chefs des maisons princières auxquelles ils appartiennent. Ces grands seigneurs ne voyagent jamais seuls, mais la suite qui les escorte en cette circonstance est particulièrement imposante. La ville, nous dit un chroniqueur liégeois¹, est envahie de ducs, de comtes et d'une multitude armée qui donne à la cité l'aspect d'une place assiégée. Henri I^{er} duc de Brabant² soutient son frère. Il est accompagné de ses oncles, le comte Henri III de Limbourg et le comte de Dasbourg Moha. Albert de Rethel est appuyé par son cousin germain Baudouin V de Hainaut accompagné d'un grand nombre de chevaliers. C'est un prince puissant et entreprenant. A son titre de comte de Hainaut, il a joint celui de marquis de Namur et nous le verrons bientôt s'emparer de la Flandre. De plus, il est l'allié de l'empereur d'Allemagne Henri VI dont la femme,

1. Lambert le Petit, *Annales de S. Jacques*. M.G.H. SS. XVI, p. 650.

2. Godefroid III était mort l'année précédente. Le tableau suivant montre la parenté de Baudouin V de Hainaut avec Albert de Rethel et avec l'impératrice Constance.

Godefroid comte de Namur († 1139).

Béatrice épouse
Guillaume de Rethel († 1158).

Alice épouse Baudouin IV
de Hainaut (1125-1171)

Manasses III Albert Béatrice épouse
C^{te} de Rethel. de Rethel. en 3^{es} noces
Roger II
de Sicile.

Baudouin V de Hainaut
(1171-1195)
époux de
Marguerite de Flandre.

Constance († 1197)
femme de l'emp. Henri VI
(1190-1197).

l'impératrice Constance, est la nièce d'Albert de Rethel. Enfin par sa fille Isabelle, il est le beau-père de Philippe-Auguste, roi de France. Mais tous ces titres, sans compter l'or et l'argent dont le comte est prodigue, ne parviennent pas à faire triompher la candidature d'Albert de Rethel. Il n'a pour lui que sa naissance. C'est un homme sans culture et sans prestige¹. Albert de Louvain au contraire se recommande par de brillantes qualités plus encore que par la haute noblesse de son origine². Il obtient presque l'unanimité des suffrages. Quarante-cinq membres du chapitre se prononcent en sa faveur, tandis que son concurrent Albert de Rethel recueille à peine cinq ou six voix.

Si l'on considère impartialement les deux candidats et les circonstances qui ont entouré l'élection, il n'y a pas de doute que ce furent les qualités et les mérites personnels d'Albert de Louvain qui firent pencher la balance de son côté. En effet, les influences politiques qui pesaient sur les électeurs étaient au moins équi-

1. *Hominem stolidum et illiteratum cui parum gratiae praeter genus erat* (*Vita Alberti*, c. 2).

2. Qui magnis gratiarum titulis longe clarus superabat alti sui generis dignitatem (*Vita Alberti*, *ibid.*). Gislebert, plus indulgent pour le candidat de son maître, ne le flatte pas exagérément en qualifiant Albert de Rethel de *vir maturior sed pusillanimis* (o. c. p. 573; éd. Vanderkindere, p. 258). Le chancelier de Baudouin, — d'autre part, rend témoignage aux vertus du candidat brabançon en disant d'Albert de Louvain exilé à Reims : *pius, et liberalis* (*ibid.*, p. 581 et p. 280). Les autres sources contemporaines confirment cet éloge : *sacerdos laudabilis dum pro domo Domini zelo iustitiae inflammatur*. (Continuatio Cremifanensis, M.G.H. SS. IX, p. 548); *Vir mansuetus et pius* (Rigord. M.G.H., XXVI, p. 292), etc...

valentes de part et d'autre. Il semble même que la puissance et l'habileté de Baudouin V l'emportaient sur celles du duc de Brabant. Le parti hennuyer, dont l'évêque défunt avait été le représentant et qui avait amené à la présidence du chapitre le grand prévôt Albert de Rethel, se trouvait dans des conditions particulièrement avantageuses. Mais la supériorité individuelle d'Albert de Louvain sur son concurrent était manifeste. C'est elle qui, en dépit des intrigues politiques, fit triompher sa candidature.

L'élection reconnue, le comte de Hainaut honteux de son échec se retira avec sa suite, tandis qu'Albert de Louvain réunissait dans un banquet le duc son frère et ses amis pour fêter son joyeux avènement sur le siège de saint Lambert. Mais une mauvaise nouvelle vint tout à coup assombrir la joie de ce repas. Un messager se présentait annonçant tristement la mort en Apulie de Philippe, archevêque de Cologne¹. Une étroite affection unissait le défunt au duc de Brabant et à son frère. De plus, ce décès pouvait compromettre la confirmation² de l'élection d'Albert par l'empereur qui, nous le verrons, n'était guère bienveillant à l'égard des fils de Godefroid. Ceux-ci perdaient en Philippe le plus puissant protecteur et peut-être le seul conseiller d'Henri VI capable de l'incliner en faveur de leur cause.

1. Philippe de Heinsberg, fils de Groswin II sire de Heinsberg et d'Alcide palatine de Somersberg. Il fut d'abord archidiacre et ensuite prévôt de Saint-Lambert, puis grand prévôt de Cologne, vicaire général de l'archevêché, chancelier de l'empereur Frédéric I^{er}. Il succéda à l'archevêque Reynold sur le siège de Cologne en 1167 (de Theux : *Le chapitre de Saint-Lambert*, I, p. 156).

2. C'est-à-dire la collation des régales par le sceptre.

Sans tarder Henri de Brabant suivi de son oncle le duc de Limbourg, prend la route de Cologne afin d'appuyer l'élection de Brunon son parent et son ami¹. Mais à peine arrivé dans cette ville un message plus terrible que le premier vient frapper son oreille et son cœur : Philippe d'Alsace, le noble comte de Flandre, un de ses plus fidèles amis avait succombé en Syrie, au siège de Saint-Jean-d'Acre. Le duc est consterné, bouleversé jusqu'au fond de son âme et ses compagnons partagent avec lui sa douleur. Il perdait dans le comte de Flandre son plus ferme soutien contre tous ses adversaires.

Philippe d'Alsace mourait sans héritiers directs. Les rivalités qui s'élevèrent immédiatement pour la succession au comté de Flandre vont distraire pour quelque temps les intéressés de l'affaire de l'élection à Liège. Quatre personnes ont des prétentions à l'héritage du comte de Flandre : 1^o Mathilde de Portugal, la veuve du défunt; 2^o Baudouin de Hainaut par sa femme Marguerite la sœur de Philippe d'Alsace; 3^o Henri de Brabant par son mariage avec Mathilde de Boulogne la nièce du défunt, enfin 4^o le roi de France Philippe-Auguste, encore occupé à ce moment au siège d'Acre, qui en épousant Isabelle la fille de Baudouin de Hainaut avait reçu l'assurance qu'à la mort de Philippe d'Alsace une partie de ses États reviendrait à la France². Dans ce conflit Baudouin l'emporta complète-

1. Brunon de Berg qui fut élu, mais âgé et infirme, résigna sa dignité en 1193. Il mourut en 1200. (Voir Vanderkindere, *o. c.* p. 268, note 2.)

2. Voici un tableau généalogique qui fera comprendre les différentes prétentions à la succession de Philippe d'Alsace. Nous soulignons les héritières du comte de Flandre : 1^o *Mathilde* de Por-

tement. Il gagna de vitesse ses concurrents. Son chancelier Gislebert¹ envoyé en Italie au-devant de l'empereur pour obtenir son appui dans la compétition à l'évêché de Liège, apprit un des premiers la mort de Philippe d'Alsace et se hâta d'en informer son maître. Celui-ci sans perdre un instant se mit à la tête de ses troupes et envahit la Flandre. Devant Marguerite l'héritière de son frère défunt que Baudouin a eu soin d'emmener avec lui, les villes ouvrent leurs portes et, sans coup férir, tout le pays jusqu'à l'Escaut est occupé par les armées du comte de Hainaut avant que le duc de Brabant n'ait quitté Cologne. Celui-ci essaye en vain de lui disputer une partie du territoire; il doit céder devant la puissance de son rival. Quant à Philippe-Auguste il arriva trop tard aussi de Syrie pour réaliser ses desseins ambitieux sur la Flandre. Après sentence arbitrale rendue entre lui,

tugal (veuve du défunt), 2^o *Mathilde* de Boulogne (femme d'Henri I^{er} duc de Brabant), 3^o *Marguerite* d'Alsace (femme de Baudouin V de Hainaut) et 4^o *Isabelle* (femme de Philippe-Auguste, roi de France).

Thierry d'Alsace Comte de Flandre († 1168)
époux de Sibylle d'Anjou († 1165)

Philippe d'Alsace C ^{ie} de Flandre († 1191) épouse 1 ^o 1156 Elisabeth de Vermandois († 1182). 2 ^o 1184 <i>Mathilde</i> <i>de Portugal</i> († 1218), fille d'Alphonse I ^{er} . (appelée reine parce qu'elle était fille de roi).	Matthieu C ^{ie} de Boulogne († 1173) épouse 1 ^o 1160 Marie fille d'Etienne I, roi d'Angleterre. 2 ^o 1171 Eléonore de Vermandois. <i>Mathilde de</i> <i>Boulogne</i> femme de Henri I ^{er} de Brabant.	<i>Marguerite</i> († 1194) femme de Baudouin V de Hainaut († 1195) <i>Isabelle</i> , femme de Philippe- Auguste, roi de France.	Baudouin VI, devint plus tard roi de Constantinople.
---	---	--	--

1. Notre chroniqueur.

Mathilde de Portugal et Baudouin par l'archevêque Guillaume de Reims, il dut se contenter des villes promises jadis dans le contrat de mariage d'Isabelle et de 5.000 marks d'argent que le comte de Hainaut solda à son suzerain comme droit de reconnaissance de son nouveau fief¹.

Pendant que se passaient ces événements politiques, Albert évêque élu de Liège administrait son diocèse. Mais à l'horizon les nuages s'amoncellent. Ses ennemis n'ont pas désarmé dans cette guerre sourde dirigée contre lui. Henri de Brabant, énervé par la lutte infructueuse qu'il vient de livrer en Flandre contre Baudouin, ne montre plus la même ardeur à soutenir les droits de son frère. L'élection de celui-ci est pour lui une épine cruelle, un signe de contradiction qui va le tourmenter jusqu'à la mort d'Albert. S'il avait dès le début agi dans cette affaire avec plus de rapidité et de décision, il aurait pu, avant

1. Cet accord connu sous le nom de traité d'Arras (1191) divisait la Flandre en trois parts :

1) *Le roi de France*, nous dit le chroniqueur Guillaume d'Andres, obtenait tout le territoire situé à l'ouest du Fossé-Vieux et en plus le château et la forêt de Bihoult. (M.G.H. SS., XXIV, p. 720). M. Vanderkindere a essayé de reconstituer le tracé de cette ancienne ligne de défense : « En résumé, dit-il, le comté de Flandre perdait par cette convention tout l'ancien Boulonnais, l'ancien Ternois, l'ancien Artois, sauf Douai et la partie de l'Ostrevant occidental qui en était voisine ». (*La formation territoriale des principautés belges au M. A.*, I, 2^e éd., p. 184-187.)

2) *Mathilde de Portugal* gardait en usufruit : Lille, Douai, Orchies, l'Ecluse, Cassel, Furnes, Dixmude, Bourbourg, Bergues, Watten et le château de Nieppe.

3) *Baudouin* recevait Gand, Bruges, Ypres, Courtrai, Waes, Alost, Grammont, les Quatre-Métiers, les îles Zélandaises. (Gislebert, o. c., p. 576; éd. Vanderkindere, p. 263).

toute autre intervention, prévenir l'empereur occupé alors en Italie par des événements plus importants, et obtenir peut-être ce qu'il désirait. Mais Baudouin, vigilant et décidé, le devance partout¹. Il envoie son fidèle Gislebert² au-devant de l'empereur en Italie³. Celui-ci lui donne toutes les assurances pour le choix d'Albert de Bethel et fixe rendez-vous au comté de Hainaut en Allemagne où il promet de revenir incessamment. Il était déjà en route et s'apprêtait à franchir les Alpes quand les envoyés d'Albert de Louvain vinrent aussi au-devant de lui. L'hypocrite empereur les reçut avec autant d'amabilité et leur fit les mêmes promesses bienveillantes qu'aux messagers de Baudouin avec la différence que ces promesses n'étaient pas sincères.

Avant de poursuivre notre récit, il faut que nous rappelions brièvement l'origine de la rancune toute particulière que l'empereur nourrissait contre le duc de Brabant.

Le fait remonte à l'époque où Henri VI était encore roi de Rome du vivant de son père l'empereur Frédéric Barberousse. Le comte de Hainaut était en guerre avec son oncle le comte de Namur⁴. Voulant rétablir

1. L'auteur de la *Vita Alberti*, peu favorable à Baudouin, lui rend cependant ce témoignage : *Comes Balduinus qui superior in omnibus erat in auro et argento militiaque parata sibi semper simulque prudentia et providentia consilique et animi magnitudine ad omnia strenue peragenda*, p. 140.

2. Notre biographe commet une erreur ici en faisant aller Albert de Bethel lui-même en Italie.

3. Il était alors occupé au siège de Naples où il perdit les neuf dixièmes de son armée et tomba lui-même gravement malade. (Gislebert, p. 574; éd. Vanderkindere, p. 260.)

4. Henri l'Aveugle dont Baudouin finira par obtenir la suc-

la paix entre eux, Henri roi de Rome, vint à Liège, lieu choisi pour la réconciliation. Le comte de Namur arriva au rendez-vous avec une escorte de cent hommes armés. Il était accompagné de son allié et ami le duc Henri de Brabant qui fit à Liège une entrée arrogante à la tête de 300 fantassins et autant de cavaliers. Le roi et le comte de Hainaut au contraire, ainsi que les seigneurs de leur suite, étaient venus sans armes. Dans ces conditions désavantageuses Henri VI fut impuissant à faire aboutir les négociations¹. Cette humiliation, le fils de Barberousse ne l'oublia jamais. Il en garda une colère sourde contre le duc de Brabant. Voici l'occasion favorable qui se présente de se venger de lui dans la ville même de Liège où l'affront a été essuyé.

Le plaid devant l'empereur avait été fixé à Worms au mois de janvier, dans l'octave de l'Épiphanie. Albert de Rethel était arrivé longtemps à l'avance à la cour où sa proche parenté avec l'impératrice Constance lui donnait un accès facile. Il avait obtenu d'elle et de l'empereur des assurances répétées au sujet de son litige avec Albert de Louvain, et il considérait sa cause comme gagnée. Toutes les apparences semblaient en sa faveur et, de fait, on ne peut douter qu'à ce moment Henri VI ne fût décidé, en dépit des droits de son concurrent, à lui conférer l'investiture.

Mais une autre intrigue se tramait dans l'ombre.

cession avec le titre de marquis de Namur. (Gislebert, *o. c.*, p. 572; éd. Vanderkindere, p. 254.)

1. Au moins pour ce qui concerne le comte de Namur car il parvint à réconcilier momentanément Henri I^{er} de Brabant et Baudouin V de Hainaut par la paix de Kaiserwerth. (Gislebert, *o. c.*, p. 565; éd. Vanderkindere, p. 233.)

Parmi les capitaines de l'armée allemande se trouvait un homme réputé pour sa valeur militaire, le comte Thierry de Hochstaden. Les services signalés qu'il avait rendus à l'empereur dans sa campagne en Apulie et en Calabre en avaient fait l'un des plus écoutés de ses conseillers. Ce comte avait un frère du nom de Lothaire prévôt de Bonn et chanoine de Saint-Lambert. Avidé d'honneurs et de dignités et jouissant d'une fortune considérable, ce clerc ambitieux aspirait aux plus hautes charges ecclésiastiques. Tout récemment, il avait posé sa candidature pour la succession de Philippe de Heinsberg à l'archevêché de Cologne, mais, malgré la faveur du chapitre, il n'avait pas osé résister à l'opposition des partisans de Brunon de Berg¹.

Lorsque le comte Thierry vit à la cour les deux Albert se préparer à défendre leur cause auprès de l'empereur dont l'attitude équivoque ne laissait point paraître son choix, il conçut le dessein de saisir cette occasion de frustrer les deux compétiteurs au profit de son frère Lothaire et de prendre ainsi sa revanche contre la maison de Brabant de l'échec humiliant essuyé à Cologne. Il vint donc trouver Henri VI et s'insinuant dans ses bonnes grâces, il charma ses oreilles par les discours les plus flatteurs, les promesses les plus séduisantes et les plus capables de le gagner à ses projets. « Il lui rappela l'insolence du duc de Brabant dans la rencontre à Liège avec les comtes de Hainaut et de Namur, la mauvaise volonté qu'il avait montrée tout récemment pendant son expédition en Apulie et en Calabre ; alors que l'empereur l'incitait

1. Toeche, *Kaiser Heinrich VI*, p. 217.

à le rejoindre, usant d'abord de douceur et ensuite à plusieurs reprises de menaces, le duc ne tenant compte ni de la clémence de son suzerain ni de la révérence due à sa majesté, avait méprisé et sa bienveillance et son autorité. Dans le royaume allemand, Henri de Brabant et son frère élu appartenaient à une maison orgueilleuse et puissante. Si Albert de Louvain obtenait l'évêché de Liège, cette force qui arrêta et contre-carrait l'autorité impériale serait doublée. Désormais, en face du duc et de sa race arrogante, il n'y aurait plus rien de sûr pour l'empereur au delà de la Moselle. Quant à Albert de Rethel, c'était un homme de rien, impropre au gouvernement. Son frère à lui, Lothaire, par contre, bien connu de l'empereur, était solidement établi par l'âge, la naissance, la science et la vertu. La constance de sa fidélité et de son affection, le bienveillant empereur pouvait l'éprouver, était aussi inébranlable que la sienne propre. Donc, concluait-il, autant le choix d'Albert de Louvain à l'épiscopat serait dangereux et nuisible à l'empereur, autant l'investiture conférée à Albert de Rethel serait peu convenable et ne lui ferait pas honneur. Que le bienveillant empereur dans sa haute prévoyance, choisissant un parti conforme à sa dignité et aux convenances comme aussi à sa sécurité, rejette les vaines et nuisibles prétentions des deux candidats et daigne étendre les rayons de sa faveur sur son frère Lothaire ». En plus de ces perfides conseils, l'astucieux courtisan, connaissant la cupidité d'Henri VI, faisait résonner à ses oreilles le son de l'or avec lequel il comptait payer l'obtention de cette faveur.

Le jour du plaid étant arrivé, les partisans des deux candidats affluèrent à la cour impériale. Le comte de

Hainaut, retenu par ses affaires en Flandre, avait envoyé à Worms son fils, le jeune Baudouin, escorté d'une suite imposante. Henri de Brabant que ses adversaires hennuyers accusaient méchamment d'avoir fait élire son frère par violence¹, vint accompagné de ses oncles le duc de Limbourg et le comte de Dasbourg Moha. Mais craignant pour leur sécurité ils se tinrent prudemment en dehors du palais où ils chargèrent des amis d'intervenir à leur place auprès de l'empereur. Albert de Rethel, rempli d'espoir, amenait avec lui les quatre ou cinq chanoines qui avaient voté en sa faveur. Albert de Louvain de son côté était entouré de plus de 40 membres du clergé liégeois parmi lesquels se trouvaient les principaux dignitaires du chapitre de Saint-Lambert.

L'empereur commença par dissimuler, et en présence des arguments invoqués par les deux partis opposés et de la contestation qui s'élevait entre eux, demanda quelques jours pour réfléchir et examiner plus mûrement l'affaire. En réalité, c'était pour se concerter avec le comte de Hochstaden et faire aboutir le plan combiné en faveur du prévôt de Bonn. Pour couvrir leur commerce ténébreux, l'empereur dans une diète générale conféra à Lothaire la charge de chancelier d'empire, alors vacante, et reçut en retour secrètement la somme de 3.000 marks. C'était le prix du marché honteux par lequel le prévôt de Bonn achetait à Henri VI l'investiture de l'évêché de Liège. Mais pour donner à son choix une apparence légale, l'empereur voulut soumettre l'affaire aux princes ecclésiastiques et manda à Worms les arche-

1. *Gislebert*, o. c., p. 578; éd. Vanderkindere, p. 269.

vêques de Cologne, de Mayence et de Trèves, les évêques de Munster, de Metz, de Toul, d'Argenteuil, de Spire, de Wurtzbourg, de Bamberg, de Bâle, les abbés de Fulda, de Lorsch, et de Prüm. Ce fut l'évêque de Munster qui rapporta la décision du conseil. Elle déclarait que l'évêché de Liège était remis entre les mains de l'empereur et qu'il pouvait en disposer à son gré¹.

Cette sentence injuste (nous y reviendrons plus loin) révolta les partisans d'Albert de Louvain et renforça d'abord l'espoir d'Albert de Rethel et des siens. Ceux-ci confiants dans les promesses réitérées de l'empereur s'imaginaient que cette décision n'aurait pour effet que d'éliminer leur rival et d'assurer l'élection du candidat hennuyer. Ils furent bientôt déçus. Albert de Rethel, informé de l'intrigue machinée par le comte de Hochstaden et du marché conclu entre Henri VI et Lothaire, comprit qu'il était joué par l'empereur. Il vint aussitôt trouver son compétiteur Albert de Louvain, se rallia à son élection avec tous ses partisans et jura de ne plus jamais se séparer de lui².

1. *Gislebert de Mons*, o. c., p. 578; éd. Vanderkindere; p. 269.

Cette consultation des prélats allemands ne se trouve pas dans la *Vita Alberti*. Il est peu probable que notre biographe ne l'ait pas connue. A part le souci de la vérité intégrale qui ne préoccupait pas les historiens de cette époque au même degré qu'aujourd'hui, l'auteur de la *Vita* avait de bonnes raisons de passer cet incident sous silence. Il diminuait dans une certaine mesure la culpabilité de l'empereur et mettait en opposition d'une façon regrettable et même scandaleuse le droit d'Albert de Louvain, bientôt confirmé par le pape, et le jugement dans une affaire canonique de l'épiscopat allemand.

2. Gislebert omet ce récit du retour d'Albert de Rethel à la candidature d'Albert de Louvain. Heller et Toeche insinuent

« A la reprise de l'audience, les chanoines se présentent devant l'empereur dans un accord parfait. Albert de Rethel, grand prévôt et archidiacre de Liège, de sa part d'abord, puisqu'il avait la première voix au chapitre, puis de la part des archidiacres et de toute l'Eglise de Saint-Lambert acclamant l'élu d'une seule voix unanime et canonique, présente Albert de Louvain et avec tous, fléchissant le genou, demande à l'empereur, selon qu'il est juste et équitable, d'étendre sa main clémentine sur l'élu et de lui conférer l'investiture des droits régaliens à l'évêché de Liège.

« L'empereur réplique aussitôt avec emportement qu'il n'est ni juste, ni équitable, ni digne de son gouvernement d'admettre cette demande, que le droit et l'honneur de son pouvoir impérial légué par son père de sainte mémoire, l'empereur Frédéric, exigent que dans toutes les églises de son royaume dont il peut

que cette volte-face du concurrent de l'évêque de Liège a été inventée par l'auteur de la *Vita Alberti*. (M.G.H., XXV, p. 143, note 1.) La seule raison serait que ce fait n'est pas rapporté par Gislebert. Ils oublient que le chroniqueur de Mons n'écrit pas une relation aussi détaillée des événements que notre biographie. Il a pu passer sous silence un incident moins intéressant pour le favori de son maître que pour son concurrent. Ce changement d'attitude d'Albert de Rethel après la trahison de l'empereur est assez naturel. Albert de Louvain avait l'estime du clergé liégeois. Des motifs politiques seuls avaient détourné quelques chanoines de sa candidature. Les dissidents y reviennent volontiers d'autant plus qu'ils espèrent par cette unanimité faire échouer l'odieuse intrigue de l'étranger teuton.

Vanderkindere dit à propos de cet incident : « la *Vita Alberti* est la seule source d'après laquelle Albert de Rethel se serait désisté en faveur d'Albert de Louvain. Toeche (p. 225, note 1) croit peut-être à tort que ce récit est faussé dans l'intérêt du candidat brabançon ». (O. c., p. 270, note 1.)

disposer, chaque fois qu'il y a des divisions dans l'élection à l'épiscopat, les partis opposés perdent complètement par le fait même leurs voix au chapitre, que tous les droits et tout le pouvoir dans ce cas lui reviennent d'étendre la main sur qui il veut et de conférer l'investiture à celui qu'il juge le plus digne. Pour le cas présent, ajouta-t-il, qu'on ne vienne pas dire qu'il n'y a pas de partis et qu'on est unanime. S'il n'y a plus de partis maintenant, il y en a eu auparavant, et, par conséquent, sa volonté et les convenances exigent que lui, empereur, interpose son parti entre les partis opposés.

« A cela les chanoines répondirent qu'on ne pouvait considérer comme un parti sérieux l'opposition de quatre ou cinq votants n'exerçant aucune dignité dans l'Église de Liège et n'ayant point de raisons valables pour justifier une attitude dont ils avaient d'ailleurs corrigé la légèreté en se ralliant à la majorité. Que pouvaient en effet opposer ces quelques dissidents aux cinquante-cinq¹ chanoines pris parmi les hommes les plus éminents?

« Comme ils parlaient encore, l'empereur furieux les interrompt brusquement et déclare qu'il choisit Lothaire prévôt de Bonn; séance tenante, il investit des régales à l'évêché de Liège celui que, trois jours auparavant, il avait nommé chancelier du royaume teuton, dignité que Lothaire, suivant un accord préalable, abdique aussitôt entre les mains de l'empereur.

1. Le biographe en compte ici avec les opposants quinze de plus qu'auparavant. Il avait dit au chapitre V : *usque ad quadraginta et amplius*.

« Devant une conduite si odieuse, tout le clergé de Liège se lève en protestant et Albert de Louvain, l'élu, déclare à la face de l'empereur avec une grande fermeté que son élection est canonique, qu'on fait injure et violence manifeste à la Sainte Église de Dieu et à sa liberté respectée de toute antiquité et qu'il en appelle au Siège Apostolique.

« Alors l'empereur, enflammé de colère, ordonne de fermer les portes afin que personne ne puisse s'échapper, puis éclatant en violences et en menaces, il somme les chanoines de consentir à son acte et de recevoir comme élu Lothaire le prévôt de Bonn. Albert de Rethel semblable à un roseau agité par le vent et plusieurs chanoines cèdent à la volonté impériale. Mais les autres restent fermes dans leur décision. Enfin l'empereur admonesté par les siens de l'inconvenance qu'il y avait à les retenir plus longtemps, permit à Albert de Louvain et à ses partisans de se retirer, ce qui mit fin à cette malheureuse séance¹. »

L'indignation qui perce dans ce récit du biographe d'Albert est-elle justifiée? L'empereur, à part le procédé simoniaque et violent dont il était coutumier, n'était-il pas autorisé, comme le prétend l'historien Hauck, à suivre l'avis des prélats allemands et à exercer dans ce cas d'une élection contestée son droit de dévolution? La question, comme nous le verrons dans la suite, sera tranchée nettement par le pape Célestin III. L'injustice et la mauvaise foi d'Henri VI sont manifestes. Aux termes du Concordat de Worms conclu en 1122 entre Calixte II et Henri V, dans les élections aux évêchés, en cas de dissension au chapitre,

1. *Vita Alberti*, c. 5.

l'empereur avait le droit de se prononcer pour le parti le plus digne, après avoir pris conseil du métropolitain et de ses suffragants : « ut si qua inter partes discordia emerserit, metropolitani et comprovincialium consilio vel iudicio, saniori parti assensum et auxilium praebeas ¹ ».

Au mépris des droits évidents d'Albert de Louvain qui avait certainement pour lui la « sanior pars », sinon l'unanimité du chapitre, l'avis des conseillers trop complaisants d'Henri VI, aurait pu excuser peut-être, sinon légitimer le choix d'Albert de Rethel, candidat de la minorité; il ne pouvait en aucune façon servir de prétexte à la criminelle intrusion de Lothaire. Hauck justifie la sentence des prélats allemands et la conduite de l'empereur par les précédents du règne de Frédéric Barberousse. Il va jusqu'à dire que c'était là le droit en vigueur, que cette pratique avait force de loi². En conséquence, d'après lui, la résistance de Célestin III confirmant Albert de Louvain malgré la volonté impériale, était une atteinte aux prérogatives de l'empereur dans l'Eglise³.

L'historien protestant renverse singulièrement les rôles. Il ne tient pas compte du concordat de Worms. Les abus qui se perpétuent malgré ce pacte solennel terminant la lutte entre la papauté et l'empire, sont

1. M.G.H., leges, sect. IV, 1, p. 161.

2. « Denn die unter Friedrich zur Herrschaft gekommene Rechtsanschauung, dass im Fall einer zwiespältigen Wahl der König zu ernennen habe, blieb in Übung. Ja sie wurde jetzt ausdrücklich als giltiges Recht anerkannt. » *Kirchengeschichte Deutschlands*, 1903, IV, p. 661.

3. Das war ein Angriff gegen die Stellung des Kaisers in der Kirche.

pour lui le vrai droit en vigueur qui prévaut sur la législation écrite. La sentence de Célestin III dans le procès canonique d'Albert est un empiètement sur les droits de l'empereur. Il oppose à ce jugement du pape et de la cour pontificale la sentence des évêques allemands dans l'intégrité desquels il a pleine confiance¹. Il oublie que plusieurs d'entre eux et des plus influents étaient des créatures ou des serviteurs de l'empereur : tels les deux archevêques de Trèves et de Mayence, le premier ancien chancelier de Frédéric I^{er}, le second archi-chancelier d'Allemagne. Il n'est pas certain d'ailleurs que l'avis rapporté par l'évêque de Münster reflétait exactement la pensée de tous les conseillers de la diète. Brunon, l'archevêque de Cologne, parent du duc Henri, récemment élu grâce à l'appui de la maison de Brabant, n'a dû se rallier à cette sentence qu'avec beaucoup de répugnance. La même timidité de ce prélat, nous le verrons plus loin, l'empêcha de conférer à Albert la consécration épiscopale. L'empereur imposait sa volonté. On n'osait lui résister. En fait, la force primait le droit. Voilà la vérité. On ne s'y trompait pas, et la preuve, c'est que, de l'aveu du chroniqueur montois, favorable cependant à l'empereur, la nomination de Lothaire *causa un scandale dans l'Église*². Aussi, nous séparons-nous nettement de l'historien allemand dans le jugement qu'il porte sur ces faits. Avec les gens de bien de cette époque, nous considérons l'intrusion de Lothaire à Liège comme hautement injuste et anticanonique, et la sentence du pape Célestin III,

1. Männer von unanfechtbarer Kirchlichkeit.

2. Gislebert, *o. c.*, p. 578 ; éd. Vanderkindere, p. 270.

en plus de la soumission due à son autorité souveraine, comme la parfaite expression du droit en vigueur et de la justice.

Cependant Lothaire, aveuglé par son ambition et fort de la protection impériale, s'empare de l'évêché de Liège. Le comte de Hainaut, prompt à se consoler de l'échec de son cousin compensé par celui du candidat brabançon, est un des plus empressés à reconnaître l'autorité du prévôt de Bonn. Il fait avec lui un traité d'alliance et lui prête son appui pour l'occupation des places fortes et des châteaux de la principauté. C'est le triomphe de la violence sur le droit. L'évêque intrus s'impose par la force et prend en mains sans être inquiété le gouvernement du diocèse. Ce ne sera pas pour longtemps.

CHAPITRE III¹.

Voyage à Rome. — Procès canonique et confirmation d'Albert.
— Le pape Célestin III l'ordonne diacre et le nomme cardinal. — Retour.

Albert de Louvain se trouvait dans une situation très angoissante. Plusieurs de ses amis et de ses familiers s'étaient détournés de lui, les uns par peur, les autres pour rester dans les bonnes grâces de l'empereur; d'autres attendaient en silence l'issue des événements; enfin, plusieurs travaillaient ouvertement contre lui. Le duc lui-même manifestait peu d'empressement et de zèle à soutenir la cause de son frère et à l'aider de ses ressources dans des circonstances si importantes. Lui cependant ne se décourageait pas et montrait une âme supérieure à toutes ces épreuves. Il se décida avec quelques amis à entreprendre le voyage à Rome, au mépris des dangers les plus graves qui l'y attendaient, et préférant à sa sécurité la liberté de l'Église de Dieu et l'honneur de sa dignité.

L'empereur, le poursuivant de sa malveillance, envoya partout des messagers munis d'instructions pour lui barrer les routes vers Rome par terre et par

1. Ce chapitre est emprunté textuellement à la *Vita Alberti*.

mer. Une colère sans borne lui faisait oublier la sérénité due à la majesté impériale.

Albert, pour éviter ces embûches, renonça aux voies les plus directes et choisit un chemin long et détourné. Son intention était en traversant la Provence d'arriver à Montpellier et de gagner Rome par la mer. Il prit donc un déguisement ainsi que tous ses compagnons, et se mit en route dans le plus grand secret. Mais arrivé à Montpellier, quelques indices suspects vinrent l'avertir de se mettre en défiance. Jugeant plus sûr de ne pas s'embarquer, il s'engagea dans les chemins étroits et escarpés qui traversent les Alpes maritimes et passa ainsi en Italie. Cet itinéraire offrait de grandes difficultés. Il fallait se frayer un chemin dans des endroits inaccessibles, tantôt escalader les montagnes et tantôt longer la côte, traverser Gênes, Lucques et Pise, pour atteindre Rome où le pape Célestin III, averti de l'entreprise d'Albert et des embûches dressées partout sur sa route, était plein de sollicitude et fort anxieux sur le sort des voyageurs.

Dans tous les lieux où on s'arrêtait pour loger, Albert cachait sa qualité de seigneur et se faisait passer pour un simple domestique soignant les chevaux à l'écurie et préparant les mets à la cuisine. Une fois, l'hôtelier de la maison où ils avaient pris logis était occupé à laver ses propres chaussures ; avant de les cirer, les voulant faire sécher, il s'adressa à Albert et lui dit grossièrement : « Valet paresseux qui ne fais rien, prends ces souliers, tiens-les devant le feu, puis cire-les-moi. » Albert crut devoir obéir à ce malotru et se mit à faire sécher les chaussures, mais quant à les cirer, il jugea que ce n'était pas son

affaire. Imaginant un prétexte dont le fâcheux hôtelier ne pourrait se formaliser, il prétendit que les chevaux se débattaient dans leurs liens, rendit tranquillement en souriant les souliers à leur propriétaire et courut à l'écurie. Là, joyeux d'être quitte, il s'attarde à dessein, disant à haute voix que les chevaux sont embarrassés les uns dans les autres, qu'il doit les délier, que sa présence est nécessaire auprès d'eux, alors qu'il n'en était rien, enfin il fait si bien que l'aubergiste désespérant de son concours se décide à cirer lui-même ses souliers, besogne, n'est-ce pas, qui lui revenait.

Une autre fois, ils s'arrêtèrent dans une localité où un noble célébrait solennellement ses noces. Habitants et étrangers, tout le monde fut invité à la fête. Albert et ses compagnons, entraînés par leur hôtelier, durent s'y rendre aussi. On les pria de faire honneur à l'assemblée par leur participation, de vouloir bien, si l'un d'eux en avait le talent, jouer du luth, et de charmer les oreilles des assistants par quelque instrument de musique. Les compagnons de l'évêque présentèrent alors le faux domestique. Les vêtements informes et le visage couvert d'une sueur noire, combien cet Albert était différent de l'élégant seigneur dont les formes gracieuses révélaient la noblesse du sang et la haute distinction de naissance ! Le maître de la maison s'empressa de lui offrir une harpe. Comme un autre David, Albert dans le parfum de son adolescence avait fait ses délices de cet instrument de musique suivant la parole de l'Ecclésiaste : « *Lætare juvenis in adolescentia tua.* » Cette adolescence d'ailleurs, elle n'était pas bien loin. Il avait alors entre vingt-cinq et

trente ans et avançait en âge et en sagesse vers les années viriles. Les doigts habiles se mirent donc à glisser sur les cordes et en tirèrent des accords délicieux qui charmèrent plus que ceux d'Orphée les oreilles des auditeurs. Toute l'assistance applaudit. Mais Albert se souvenant avec tristesse de la réalité au milieu de ces réjouissances, refusa le salaire qu'on lui offrait et, prétextant un travail imposé par ses maîtres, se retira au logis, heureux de se dérober et d'être seul.

Enfin après bien des fatigues et des peines, inventant mille stratagèmes pour échapper aux pièges tendus sur leur passage, les fugitifs, Dieu aidant, arrivèrent sains et saufs dans la ville éternelle.

Albert voulut comparaître aussitôt tel qu'il était devant le pape¹. Son teint était brûlé par le soleil, le visage couvert d'une couche de poussière et de sueur; la tête couverte d'un bonnet de lin noir, les pieds dans de larges chaussures au cuir épais et dur, les habits d'étoffe vile et grossière, la ceinture informe et vulgaire où, dans une gaine malpropre pendait un énorme couteau. Tel était l'accoutrement de ce gentilhomme, de cet évêque élu, que vous auriez pris pour le plus misérable des serfs, tout souillé par les plus bas offices de la cuisine. Albert entra directement dans le palais pontifical et se présenta devant le Sou-

1. Célestin III était cardinal diacre depuis soixante-cinq ans quand il fut élu pape à l'âge d'environ quatre-vingt-cinq ans, le 30 mars 1191. Ordonné prêtre le Samedi Saint, 13 avril, de la même année, il fut consacré le Dimanche de Pâques, et le lendemain, il procédait dans la basilique de Saint-Pierre au couronnement de l'empereur Henri VI et de l'impératrice Constance. Il mourut le 8 janvier 1198. (Baronius, *Ann. eccl.*, XIX-XX, p. 601 et suiv.; Jaffé, *Reg. Pont. Rom.*, II, p. 577.)

verain Pontife. Il était accompagné de Gauthier de Chauvency¹ archidiacre, de Thomas de Marbais, chanoine de Saint-Lambert et de quelques familiers; ses autres amis par crainte de l'empereur n'avaient pas osé affronter de si grands dangers.

Quand le pape Célestin le vit entrer dans cet état et sous ce déguisement, il hésita, étonné, devant l'inconnu qui apparaissait ainsi à l'improviste : « Voici, Saint-Père, dirent les chanoines, votre fils, l'élu de Liège, Albert de Louvain, brisé par le long voyage qu'il vient d'accomplir à travers de grands dangers. ». A ces mots le pape ému fondit en larmes et faisant approcher Albert, il se jeta à son cou, le couvrit de baisers en disant : « Béni soit Dieu qui a délivré mon enfant de la gueule du lion. Je savais, mon fils, que vous étiez parti et j'étais consumé de cruelles inquiétudes en songeant à tous les périls dressés sur votre chemin. J'ai été informé de tout avant votre arrivée. Je sais comment s'est faite votre élection et la façon dont l'empereur vous a rejeté. Vous venez ici défendre votre élection et en demander la validation. Par la volonté de Dieu et sous le patronage des saints Apôtres

1. Gauthier de Chauvency ou Caverchin dont le vrai nom est Walter de Ravenstein, chanoine puis archidiacre de Saint-Lambert, fut élevé à la dignité de doyen de la cathédrale en 1200. Il fonda à Liège le célèbre hôpital dit de Saint-Matthieu-à-la chaîne. Il fut aussi abbé de Notre-Dame-aux-Fonts et établit à Saint-Lambert le collège de Saint-Materne. Il mourut le 22 nov. 1207 (de Theux, *Le chap. de Saint-Lambert*, I, pp. 159 et suiv.).

2. Thomas de Marbais fut un des plus dévoués partisans d'Albert de Louvain. Il figure comme chanoine depuis 1189 et mourut à Rome en 1195 de la maladie contagieuse qui emporta Simon de Limbourg, le successeur élu d'Albert à l'évêché de Liège (de Theux, *o. c.*, p. 191-192).

Pierre et Paul, votre peine ne sera pas inutile, et si l'enquête canonique est concluante, votre élection sera confirmée. » Par ces paroles et d'autres propos bienveillants le Saint-Père consola Albert et puis l'envoya se reposer de ses fatigues. Il se retira donc, laissant toute la cour pontificale remplie d'une touchante sympathie à son égard.

Le procès canonique commença à Pâques et dura jusqu'après l'octave de la Pentecôte. Albert apportait les preuves irréfutables de son élection. La curie romaine en fit un examen attentif¹. Il lui était aisé de terminer cette affaire en peu de jours et de confirmer la validité d'une élection dont personne ne doutait.

Mais il y avait une chose qu'on craignait terriblement, c'était l'indignation de l'empereur contre le duc de Louvain et son frère Albert; on savait que la violence et l'obstination d'un Teuton ne s'apaisent pas facilement². Pour ce motif, la cour romaine se trouva fortement divisée. Les uns estimaient qu'il fallait obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes et défendre la liberté de l'Eglise de Dieu malgré tous les périls du monde. Les autres, c'était la minorité, prétendaient qu'on devait épargner à l'Eglise des dangers certains et menaçants et les plus graves scandales qui pourraient résulter de ces événements; qu'on ne parviendrait pas à adoucir la férocité de l'empereur³, ni résister à sa puissance, que sa colère supérieure aux lois ne se soumettrait à aucune loi, qu'aucun glaive humain

1. Nous ne possédons malheureusement aucun document pontifical relatif à ce procès.

2. *Violentia ejus et obstinatio quae more Teutonici facile non sedatur*, p. 145.

3. *Imperatoris feros animos non posse mitigari, ibid.*

ne pourrait réprimer les écarts de celui qui détenait dans ses mains le glaive suprême. La discussion se prolongea ainsi plusieurs jours entre les cardinaux sans pouvoir arriver à une décision. Albert insistait avec force, demandant le jugement de Dieu, non celui des hommes. « Que faites-vous donc, dit-il, vous qui êtes ici pour juger, vous les fils de Dieu par excellence au milieu des hommes, vous, élevés au-dessus des enfants des hommes, allez-vous indignement subordonner le jugement de Dieu au jugement des hommes? Craignez de rabaisser le jugement de notre Dieu et jugez ce qui est juste de mon élection. Si elle n'est pas canonique, annulez-la. Si elle est canonique, hâtez-vous de la reconnaître et de donner une conclusion favorable à la discussion qui s'est élevée à son sujet. Je n'emploierai pour faire triompher ma cause ni or ni argent, car je ne mets pas mon espoir en eux, et d'ailleurs il n'y en a pas de grandes quantités chez moi, mais ce que j'ai, c'est ma cause, la voilà, à vous de la juger. Ce n'est pas l'argent c'est la justice qui décidera de mon droit. L'argent, que Lothaire le prévôt de Bonn se confie en lui, il en regorge, il nage dans l'or. Qu'il mette sa force dans la puissance de l'empereur et qu'il s'appuie sur sa faveur pour attaquer la liberté de l'Église de Dieu. Pour moi, tout mon espoir repose en Celui qui est la Vérité et la Justice, en Celui qu'aucune puissance humaine et aucune malice ne peuvent arrêter. Si vous craignez les scandales et les périls humains, craignez Dieu davantage, car il est terrible de tomber dans les mains du Dieu vivant; craignez que la peur des hommes ne vous fasse étouffer le jugement de Dieu. C'est sur moi en premier et en dernier lieu, c'est sur

ma tête en définitive que retomberont les scandales et les dangers que vous craignez. Que je meure de la mort des justes et que ma fin soit semblable à la leur. Pour la justice de Dieu et pour la liberté de son Église je suis prêt à exposer ma vie, à me jeter dans les derniers, dans les plus grands périls. »

La fermeté de ce noble seigneur, dont les paroles dans une bouche si jeune avaient la gravité de la vieillesse, excita dans toute la cour un désir très ardent de lui rendre justice ; justice enveloppée par la lumière d'en haut d'une telle clarté que tous, cardinaux, princes romains, sénateurs, furent unanimes à la reconnaître.

Ce résultat remplit de joie le pape Célestin, qui avait pour Albert l'affection paternelle la plus tendre, et il détermina le jour où la sentence serait rendue. A la date fixée, toute la cour pontificale ainsi qu'un grand nombre de nobles romains accoururent au Latran et remplirent le palais de leur affluence. On rappela brièvement les faits et tout ce qui avait été dit au sujet de l'élection de Liège, le rejet par l'empereur, l'intrusion de Lothaire le prévôt de Bonn, enfin toutes les questions qui avaient été soumises à la cour romaine et finalement à qui appartenait le bon droit. Le pape Célestin, conformément au jugement rendu à l'unanimité, approuve et confirme l'élection d'Albert de Louvain et condamne tous ceux qui se sont opposés à cette élection. Cette sentence est accueillie avec un grand enthousiasme par toute l'assemblée qui applaudit en l'honneur de l'élu élevé à une si haute dignité.

A cet honneur s'ajoute un honneur plus grand encore. Le Souverain Pontife nomme Albert cardinal et lui imposant la mitre sur la tête le fait asseoir

parmi les princes de la Sainte Église romaine.

Le samedi suivant, dans la solennité des Quatre-Temps de la Pentecôte, le pape conféra à l'élu l'ordre du diaconat et voulut qu'à la messe de ce jour, à la grande joie de l'assistance, Albert, cardinal diacre, chantât pour la première fois le saint Évangile¹.

1. Plusieurs auteurs ont émis des doutes sur cette élévation d'Albert au cardinalat. Par exemple : Heller, *Vita Alberti*, p. 146, note 1. Elle paraît en effet extraordinaire. Le fait ne se trouve relaté parmi les sources anciennes que dans la *Vita Alberti*. Les écrivains du XVII^e siècle attribuent à Albert le titre cardinalice de Sainte-Croix. Nous le trouvons dans la bulle de Paul V, 1613, autorisant le culte d'Albert. (Voir plus loin appendice.) Il n'existe pas, que nous sachions, dans les archives vaticanes de documents qui permettent de vérifier ce fait. Jaffé le passe sous silence bien qu'il rapporte la confirmation d'Albert à Rome dans les actes de Célestin III. (Regesta Pont. Rom. II, p. 591.) Parmi les cardinaux qui souscrivent les bulles de ce pape il ne s'en trouve pas du titre de Sainte-Croix de Jérusalem. Ce titre, sous Clément III, le prédécesseur de Célestin III, a été occupé par le cardinal Albinus, qui le 6 juin 1189 apparaît comme évêque d'Albano, et perd en conséquence son titre de Sainte-Croix. (Jaffé, Reg. Pont. Rom. p. 535.) Chose assez curieuse, dans les *Acta pontificum Romanorum inedita*, III, p. 370-3, édités par Pflugk-Hartung, nous trouvons deux bulles de Clément III, provenant des archives de Pérouse, du 17 et 18 mai 1189, où parmi les cardinaux signataires se trouve un *Alb(ertus)* (sic) *presbiter cardinalis tit. sanctæ crucis in Jerusalem*. C'est sans doute une erreur de copiste. Cet Albertus est probablement l'Albinus dont nous venons de parler. Ce nom étant écrit en abrégé : « Alb. » on a transcrit (Alb)ertus au lieu d'Albinus. Serait-ce là l'origine du titre de Sainte-Croix attribué à Albert? Ce n'est pas impossible. Le nom d'un Albert cardinal du titre de Sainte-Croix à la fin du XII^e siècle a pu passer grâce à cette erreur de copiste dans les fastes cardinalices et entrer ainsi dans le domaine de l'histoire. Cette hypothèse relative à des bulles de 1189, ne

Après cet acte important, le pape Célestin prit avec une grande sollicitude les mesures nécessaires pour faire rentrer sain et sauf son cher fils Albert dans son pays et lui procurer les moyens d'obtenir l'ordination sacerdotale et la consécration épiscopale, afin d'achever en lui l'œuvre qu'il avait lui-même si paternellement commencée. Il écrivit à cet effet deux lettres, l'une adressée à Brunon, archevêque de Cologne, l'autre à Guillaume, archevêque de Reims, afin que

prouve rien pour ou contre la nomination d'Albert de Louvain au cardinalat quatre années plus tard le 30 mai 1192.

A défaut de documents positifs deux arguments nous semblent plaider en faveur de la vraisemblance du fait rapporté par la *Vita* :

1^o La sincérité constante de l'auteur qui n'avait aucun intérêt à inventer cette histoire et à revêtir son héros de la pourpre au mépris de la vérité. Albert qui avait obtenu gain de cause à Rome apparaissait sans cette distinction assez honoré par la confirmation de son élection épiscopale et l'accueil si paternel du pape.

2^o Le même fait se reproduit quelques années après en 1195 en faveur de Simon de Limbourg le cousin germain d'Albert. Son élection à Liège ayant été contestée de nouveau par le parti hennuyer, il vint à Rome avec son compétiteur Albert de Cuyk soumettre sa cause au même pape Célestin. Les critiques ne sont pas d'accord sur l'issue finale du procès. Mais ce qui est certain, c'est que Simon fut nommé cardinal, et cela malgré son jeune âge : il n'avait que dix-huit ans. Il ne jouit pas longtemps de cet honneur, car il mourut d'une maladie contagieuse à Rome, au mois d'août de la même année 1195. Ses restes furent déposés solennellement dans la basilique du Latran. (*Hist. du Limbourg*; Ernst, III, pp. 213-235.)

N'est-ce pas en souvenir d'Albert de Louvain cardinal que le pape voulut honorer de la même dignité son cousin Simon? En tout cas si le fait est vrai pour le second, pourquoi serait-il invraisemblable pour le premier?

si le premier par crainte de l'empereur déclinait le mandat apostolique, le second pût procéder à son exécution. Il envoya aussi plusieurs messages à diverses personnes pour renforcer les mesures prises, condamner Lothaire de Bonn s'il ne s'amendait pas et tous ceux qui auraient la présomption de s'opposer aux décisions apostoliques sur la dignité d'Albert. Il ordonnait à tout le clergé et au peuple liégeois, à toutes les autorités ecclésiastiques et laïques du diocèse, et enjoignait à chacun en particulier sur son honneur pour la rémission de ses péchés, de faire leur soumission à Albert. Il les déliait de la foi jurée au prévôt de Bonn, l'intrus de l'empereur, et leur mandait de prêter serment de fidélité et d'obéissance à celui dont l'élection, reconnue juste et canonique était approuvée et confirmée par le Saint-Siège. Toutes ces lettres étaient écrites en double et confiées à des courriers indépendants les uns des autres, afin d'éviter les embûches préparées sur toutes les voies de terre et de mer où pourraient passer les voyageurs à leur retour de Rome. De cette façon, la petite escorte de l'évêque se scindant pour le retour en deux groupes différents, si les lettres confiées à l'un d'eux venaient à être interceptées, on pouvait espérer qu'avec l'aide de Dieu les autres arriveraient à destination. Par une délicate attention, le Saint-Père avait strictement défendu à tout le personnel, portiers, scribes, notaires, même aux cardinaux, exerçant une fonction ou une dignité quelconque dans la cour romaine, d'accepter une rémunération quelconque d'Albert, et avait recommandé de faire tout gratuitement en faveur de celui qui s'était exposé à tant de fatigues et de dangers pour défendre la liberté de l'Eglise.

Prenant celui-ci en particulier, le Souverain Pontife l'entretint familièrement et lui parla comme un père à son fils bien-aimé. Il lui répéta avec beaucoup d'insistance et d'affection, de ne se laisser ébranler ni par la crainte, ni par les prières, ni par les promesses, ni par les menaces, et de n'abandonner à aucun prix sa résolution et son droit que le Saint-Siège avait sanctionné et patronné d'une façon si solennelle et après une si mûre délibération. Le Saint-Père avait pris l'élu de Liège en affection et lui témoignait une tendresse toute paternelle. Comme marque de cette prédilection, il voulut lui faire quelques présents, et lui offrit un anneau d'or en gage de la fermeté de sa foi et deux mitres précieuses, l'une pour lui et l'autre pour l'abbé de Lobbes. Albert avait recommandé ce dernier au Saint-Père à cause de l'amitié toute spéciale qui l'unissait à ce prélat et à son abbaye.

Il était temps de partir. La cause était gagnée et la faveur du pape désormais assurée. Albert, pour tromper ses ennemis, feignit de prolonger son séjour à la cour pontificale, tandis que tout était prêt pour le départ. Il divisa ses compagnons en deux groupes, leur assignant des itinéraires différents pour retourner dans leur patrie, puis vint en secret trouver le Saint Père et lui demanda sa bénédiction et la permission de partir. Le pape en pleurant et en l'embrassant le combla de ses bénédictions et de ses vœux et le congédia enfin avec ses derniers adieux le cinquième jour après l'ordination au diaconat. On était au commencement du mois de juin. Ayant trouvé un bateau marchand en partance dans le port de Rome, il y monta en cachette. Arrivé aux bouches du Tibre il se confia à la mer sur la même embarcation qui l'amena jusqu'à

Pise. Là, ayant appris que des embûches l'attendaient il renouça à la navigation et prit la voie de terre. Par les sentiers détournés des montagnes qui longent le littoral, avec beaucoup de peines et de sueurs et toujours environné de dangers, il arriva enfin aux Alpes d'Hannibal connues sous le nom de Mont-Cenis. Au pied de cette cime, dans une place forte transalpine appelée Susa, il rencontra un gentilhomme français très aimable, le comte de Châlon-sur-Saône. Celui-ci, remarquant les manières distinguées du voyageur et ses allures mystérieuses, se douta qu'il était en présence d'un personnage important dont la vie était menacée et lui demanda gracieusement qui il était, d'où il venait, où il allait, lui promettant secret et assistance. Albert pensant qu'il lui serait utile de s'ouvrir à ce seigneur de son rang, lui révéla son nom, sa naissance, sa dignité et les raisons qu'il avait de se cacher et de se tenir sur ses gardes. Le comte l'embrassa, l'encouragea avec bonté et lui offrit sa compagnie pour le retour en France. Il l'assura qu'il pouvait compter sur sa protection et sur celle de ses amis pour lui faciliter le voyage jusqu'en Champagne. Grâce à ce secours providentiel, Albert échappant à tous les dangers, arriva à Reims où il put enfin s'arrêter et se reposer quelques jours en paix¹.

1. *Vita Alberti*, c. 6-11.

CHAPITRE IV

Visite à l'abbaye de Lobbes. — Albert y apporte une mitre de la part du pape. — Retour au pays. — Le premier exil en Ardennes.

La première pensée d'Albert à son retour de voyage fut d'aller rendre visite à l'un de ses meilleurs amis, Wéry, abbé de Lobbes. Ce fidèle compagnon d'infortune n'avait pu suivre son seigneur à Rome, mais il partagera, comme nous le verrons, son exil à Reims et lui restera attaché jusqu'à la mort. L'abbaye de Lobbes ressortissait au spirituel du diocèse de Cambrai, mais dépendait au temporel de la principauté de Liège où elle tenait le premier rang parmi les monastères et les églises. L'évêque de Liège en sa qualité de suzerain était le protecteur attitré de l'abbaye et l'entourait d'une sollicitude toute particulière qui s'étendait même aux intérêts spirituels. En retour, les moines de Lobbes lui vouaient un attachement et une fidélité inaltérables¹. Wéry avait eu l'occasion d'apprécier les qualités d'Albert de Louvain pendant son archidiaconat et fondait de grandes espérances sur le futur évêque et le restaurateur espéré de sa glorieuse abbaye qui, à cette époque, traversait une crise inquié-

1. Warichez, *L'abbaye de Lobbes*, p. 152 et suiv.

tante ¹. Quand il apprit ce qui s'était passé à Worms et l'intrusion de Lothaire à Liège, il fut atterré. La position de son abbaye située aux confins du comté de Hainaut, son attachement bien connu à Albert et à la maison de Brabant l'exposaient lui et ses moines aux représailles de Baudouin et de son protégé. Fallait-il résister ouvertement à l'intrus au risque d'encourir sa vengeance, ou prêter le serment qu'il exigeait et attendre des temps meilleurs? L'abbé de Lobbes, dans sa perplexité, cherchait l'occasion de rencontrer Albert pour lui exposer ses doutes et l'assurer en même temps de sa fidélité. Il ignorait son projet de voyage à Rome préparé dans le plus grand secret. Une heureuse coïncidence le lui apprit. Se trouvant à Reims pour affaires, il y rencontra deux serviteurs de l'évêque élu chargés par celui-ci d'acheter des vêtements nécessaires au voyage. Il leur demanda où ils avaient laissé leur maître. Ceux-ci, connaissant l'abbé de Lobbes et sachant que c'était un homme sûr auquel ils pouvaient se fier, le mirent au courant de tout. Aussitôt l'abbé abandonnant ses affaires à Reims s'empressa de suivre les serviteurs et de rejoindre avec eux son seigneur à Château-Thierry où, d'après un arrangement préalable, il attendait des messagers envoyés par son frère le duc Henri. Les deux amis, heureux de se retrouver à cette heure angoissante, passèrent trois jours ensemble dans la plus étroite intimité. Quand Wéry se fut ouvert à l'évêque des doutes qui l'inquiétaient au sujet de l'attitude à prendre vis-à-vis de l'intrus, Albert le ras-

1. Warichez, p. 107. Les chartes témoignent des efforts louables que fit Wéry pour relever la situation économique de son abbaye. Il abdiqua en 1204.

sura et lui dit avec bonté : « Ta fidélité que je connais n'est pas en jeu. Fais ce qu'exigent les circonstances. Il faut céder à la nécessité. Prête serment de fidélité à Lothaire de Bonn tant que dure son imposture. Si mon Dieu est avec moi, l'heure de son châtement n'est pas loin. Son règne sera court et sa fin mauvaise. Ses jours détestables sont comptés. Bientôt ils auront passé. Le Seigneur aura pitié de mes souffrances et de mes larmes. Toi et tous ceux qui auront été contraints de se lier ainsi momentanément seront absous par le pouvoir apostolique et vous pourrez alors obéir à celui que le Dieu de bonté et de miséricorde vous enverra après que le Saint-Siège aura condamné et renversé pour toujours cette idole édiflée par l'envie. »

Pour comprendre ce conseil, discutable au point de vue de la stricte morale, qui ne permet pas, même pour éviter un mal, de se prêter à un acte répréhensible, il faut se reporter à ces temps malheureux où trop souvent la force primait le droit et où, pour sauver de la ruine les personnes et les biens, il fallait quelquefois céder pour un temps devant la violence et l'injustice. A ce moment d'ailleurs, le pape ne s'était pas encore prononcé sur la cause d'Albert. Si l'évêque croit devoir la défendre envers et contre tous, c'est par amour pour les droits de l'Eglise dont il est le représentant. Il est prêt à donner sa vie, il ne veut pas exposer celles de ses brebis. Albert, en bon pasteur, a pris cette noble attitude dès le début de sa persécution. Il la conservera jusqu'au bout.

L'abbé de Lobbes fut grandement consolé par les bonnes paroles de l'évêque. En le voyant partir pour Rome il aurait bien voulu lui recommander de soutenir les intérêts de son abbaye auprès de la cour ponti-

ficale, mais en présence d'un tel ouragan déchaîné contre son ami, il se trouva bouleversé et incapable d'attirer sur ses affaires personnelles l'attention d'un homme si écrasé par le poids de ses propres difficultés.

Mais Albert, dans ses préoccupations, avait l'âme assez sereine pour songer aux autres. Quand il se vit pleinement justifié et comblé des faveurs de la cour romaine, il n'oublia pas d'exercer à son tour la miséricorde envers l'ami qu'il avait laissé dans le feu des tribulations et des angoisses. Il parla de l'abbé de Lobbes au Saint-Père et demanda pour lui une faveur.

L'abbaye de Lobbes avait reçu des papes au cours des siècles de nombreux privilèges. Wéry lui-même, en 1182, avait rapporté de la ville éternelle une bulle concédée par Lucius III en faveur du monastère¹. Parmi les privilèges d'ordre honorifique, les abbés de Lobbes jouissaient des *Pontificalia*. Ils pouvaient porter l'anneau d'or, les gants d'évêque, la tunique subdiaconale et les sandales; ils bénissaient les vases sacrés, les linges d'autel, les vêtements sacerdotaux, etc.². Ces prérogatives pontificales, communes aujourd'hui à tous les prélats, étaient jadis rarement accordées aux simples abbés. Celui de Lobbes en usait tant dans son église abbatiale que dans l'église cathédrale de Liège où il présidait aux offices en l'absence de l'évêque. Les moines tenaient à ces *pontificaux* qui leur rappelaient l'antique dignité de leur monastère dont les premiers abbés depuis saint Ursmer avaient été évêques³. Mais un insigne leur manquait et ils n'avaient

1. *Annales Laubienses ad an. 1182, apud Warichez, o. c., p. 107.*

2. Warichez, *ibid.*, p. 161, 162.

3. Warichez, *ibid.*

jamais pu jusqu'ici l'obtenir, c'était le privilège de la mitre. Albert crut qu'aucun présent ne serait plus agréable à sa chère abbaye de Lobbes et à son abbé. Il le demanda et il l'obtint. Célestin III ne se contenta pas d'accorder la bulle authentique et gratuite reconnaissant ce privilège; il voulut faire cadeau, comme nous l'avons vu, à l'évêque de Liège de deux mitres magnifiques, une pour lui-même et l'autre pour l'abbé de Lobbes¹. Albert avait hâte d'apporter à son ami ce gage de la bienveillance du Saint-Père et de lui faire part en même temps du succès de sa cause remporté à la cour pontificale. Mais il fallait prendre des précautions contre Baudouin de Hainaut et l'intrus Lothaire qui cherchaient toutes les occasions de lui tendre des pièges. Un jour, de grand matin, muni du précieux trésor, il monte à cheval accompagné seulement de Thomas de Marbais et d'un serviteur; chevauchant ensemble tout le jour et toute la nuit, ils arrivèrent au monastère un peu avant le lever du jour, la veille de la fête de Saint-Pierre-ès-Liens.

Les moines venaient d'achever l'office de Laudes. Pour augmenter la surprise de leur ami Wéry, les deux voyageurs convinrent d'abord de faire passer l'évêque pour le serviteur du chanoine. Thomas de Marbais qui connaissait bien l'entrée de l'abbaye vint crier à la porte pour appeler les chapelains de l'abbé. La porte s'ouvrit et le chanoine suivi d'Albert s'engagea dans l'escalier. L'abbé accourt dans l'obscurité

1. Deux ans plus tard, en 1194, le même pape accordait à l'abbaye de Lobbes le privilège le plus ambitionné des monastères, celui de l'exemption. Les recommandations d'Albert en 1192 ne furent sans doute pas étrangères à cette nouvelle faveur de Célestin III. (Warichez, p. 164.)

au-devant des hôtes, car il avait entendu appeler ses chapelains, et allume à la hâte une chandelle, tout étonné de cette visite matinale. Il ne reconnut pas l'évêque dont la tête était recouverte d'un grand chapeau et à la venue duquel il ne s'attendait aucunement. « Voici, dit Thomas en souriant, mon serviteur, puis se reprenant, voici Monseigneur, c'est lui, c'est votre ami. » Ce fut une grande surprise et une grande joie pour l'abbé. Les frères n'étaient pas encore sortis de l'église après l'office, sauf ceux qui étaient allés se reposer. Aussitôt, on fait appeler à tout le monde pour venir saluer l'illustre prélat honorant par cette visite son monastère de prédilection. Albert, sans quitter ses habits de voyage, se rend aussitôt à l'église et après avoir adoré, s'avance vers l'autel de saint Pierre encore éclairé par les cierges avant le lever du jour. Les moines s'y rangent pour lui faire honneur. Lui, doucement s'incline, baise l'autel et y dépose la mitre dont il fait présent à l'abbé et à toute la communauté en témoignage de son affection. Il leur donne en même temps les lettres du pape octroyant ce privilège¹. Mais le temps pressait. Albert ayant pris quelque nourriture, car il n'avait encore ni mangé ni dormi, se remit en route sans délai au point du jour. Il était brisé par les veilles et le jeûne, mais la crainte du comte de Hainaut ne lui permettait pas de s'attar-

1. Le biographe d'Albert en rappelant le privilège de l'anneau d'or dont jouissait déjà l'abbé de Lobbes, ajoute au récit cette réflexion naïve : « L'insigne de la mitre semble être la distinction la plus appréciée et l'emporte sur les autres ornements par la dignité même de la tête qu'elle honore. En soi cependant l'anneau d'or quoique moins apparent a plus d'importance et de signification mystique que la mitre. » (*Vita Alberti.*)

der pour prendre le moindre repos. L'abbé de Lobbes mettant son affection au-dessus de la peur, car il avait grandement à craindre aussi pour sa personne, escorta le prélat avec quelques compagnons jusqu'à Nivelles où le clergé et les habitants reçurent l'évêque avec beaucoup de vénération et de joie¹. L'abbé de Lobbes prit alors congé d'Albert et retourna dans son monastère pour y célébrer la fête de Saint-Pierre-ès-Liens. Mais, en cheminant, le pauvre abbé de Lobbes fut tourmenté par une question qu'il se posait à lui-même et une lutte qui se livrait dans son esprit. Allait-il user de cette mitre ou ne pas en user? En user c'était provoquer l'envie et la haine des puissants ennemis de l'évêque Albert cardinal de la sainte Église romaine chargé d'apporter cette faveur gratuite du Saint-Siège et d'en autoriser l'usage. Le danger d'exciter la malveillance et l'hostilité de ses ennemis rendait plus sûre pour le moment l'abstention de ce privilège. D'autre part, y renoncer ou en remettre l'usage à plus tard, n'était-ce pas de la timidité, de l'ingratitude vis-à-vis du don si gracieusement offert par le Saint-Siège à lui et à son église? Était-ce prudent, était-ce convenable? Dans cette incertitude une chose au moins le rassurait, c'est que cette faveur était nette. Il n'avait rien fait pour l'obtenir ni par lui-même, ni par un tiers, il n'avait rien donné, rien promis, il ne l'avait même pas demandée. L'abbé de Lobbes en repassant dans son esprit toutes ces considérations prit une grande décision. Rejetant

1. L'année précédente Albert était intervenu pour secourir les Nivellois dans leur détresse en les recommandant aux fidèles du diocèse. (Acte d'Albert élu de Liège. Wauters, *L'origine des libertés communales*, document 52).

toute crainte, il userait pleinement du don de Dieu que le Siège de Pierre lui avait envoyé par son serviteur ; il en userait pour la première fois en cette fête même de saint Pierre afin de rendre à Dieu, en cette solennité, honneur pour honneur¹.

On apprit bientôt partout que le Saint-Siège avait confirmé l'élection d'Albert de Louvain, la faveur avec laquelle il avait été accueilli à la cour pontificale, ainsi que la condamnation de Lothaire, le prévôt de Bonn, et de tous ses partisans. Cette nouvelle fut accueillie très diversement. Elle causa une vive joie à ceux qui approuvaient ce que le pape approuve et condamnaient ce qu'il condamne. Elle provoqua au contraire tristesse et confusion chez ceux qui adhéraient au condamné et en voulaient à Albert pour son approbation si éclatante. Chez Henri VI la honte se changea en fureur. Lothaire livré au sens réprouvé s'endurcit. Tous deux résolurent de détruire l'œuvre de Dieu.

Albert, après sa visite à Lobbes, était retourné dans le Brabant sa terre natale. L'empereur avec une cruauté implacable somma le duc Henri de chasser son frère de son territoire et de ne plus lui permettre d'y rentrer. Celui-ci, redoutant les colères sans merci de son suzerain et les menaces d'une puissance à laquelle il lui était impossible de résister, vint tout rempli d'amertume confier son épreuve à son frère. Albert qui mettait son espoir plus en Dieu que dans les hommes le consolait tendrement : « Cette tempête, dit-il, soulevée par moi ne doit pas t'engloutir. Il est plus sûr pour moi de chercher un autre lieu de refuge que de t'exposer avec moi en restant dans ton pays. J'irai trouver

1. « Et sic honoravit diem festum festo Dei dono ».

notre oncle Henri, le duc d'Ardennes¹. Cet homme magnanime me recevra. Dans ses bois, ses marais, ses montagnes, il est à l'abri de toutes les surprises de la guerre. Je n'y passerai que quelques jours car j'ai hâte d'être ordonné prêtre et de recevoir aussitôt après, par la volonté de Dieu, la consécration épiscopale. Si l'évêque de Cologne, à qui le droit d'ordination revient s'excuse par crainte des Juifs² de ne pouvoir accomplir le mandat apostolique expressément adressé à lui, je serai, suivant la teneur des lettres, ordonné et consacré par l'évêque de Reims désigné en second lieu par le Saint-Siège. Mon cœur est affermi par la force divine contre toute éventualité. L'empereur peut par la violence m'enlever mon évêché, il est incapable de me priver de la dignité épiscopale. Reste donc en paix, car ta paix est la mienne. La force divine est supérieure à tous les pouvoirs terrestres. Dès que cette vertu souveraine soufflera, toute la puissance des ténèbres s'évanouira. C'est en vain qu'elle s'élève et s'acharne contre l'autorité suprême de Dieu et la liberté de son Église. Contre celle-ci la malice des hommes ne prévaudra jamais ».

Après ces paroles d'encouragement, qui l'affermis-
saient lui-même et reconfortaient en même temps son
frère abattu par une épreuve si affreuse, Albert fit
ses préparatifs et partit pour son premier exil, abandonnant sa terre natale, le pays de ses pères, de ses
nobles ancêtres. Il arriva en Ardennes où le duc son
oncle reçut généreusement le neveu qui venait à

1. Le duc Henri III de Limbourg, appelé duc d'Ardennes parce qu'il était comte d'Arlon.

2. Allusion à la conduite de Ponce Pilate.

lui et le conduisit dans son château-fort de Limbourg¹. Il lui montra les remparts et les fortifications derrière lesquelles il serait avec les siens en pleine sécurité. C'est là qu'Albert reçut la visite de quelques Liégeois qui se conformant aux ordres du Souverain Pontife venaient lui prêter serment et le reconnaître comme évêque. D'autres craignant de se montrer envoyèrent en secret des messages où ils protestaient de leur obéissance et de leur vénération.

L'archevêque de Cologne, épouvanté des menaces de l'empereur, fit savoir à Albert qu'il ne pouvait l'ordonner ni le consacrer. Prétextant une maladie il écrivit à l'archevêque de Reims, le priant de vouloir bien, comme l'indiquait le bref pontifical, accomplir cette double fonction au nom du Saint-Siège et en son nom². Ce dernier accueillit la lettre et la demande avec bienveillance, et dévoué aux ordres de Rome, il manda à Albert de venir sans crainte. Celui-ci se rendit donc à Reims où il fut reçu avec de grands égards par l'archevêque Guillaume et son Église³. Le

1. Ce château était situé sur une colline qui porte encore ce nom aujourd'hui aux environs de Verviers. L'ancien duché de Limbourg ne correspondait aucunement avec la province actuelle du Limbourg belge.

2. *Les annales de Cologne* disent que Brunon était réellement malade (M.G.H S.S. XVII, p. 802). Ce qui est certain, c'est qu'il était vieux et infirme et qu'il abdiqua l'année suivante, 1193.

3. Guillaume de Champagne *aux blanches mains*, cardinal de Sainte-Sabine était frère de Henri comte de Champagne, du comte de Blois et de Chartres, et du comte de Sancerre. Leur sœur Adèle avait épousé Louis VII roi de France. A la mort de celui-ci, 19 septembre 1180, la maison de Champagne avait fait partie d'une alliance dirigée contre le jeune Philippe-Auguste, mais s'était réconciliée avec lui et était très influente à la cour de

duc d'Ardenne, son oncle, lui fit l'honneur de l'accompagner, sans tenir compte de la fureur impériale qui sévissait impitoyablement contre tous ceux qui osaient donner à Albert quelque marque d'estime¹.

France. (E. Lavisse, *Hist. de France*, III, par A. Luchaire, 1901, p. 83 et suiv.).

On comprend qu'Albert ait fait choix pour son exil d'une ville où sous l'égide d'un si puissant personnage il était à l'abri des persécutions de ses ennemis.

1. *Vita Alberti*, c. 12-15.

CHAPITRE V

L'ordination et la consécration épiscopale à Reims. — Tyrannie de l'empereur. — Le complot.

Le samedi des Quatre-Temps où l'on célèbre le jeûne solennel d'automne, Albert reçut l'ordination sacerdotale en grande pompe, en même temps qu'un nombre considérable de clercs que le métropolitain avait appelés ce jour-là pour lui faire honneur à la même dignité.

Le dimanche suivant, vigile de saint Matthieu, apôtre et évangéliste, à la grande joie de l'Église, de la ville de Reims et d'une foule de nobles accourus à la cérémonie, en présence de son oncle qui ne pouvait retenir ses larmes, l'archevêque entouré des deux évêques assistants, tout droit reconnu au métropolitain de Cologne, conféra solennellement à Albert évêque de Liège la consécration épiscopale ¹.

1. Marlot rapporte le détail suivant : « On observa que les évêques, lui voulant présenter le livre de l'Évangile ouvert de la main de l'archevêque, suivant la coutume, ils adressèrent à la page où sont ces mots : *Misit Herodes rex manus et tenuit Joannem et vinxit cum in carcerem.* De quoi l'archevêque fut fort surpris, et jetant des larmes de compassion pour les angoisses que ce pauvre évêque devait souffrir, lui adressa ces paroles : *Fili, accedens ad servitutem Dei, sta in justitia et timore, et præpara animam tuam ad tentationem.* » (Hist. de la ville de Reims, III, p. 487.)

Après la cérémonie, en présence de l'évêque consécuteur, beaucoup de nobles se trouvant dans l'assistance, parmi lesquels son oncle et le châtelain de Bouillon, vinrent défiler devant le nouvel élu et lui prêter serment de fidélité.

L'archevêque de Reims fit aussitôt ses adieux à Albert en le recommandant à son clergé et à ses ouailles et se mit en route pour l'Espagne afin d'accomplir un pèlerinage à saint Jacques de Compostelle. Il avait déjà différé de huit jours ce voyage pour conférer le dimanche précédent la consécration au nouvel évêque de Cambrai Jean d'Antoing¹. Le jour de la fête de saint Matthieu, à la messe conventuelle, l'évêque de Liège célébra pontificalement ses prémices dans l'église cathédrale de Reims remplie d'une foule nombreuse. Les offrandes des fidèles furent abondantes. Sur l'ordre d'Albert tous les dons reçus à cette occasion furent distribués aux pauvres.

Le lendemain, dans les environs de Reims, avait lieu un tournoi militaire auquel devaient prendre part un grand nombre de chevaliers français très amateurs de ces belliqueux exercices. Le duc d'Ardenne y vint aussi avec sa suite, mais en simple curieux, ce qui flatta beaucoup les barons français heureux d'offrir le spectacle joyeux de leurs prouesses à un capitaine si distingué. A ce moment, un messenger vint en tremblant lui annoncer que l'empereur au paroxysme de la colère était arrivé à Liège pour confondre et exterminer tous les partisans de l'évêque Albert. Il était accompagné du comte de Hainaut et du prévôt de Bonn, de ce Lothaire, la cause et le provocateur de

tout le mal. A cette nouvelle, le duc d'Ardenne frémît d'ardeur et se déclare prêt à voler à la défense du diocèse et de ses droits. Il demande aux chevaliers français présents au tournoi de lui prêter leur concours. Beaucoup acceptent sa proposition et offrent au vaillant duc, le cas échéant, l'aide de leur épée. Celui-ci retourne à la ville et court informer l'évêque de ce qui se passe. Aussitôt ils tiennent conseil pour délibérer sur cette affaire importante. Albert cherchant plutôt les intérêts de Jésus-Christ que les siens propres ne désirait pas la guerre mais la paix de Dieu. Il a placé son espoir en Lui et préfère attendre de sa Bonté l'achèvement d'une œuvre qui est la sienne, plutôt que de soulever des troubles et chercher à exciter sa parenté et son peuple à la défense de sa dignité. Son avis donc est de rester en exil et de laisser passer les mauvais jours jusqu'à ce que, par la grâce de Dieu, la lumière se lève à l'horizon et que les nuages de cette tempête se dissipent. Il fallait plutôt, dit-il, chercher à apaiser l'empereur qui serait mieux disposé en le voyant exilé, que tâcher malgré lui de rentrer dans son pays. Les princes de sa famille arriveraient plus facilement à vaincre le courroux de l'empereur en montrant l'humilité du fugitif qu'en cherchant à déployer leur puissance pour faire prévaloir la cause de leur parent. Il conseilla donc au duc son oncle de retourner dans ses terres et de travailler avec ses proches et ses amis pour arriver à fléchir l'empereur en faveur de celui qui n'était pas son élu mais déjà consacré évêque de Liège. Le duc promit d'employer dans ce sens tous les moyens suggérés par les circonstances pour faire réussir ce dessein. Il remercia l'Église de Reims, lui recommanda l'évêque

son neveu et disant à celui-ci un dernier adieu, car il ne devait plus le revoir, il se hâta de retourner dans son pays.

Pendant ce temps, l'empereur exerçait à Liège une pression tyrannique sur tous ceux qui s'étaient soumis aux prescriptions du bref pontifical. Il fit venir le duc Henri de Brabant qu'il comparut devant lui dans une attitude humiliée. Il ignorait encore les événements survenus à Reims. On vint annoncer à ce moment à l'empereur la nouvelle toute fraîche de la consécration d'Albert. Or, il s'était bercé de l'espoir que l'archevêque de Reims n'oserait jamais intervenir dans cette affaire. Sa fureur fut au comble. Écumant de rage, et le regard foudroyant, il se tourne vers le duc de Brabant : — « Savez-vous, dit-il, ce qu'on a fait à Reims de votre frère ? » — Comme le duc répondait qu'il n'avait rien appris : — « Votre frère, oui votre frère, a été consacré évêque. » — Sa face tremblait de colère ; il ne put rien ajouter à ces paroles entrecoupées, mais donna l'ordre immédiatement de chasser tous les clercs qui s'étaient rangés du côté d'Albert et de démolir leurs maisons¹. Quant aux autres, il les

1. Voici sur ce fait quelques autres témoignages des sources contemporaines : *Heinricus imperator infra octavas sancti Lamberti* (vers le 20 septembre) *jussit destrui domos clericorum et eorum qui repugnabant Lothario quem praefecerat Leodiensibus*. Lambert le Petit : *Annales*, M.G.H. SS., XVI, p. 650. Voir aussi : Sigebert : *Continuatio aquicinctina*, M.G.H. SS. VI, p. 429. Les annales de Cologne rapportent qu'Henri VI commença par sévir contre les Colonnais parce que leur archevêque avait autorisé à Reims la consécration d'Albert. Il fit fermer le Rhin depuis l'octave de saint Lambert jusqu'à la fête de saint Nicolas, puis vint à Liège où il confisqua les biens de ceux qui s'étaient prononcés pour Albert contre Lothaire. *Annales Colonienses maximi*, M.G.H. SS., XVII, p. 802.

contraignit bon gré malgré à adorer l'idole qu'il s'était fabriquée, l'intrus Lothaire.

Au palais épiscopal, dans la même cité de Liège, se retrouvaient en face l'un de l'autre Henri de Brabant et Baudouin de Hainaut que l'empereur avait convoqués pour leurs différends ¹. Les rôles étaient bien changés. Le premier n'était plus ni fier ni intransigeant, le second, au contraire, n'avait plus rien d'humilié dans son attitude. On fit au duc des propositions intolérables, entre autres, de désavouer son propre et unique frère et de fléchir le genou devant la statue d'or du dieu Baal élevée par Nabuchodonosor roi de Babylone², et de lui prêter serment de fidélité. Cet ordre était par trop dur et trop inhumain. D'autre part, un refus était dangereux. Le duc demanda un délai jusqu'au lendemain matin. On le lui refusa absolument. C'est à peine s'il obtint de se réserver jusqu'au soir. Tandis que se voyant presque prisonnier, il sortait tristement du palais, des amis l'avertirent secrètement que s'il ne se soumettait pas aux volontés de l'empereur, non seulement il s'exposait à perdre son droit féodal, mais que sa vie même serait certainement menacée. Voyant qu'il n'y avait rien d'autre à faire, le duc rentra le soir au palais. Il en franchissait le seuil tandis que les gardes impériaux s'empressaient de l'éclairer en l'introduisant. Comme ils le gênaient en agitant leurs flambeaux autour de sa tête : — « Vous avez, dit-il, brûlé mon cœur, ne brûlez pas ma tête ». — Il se présenta devant l'empereur et promit d'exécuter ses ordres, à savoir : de

1. Gislebert place à Maestricht cette réunion.

2. Encore une réminiscence biblique du biographe.

rendre au comte Baudouin les places fortes occupées précédemment et d'abandonner son frère. Il prêta ensuite hommage et fit le serment de fidélité à Lothaire. C'est ainsi que la colère de l'empereur se calma et que le duc Henri sortit indemne de cette cruelle entrevue.

De Liège qu'il avait si maltraitée, l'empereur se rendit à Maestricht. Dans sa suite se trouvait un homme cruel et néfaste : Hugues de Worms en Germanie. Jadis préposé par l'empereur au gouvernement de la Lotharingie, il avait pour le duc Henri de Brabant et son frère Albert une haine profonde. Il en voulait à cette famille qui l'avait supplanté, et tâchait par tous les moyens d'entraver son influence. Dans l'affaire de l'élection à l'évêché de Liège il avait cherché à semer la discorde. C'est lui qui excitait Lothaire, inspirait tous les mauvais desseins, poussait à leur exécution, entraînait l'empereur à mener jusqu'au bout ses perverses et criminelles entreprises. Hugues de Worms, Lothaire et le comte de Hochstaden intervenaient dans toutes les décisions de l'empereur. Ces fils de Bélial se réunirent à Maestricht (le fait fut divulgué dans la suite) pour conspirer dans l'église du très saint évêque Servais. Là ils délibérèrent dans le plus grand secret et décidèrent que toutes les mesures qu'on avait prises jusqu'ici à Liège : bannissement des clercs et des laïcs, pression exercée sur le duc de Brabant, et tout le reste, n'étaient rien, si on n'en venait à une détermination plus radicale. Qui pourra dénoncer toute la malice de ce complot criminel si astucieusement et si puissamment machiné ? A qui en voulaient-ils ? A l'innocent Albert, à l'humble et pauvre exilé encore tout reluisant de l'onction sainte et de la consécration au sacerdoce suprême. Ces misé-

rables convinrent de le faire mourir. Ils ne se séparèrent qu'après avoir arrêté le plan de ce projet scélérat digne des châtimens éternels. L'empereur, ensuite, laissant Lothaire affermi dans sa situation et soutenu par le comte de Hainaut, retourna en Germanie¹.

1. *Vita Alberti*, c. 15-18..

CHAPITRE VI

L'exil à Reims. — Arrivée des chevaliers allemands. — Leurs préparatifs criminels. — Pénurie d'Albert.

Albert après sa consécration demeura à Reims où il menait une vie pauvre et modeste avec quelques amis fidèles, reste des compagnons qui n'étaient pas retournés dans leur pays avec le duc d'Ardenne. De son exil, l'évêque de Liège, malgré l'intrus, ne cesse pas, autant qu'il le peut, d'administrer son diocèse. Nous avons de cette époque plusieurs diplômes accordés par lui, notamment dans son ancien archidiaconé de Brabant où, à cause de sa bonne gestion, il avait conservé sans doute le plus grand nombre de ses partisans. Quelques-uns vinrent même jusqu'à Reims pour traiter des affaires avec leur évêque légitime : tel l'abbé Guibert Martin de Florennes accompagné de l'abbé Jean de Gembloux et de l'abbé Albert de Heylissem. Ces deux derniers étaient des obligés d'Albert de Louvain. Quant au premier il avait obtenu, comme nous l'avons vu plus haut (p. 12), dans un concile présidé à Jodoigne par Albert archidiacre, un jugement favorable dans un différend relatif aux droits de son monastère¹. Il vint demander

1. Droits de l'abbaye de Florennes sur les églises d'Orp-le-

à Reims confirmation de la sentence rendue à Jodoigne. L'évêque la lui accorda dans une charte que nous possédons et qui est remarquable par le ton ferme avec lequel celui qui la délivre affirme son autorité épiscopale : « *In nomine sanctæ et individuæ Trinitatis Albertus, Dei gratia Leodiensis episcopus, universis Christi fidelibus presentibus et futuris in perpetuum* ». Et un peu plus loin : « *Postmodum cum auctore Deo, dignitas Leodiensis episcopatus commissa fuisset nostræ humilitati... de consilio sancte Remensis ecclesie, consensu et testimonio personarum et fratrum Leodiensis diocesis, auctoritate Dei omnipotentis et nostra, decernimus* »... et il termine : « *Haec igitur omnia circumspectione concessa nobis et stabilita, quatenus omni in posterum tempore firma permaneant sigillo nostro communiri decrevimus, et sub poena excommunicationis et periculo honoris ab universis nostre Leodiensis diocesis irrefragabiliter precipimus observari : Datum Remis, etc¹.* »

Mais ces visites consolantes à l'évêque proscrit se font rares. L'exil à Reims dont les privations de plus en plus lourdes vont faire souffrir cruellement la nature délicate d'un jeune prince habitué au luxe d'une cour opulente, est une épreuve salutaire à son âme, une épuration ménagée par Dieu à son serviteur avant la grande immolation.

Laissons de nouveau la parole à son pieux

Grand, le chapitre de Saint-Gengulphe et la chapelle de Saint-Albin A. H. E., XXI, p. 393.

1. A. H. E., XXI, *Ibid.* Citons encore de cette époque la charte de confirmation de l'abbaye d'Oignies (Martène et Durand, *Ampl. coll.* I, p. 999) et celle relative à l'organisation de l'église de Tirmont (voir plus haut, p. 13).

biographe : « Quelle transformation dans la personne du pontife depuis son élévation ! Qui dira l'innocence de cet agneau que d'impies bourreaux aiguisant leurs couteaux et leurs glaives s'apprêtent à égorger ? Quelle douceur et quelle suavité sur ses lèvres ! Ses yeux étaient des yeux de colombe ; son visage, celui d'un ange reflétant la grâce et la pureté ; ses paroles, des paroles de paix et d'amour. Traqué par une haine atroce, il n'a que des accents de bienveillance pour ses ennemis. Non seulement il ne maudissait pas ceux qui lui avaient fait ou cherchaient à lui faire du mal mais il reprenait avec force et supportait difficilement ceux qui parlaient injurieusement devant lui de ses persécuteurs. Si sereines étaient la bonté et la mansuétude de son cœur qu'au sein de tant de haines et de tribulations il jouissait d'une paix intérieure inaltérable. A table il montrait un visage gai et enjoué qui trahissait autant son caractère avenant que les grâces de Dieu dont il était rempli. Pendant les repas, comme cela arrive souvent, les convives s'animant, entraient en discussion sur les sujets les plus divers et s'écartaient de la vérité. Lui édifiait toujours par la retenue de sa conversation, fruit de son âme pacifique. Un jour, un de ses commensaux ayant le cœur rempli d'amertume se mit à déverser sa rancune contre Lothaire de Bonn et les autres princes qui avaient plongé l'évêque dans les afflictions de ce triste exil, au mépris du choix que Dieu avait fait de lui pour son pontife. Ses voisins renchérirent encore sur ses plaintes, ajoutant reproches aux reproches et ils se mirent à tourner en ridicule le prévôt en jouant sur son nom : « Ce n'est pas Lothaire qu'il faut l'appeler mais iothaire. » Entendant ces propos, le pacifique évêque

dont l'âme était habitée par le Dieu de paix les trouva de mauvais goût, peu conformes à l'esprit de charité et indignes de lui et de sa table. Il les fit cesser. Mais ses compagnons d'exil vaincus par leurs ressentiments ne purent s'empêcher de recommencer de plus belle à exhaler leur indignation. Alors le bon évêque, dont l'huile sainte en le consacrant avait enlevé à son cœur toute amertume, termina avec une simplicité de colombe le repas afin de mettre fin aux paroles de ceux dont la douleur impatiente était sans fin ¹. »

Bientôt arrivèrent à Reims, envoyés par les ennemis d'Albert, trois chevaliers allemands avec leurs écuyers. L'entrée en scène des meurtriers va donner à notre histoire un caractère dramatique que le biographe a mis en relief avec une abondance de détails et une émotion grandissante à mesure qu'on s'approche du tragique dénouement. Nous n'interrompons plus son récit entraînant dont une note au chapitre VIII indiquera la fin au lecteur.

C'étaient, dit-il, en faisant la description des chevaliers teutons, des hommes profondément instruits dans la science du crime et savamment préparés pour l'exécution du projet homicide. On les avait pourvus abondamment d'armes, de chevaux, d'argent. Ils ne regardaient pas aux dépenses et rétribuaient largement leur hôtelier, homme stupide qu'ils avaient choisi exprès pour l'amadouer, le tromper plus facilement en dissimulant leurs paroles et leurs actions scélérates avec l'adresse la plus hypocrite. Chaque jour après leur repas ils demandaient la note et payaient leurs dépenses. Leurs chevaux étaient tou-

1. *Vita Alberti*, c. 19 et 20.

jours sellés et bridés sauf à l'abreuvoir. C'étaient des bêtes robustes et résistantes qu'ils ne nourrissaient point d'herbe tendre ou d'avoine légère, mais de paille de froment solide et d'orge fort et substantiel¹. Souvent ils se donnaient le large hors de la ville, et dans un but qu'eux seuls connaissaient, on les voyait entraîner leurs chevaux, les lançant à fond de train à travers la campagne, et, au retour de ces courses folles excitant encore de l'éperon leurs montures épuisées. Tout cela était calculé. Ils voulaient par une forte alimentation garder leurs chevaux en bon état et par ces exercices les tenir en haleine et prêts à toute éventualité. Quand l'hôtelier, dans sa naïveté, demandait la raison de ce manège, ils lui donnaient toutes sortes de fausses explications. Chez eux, disaient-ils, les chevaux étaient toujours sellés. On ne les dessellait que pour les conduire à l'abreuvoir, où on aspergeait leurs cous et leurs croupes pour les nettoyer et leur rendre le poil plus brillant. Cette nourriture, c'était la seule usitée pour les chevaux en Allemagne. Les courses dans la campagne, des jeux équestres pour tromper l'ennui de l'exil.

C'est ainsi que les meurtriers employaient leur temps à Reims, en attendant le moment favorable pour accomplir leur mission criminelle. Le lendemain de leur arrivée, après avoir épié tous les faits et gestes d'Albert, ils s'approchèrent pour saluer traîtreusement celui dont ils méditaient si cruellement la mort. C'était un dimanche. L'évêque revêtu de ses

1. Ce ne sont pas nos agronomes modernes qui admettraient cette supériorité de l'orge sur l'avoine et de la paille sur le foin pour l'alimentation des chevaux.

ornements sortait de la sacristie et se dirigeait vers l'autel majeur pour célébrer solennellement la grand' messe. En voyant s'avancer cet homme aussi imposant par sa dignité que par sa haute distinction, ils s'arrêtèrent frappés de la sérénité de son visage, de la splendeur des vêtements pontificaux si bien ajustés à sa personne et de la majesté du cortège qui l'entourait. Ce n'était pas un exilé qu'ils avaient devant eux, mais un des premiers parmi les princes de l'empire. Un des chevaliers se penchant à l'oreille de son voisin lui glissa ces mots : « Voici celui que nous cherchons ». Ces paroles dites en tanton furent entendues d'un des familiers de l'évêque. Les Allemands s'approchèrent et s'inclinant devant le prélat, comme des loups couverts de peaux de brebis, ils le saluèrent. Le pontife leur rendit poliment le salut, les priant d'attendre que la messe fût achevée.

Cette première rencontre entre les assassins et leur victime est la condamnation de leur forfait. Quelle vision ! L'homme qu'ils cherchent et dont ils n'avaient aucune idée apparaît soudain devant eux. C'est un grand prêtre revêtu de la majesté sacerdotale et pénétrant dans le Saint des Saints. Ne fallait-il pas des âmes insensibles à tout, sauf au crime, des cœurs plus durs que la pierre, pour ne pas se laisser toucher, pour ne pas s'attendrir devant ce spectacle, devant ce pontife enveloppé de tout l'éclat de sa dignité et accomplissant l'auguste mystère du corps et du sang de Jésus-Christ, le sacrement très saint, plus sublime que toutes les merveilles célestes et divines, pain de vie incomparable pour les bons, mais pour les impies la plus terrible des morts ?

Mais qu'y avait-il de commun entre l'or du

divin amour et le vil métal de ces cœurs endurcis. Comment la pierre précieuse de l'aimable et candide piété chrétienne eût-elle pu s'allier à ces cœurs de fer, à la grossièreté de ces animaux immondes¹ chez qui la vue de l'oint du Seigneur, du pontife innocent immolant et offrant à Dieu l'agneau sans tache ne faisait naître qu'un seul désir, qu'une soif cruelle, celle de l'abattre de leurs glaives, de le déchirer de leurs couteaux, vœu qu'ils vont bientôt réaliser quand sonnera l'heure du crime, l'heure de la puissance des ténèbres ?

La messe terminée, l'évêque avec bonté salua de bouche et de cœur les chevaliers allemands qui lui rendirent le salut de bouche mais pas de cœur. Apprenant qu'ils étaient teutons, il voulut leur montrer plus de bienveillance encore par sympathie pour leur pays natal et leur langue maternelle² et les embrassant, il les entretint familièrement. Mais ce baiser de paix tomba sur des lèvres où il n'y avait nulle paix, nulle affection. Il leur demanda qui ils étaient, d'où ils venaient, et quel était le motif de leur voyage. Ils répondirent qu'ils étaient des chevaliers allemands attachés à la maison et au service de l'empereur. Que tout récemment, ils se trouvaient assis à sa table quand une vive dispute s'éleva entre les officiers présents. « Alors, dirent-ils, nous sommes intervenus violemment dans le conflit qui dégénéra en bataille pendant laquelle nous avons eu le malheur, en présence de sa majesté impériale, de tuer l'échanson de

1. *Porci illi cenulenti.*

2. Dans le Brabant septentrional on parlait à cette époque le thioïis (ancêtre du flamand) qui ne différait guère du bas allemand.

la cour, un noble et puissant gentilhomme. Chassés et proscrits pour ce fait loin du regard de l'empereur, nous sommes venus sur le conseil d'amis dans cette ville pacifique de Reims. Nous avons appris que c'était le lieu de votre exil et il nous semblait doux de partager le sort injuste d'un homme si illustre que vous, Monseigneur, dont la haute dignité et la très noble naissance méconnues de l'empereur ont attiré contre lui en votre faveur la réprobation de toute l'Allemagne. Ce sera une patrie pour nous que l'exil en votre compagnie ».

La simplicité de colombe du saint évêque se laissa séduire par les enchantements venimeux de ces hommes impies, et attirer petit à petit au charme de leur conversation. Expression du visage, tenue, gestes, rire, plaisanteries, tout leur sert de moyen pour capter l'étonnante crédulité de l'évêque. Il les reçoit et les invite pour causer ou pour les consulter, pour se divertir ou traiter d'affaires importantes. Tous les jours, ils avancent dans la faveur et l'attachement de ce cœur affectueux. Ils viennent fréquemment assister à sa messe et prendre part à sa table. A la messe ils arrivent spontanément; c'est pour faire croire à la pieuse vénération qu'ils affectent pour celui qu'ils nomment leur père, leur seigneur et leur ami. A table ils se laissent inviter avec empressement, s'y montrent gais et enjoués et se confondent en remerciements. On les rencontre partout : tantôt dans les appartements privés de l'évêque, tantôt sur son passage à l'église. S'il monte à cheval pour faire une promenade en ville, les chevaliers se présentent pour l'accompagner. Jour et nuit, en tout lieu, ces misérables sont là, veillant sur l'évêque, non pour le ser-

vir mais pour l'égorger ; leurs yeux sanguinaires ne le quittent pas d'une minute. Lui, dans sa droiture et son innocence jugeant le prochain comme lui-même, prenait ces assiduités pour des marques d'un grand dévouement. Eux ne perdaient ni une heure, ni une occasion de tout voir, de tout scruter, pour trouver le moment favorable de le tuer.

Le jour de la fête de saint Martin, comme on donnait le signal pour la célébration des matines dans la cathédrale, les chevaliers firent le guet à la porte de l'église où ils pensaient que l'évêque allait arriver pour assister à la solennité des vigiles, comme c'était son habitude aux jours de fête. Mais cette nuit le pontife indisposé resta chez lui. Un des chanoines entrant dans l'église aperçut ces hommes qui se glissaient dans l'obscurité et leur dit avec effroi : — « Que faites-vous ici à cette heure ? » — Ils répondirent : — « Nous attendons Monseigneur l'évêque pour le saluer. — Il ne viendra pas, repartit le chanoine, il est retenu par une indisposition ».

Une autre fois l'évêque Albert avait été invité à dîner par un chanoine de ses amis. La demeure de celui-ci se trouvait en dehors du palais épiscopal de l'archevêque, mais à peu de distance. Pour y arriver il fallait traverser une ruelle étroite entre deux murailles, conduisant de la porte du cloître à cette habitation. Dans un coin de cette ruelle se postèrent les Allemands prêts à tomber sur l'évêque, le soir, à son retour et à le passer au fil de leurs épées et de leurs couteaux. Par hasard une femme avec un enfant ayant à traverser cet endroit, aperçut ces soldats en embuscade. Ceux-ci découverts sortirent de leur

cache, mais elle s'avança et leur dit : — « Pourquoi êtes-vous armés et gardez-vous ainsi ce passage? » — A ce moment, les chevaliers étaient encore peu connus des habitants de Reims. — « Nous sommes venus, dirent-ils, nous réfugier dans cette ville pour échapper à la poursuite de nos ennemis et nous attendons notre seigneur l'évêque pour nous mettre sous sa protection ». — Alors la femme s'en alla de son côté et ils retournèrent à leur hôtel.

Un autre jour, l'évêque était allé en promenade à cheval jusqu'à Saint-Symphorien, toujours accompagné des mêmes chevaliers armés. On s'arrêta chez un nommé Philippe, seigneur de l'endroit, vice-gouverneur de Reims. Après d'amicales et joyeuses libations, l'évêque se remit en selle pour le retour. Tous les siens avaient pris le devant sauf les Allemands. L'un d'eux tirant son épée et faisant signe à ses compagnons se mit à faire tourner son arme comme pour parader sur la façade de la maison en l'honneur de l'évêque. Au bruit de ce cavalier qui le précédait, le cheval d'Albert s'excitant ne fit qu'un bond sous les éperons de son maître et disparut. L'Allemand cachant sous les applaudissements et les rires sa ruse criminelle rejoignit ses complices en continuant à brandir derrière eux son épée. C'est ainsi que cette tentative échoua sans être découverte. Tout cela se faisait aux yeux aveuglés des familiers d'Albert qui ne remarquaient rien, aux oreilles des Rémois qui témoignaient à l'évêque une affection toute spéciale et l'entouraient de leurs prévenances les plus empressées. Quelques-uns de ses amis cependant, étaient torturés par les épines d'un grave soupçon, mais personne n'osait s'ouvrir de son tourment

à l'évêque qui s'irritait à la moindre allusion blessante à l'égard de ses chers chevaliers. Il avait pour eux la plus grande estime et, dans sa condescendance, il compatissait au malheur de leur exil comme au sien. Il était lui-même intervenu auprès des autorités ecclésiastiques et civiles et auprès du prévôt de l'archevêché, dès l'arrivée des chevaliers allemands, pour les recommander chaudement, leur obtenir pleine liberté en ville ou au dehors dans tout le territoire adjacent, ainsi que le respect et la bienveillance de la population. Ils en profitaient pour faire avec leurs écuyers de fréquentes excursions qui leur permettaient d'explorer soigneusement toutes les routes et tous les sentiers autour de la ville et bien au delà, afin de s'assurer la connaissance de toutes les voies par où ils pourraient s'échapper après avoir accompli leur crime. Telle fut la tactique de ces rusés scélérats pendant les vingt-huit jours environ qu'ils passèrent à Reims auprès de l'évêque Albert.

Durant la première semaine de leur arrivée deux malheurs étranges et de mauvais augure vinrent frapper la ville et l'Église. Il y avait à Reims un citoyen qu'un jeune baron réclamait à titre de serf. Celui-ci refusait de le reconnaître. Un jour le baron vint le chercher en ville et l'ayant trouvé sur la place publique, il le tua. Ce jeune meurtrier était le gendre d'un soldat appelé Baudouin dont l'habitation spacieuse était voisine de la place. C'est là que se réfugia l'assassin à l'abri des poursuites des habitants. Le soldat cacha son gendre puis, apaisant les citoyens dont il était très estimé, il fit sortir le coupable pendant la nuit et lui permit ainsi d'échapper au châtement de son crime. Un des compagnons d'exil d'Albert appelé

maître Gérard¹, chanoine de Saint-Lambert et doyen de l'église Saint-Jean dans l'île de Liège, protesta contre ce fait. Ce n'était ni la victime ni le meurtrier qui l'intéressaient dans cette affaire mais la sécurité de l'évêque son seigneur, de lui-même et de ses compagnons exilés. Dans une noble et illustre cité la paix et la liberté venaient d'être indignement troublées en plein jour par un misérable assassin échappé sain et sauf des mains de la justice par la négligence des habitants. « Comment, disait maître Gérard en colère, pouvons-nous rester dans cette ville où le crime trouve une telle impunité? Demain nous allons voir le même forfait se reproduire. Si la cité laisse passer un tel attentat contre un de ses propres membres, que fera-t-elle pour nous pauvres étrangers fugitifs de quelque contrée inconnue? L'archevêque de Reims est parti pour un pays lointain. Il a laissé la direction des affaires et la garde d'une ville si importante à un homme grossier, sans naissance et sans prestige, plus empressé à s'enrichir qu'à servir l'honneur de son maître et la vie de ses concitoyens. Quelle sécurité sous un tel gardien? Pourquoi a-t-on reçu ces chevaliers allemands? Dès le jour de leur arrivée, je l'ai dit et je le redis : J'ai grand peur de ces hommes barbares qui prennent de belles manières pour enjôler notre seigneur l'évêque. *Timeo Danaos et dona ferentes*. Si, comme la crainte me le suggère, ces Allemands ont été envoyés par les ennemis de mon seigneur pour le tuer, le fait qui vient de se passer n'est-il pas de nature à les encourager dans leur projet? N'est-ce pas une invitation au crime que de

1. Voir de Theux, *o. c.*, I, p. 203.

laisser assassiner un homme en plein jour sur la place publique, aux yeux de tous les habitants, tandis que le meurtrier s'échappe en se moquant de tous les gardes et préfets de la grande ville de Reims ! Il y a quelques jours nous avons vu arriver ici un certain maître Alexandre faisant partie de la maison impériale, homme bien fait, s'il n'était défiguré par la perte du nez qu'on lui coupa à cause de ses relations coupables avec une jeune fille attachée à la personne de l'impératrice Béatrix. Cet Alexandre est venu offrir ses services à notre maître alléguant comme raison de sa visite le désir qu'il avait de témoigner sa pieuse vénération envers le prélat exilé. Celui-ci ajouta foi à ses paroles et lui offrit l'hospitalité, lui montrant une particulière bienveillance parce que cet homme et toute sa famille avaient jadis fait partie de la maison de son père le duc Godefroid. Mais on ne le vit qu'un jour. Le lendemain il disparut. Monseigneur l'évêque prend cet homme pour un dévot visiteur, moi je le considère comme un espion. En effet dix jours après son départ nous arrivaient ces fameux chevaliers allemands. Notre évêque parce qu'il est pieux et bon ne voit que du bien partout et croit que tout est parfaitement sûr autour de lui. Moi, j'ai un esprit plus inquiet, je trouve qu'il n'y a rien de sûr ici dans cet exil. »

C'est ainsi que maître Gérard discourant et se lamentant se mettait souvent hors de lui. Alors le pacifique Albert riant de ses frayeurs le plaisantait sur sa timidité ; quelquefois aussi il se fâchait et reprenait vivement la prudence exagérée et la violence de son chanoine.

Voici un autre fait qui se passa pendant l'exil

d'Albert à Reims. Une querelle s'étant élevée entre deux chanoines de l'église cathédrale, ils en vinrent à s'injurier gravement. L'un était diacre, l'autre sous-diacre. C'était le sous-diacre qui avait reçu le plus d'insultes. Or on faisait à ce moment le triduum préparatoire à la fête de Tous les Saints. Le doyen de l'église apprenant ce qui se passait en fut ému et convoqua les deux inculpés au chapitre pour le lendemain, veille de la fête. L'affaire fut jugée et, conformément à la discipline sévère de l'Église de Reims et sur l'avis des anciens, ils furent condamnés à recevoir chacun la discipline, le sous-diacre dépouillé de ses vêtements, le diacre, par déférence pour son grade supérieur, au-dessus des habits. Le diacre se soumit, mais le sous-diacre refusa d'obéir prétendant qu'il avait été plus offensé que le diacre. Alors, séance tenante, le doyen interdit au chanoine récalcitrant l'entrée de l'église. Mais celui-ci s'obstinant vint après la réunion du chapitre prendre sa place au chœur pour l'office de tierce. Le doyen lui fit signe de sortir. Il refusa. Le doyen voyant dans ce fait une grave atteinte à la discipline régulière, et craignant un précédent pour l'avenir, fit cesser l'office divin dans l'église tant que le chanoine rebelle aurait la prétention d'y assister.

Ce matin-là, l'évêque de Liège était sorti de la ville pour consacrer une église récemment restaurée, cérémonie à laquelle il se prêtait volontiers avec tout son dévouement pour l'œuvre de Dieu, chaque fois qu'il y était invité. Remarquons en passant ce détail digne d'être rapporté. Pendant son exil, Albert qui était le plus pauvre des pauvres, ne demandait jamais aucune rétribution pour les fonctions de son ministère, pas une pièce de monnaie, pas le moindre aliment,

pas même un morceau de pain. Tout ce qu'on lui offrait, il le refusait énergiquement répétant en riant cette sentence qui lui était chère : *gratis accepistis gratis date*. Par contre il demandait instamment des prières pour lui, pour tous les siens, surtout pour l'Église de Liège si gravement éprouvée. Ajoutons, en prolongeant cette digression, que son entourage l'engageait souvent et avec instance à écrire aux doyens, aux prêtres, aux abbés, aux églises situées dans le territoire du duc de Brabant son frère, pour faire appel à leurs ressources dans sa grande nécessité. Il ne voulut jamais y consentir, disant qu'il avait plus besoin de leurs prières que de leurs deniers et qu'il ne voulait être à charge à personne. « Je suis évêque, disait-il joyeusement, si l'homme vient à me manquer, le Seigneur ne me manquera pas. Mon Dieu me donnera le pain quotidien. »

Comme il revenait donc, ainsi que nous l'avons dit, de la dédicace d'une église, vers l'heure de none et à jeun, il trouva la chère cathédrale de Reims très troublée par les événements racontés plus haut. Laisant le repas préparé, il court à l'église. Le chapitre était divisé en trois parties : d'un côté les sous-diacres contre les diacres, les diacres contre les sous-diacres se disputaient avec opiniâtreté sans que personne voulût céder. D'autre part le doyen et les sénieurs défendaient énergiquement l'honneur de la discipline régulière et de la maison de Dieu. Albert, ami de la concorde et de l'union, s'interposa entre les partis, usant en faveur de la paix du Seigneur de son titre d'évêque. Il courait anxieusement de l'un à l'autre demandant et suppliant de rendre gloire à Dieu et de céder par respect pour la solennité de Tous les Saints, cette fête.

si belle, de céder par égard pour la ville de Reims qui se plaignait d'être endeuillée et pour ainsi dire orpheline, puisqu'à cause d'une querelle insignifiante, l'église-mère, la joie de la cité gardait volontairement dans un jour si solennel un silence lugubre. Mais ce jour-là, les efforts de l'évêque furent vains; il ne put rien obtenir pour la paix. L'église resta muette à vêpres, à matines et le lendemain à l'heure de la messe. Une morne tristesse et une lamentable confusion planèrent sur tout le clergé et sur les pieux fidèles de Reims en ce jour de fête. Dans le peuple circulait tout bas le bruit sinistre que ce mutisme injustifié de l'église présageait un malheur qui allait fondre sur la cité. En présence de ces murmures et de ce scandale, les chanoines se virent obligés de recourir à l'évêque Albert consterné lui-même par cette situation. Après bien des discussions, on finit par se rallier à ses conseils. Le sous-diacre se soumit et fit satisfaction; les altercations cessèrent, l'église reprit un radieux aspect de fête et l'on chanta solennellement les secondes vêpres de la Toussaint.

Cependant la pénurie extrême dans laquelle il se trouvait commença à peser sur notre exilé. Plusieurs fois il avait envoyé des messagers et des lettres suppliantes au duc de Brabant pour lui exposer sa détresse et faire appel à son affection fraternelle comme à son amour filial, sentiments dérivant d'une part des liens naturels et de l'autre de sa paternité spirituelle¹. Il n'avait reçu en réponse, ni une parole, ni une ligne, ni un acte. Mais l'admirable douceur de son

1. Le Brabant, nous l'avons vu, dépendait au spirituel de l'évêché de Liège.

caractère lui faisait supporter patiemment toutes ces adversités. En vrai serviteur de Dieu, il débordait de joie et d'allégresse au milieu de ses tribulations et on pouvait lui appliquer cette parole de l'Apôtre : *nihil habentes et omnia possidentes*. A Reims, tous ses créanciers l'un après l'autre commençaient à faire défection : un premier d'abord, puis un second, un troisième, un quatrième, un cinquième, jusqu'à des indigents qui lui prêtaient ce qu'ils avaient en fait de vivres mais ne pouvaient lui procurer des vêtements et autres objets nécessaires dont la privation se faisait cruellement sentir. Les fournisseurs s'entendaient dire par leurs voisins : « Pourquoi prêter à l'évêque. Il est généreux et puissant en dignité, soit, mais son sort est désespéré. Tous ses amis se retirent de lui les uns après les autres, personne ne se rallie à son autorité, personne ne s'adresse à lui. » Mais d'autres répliquaient : « Nous sommes nous, et nos biens, entre les mains de Dieu. Si Dieu n'était pas avec lui, cet homme ne pourrait être, comme nous le voyons tous, si comblé des faveurs célestes. Aucune grâce ne lui manque sinon celle d'être reconnu par les princes de la terre jaloux de sa gloire et de sa dignité. Mais l'Auteur de ces dons, Celui qui dispense la puissance et l'honneur, saura bien aussi quand Il le voudra et comme Il le voudra donner à son élu la paix et le repos. Nous ne pouvons rien perdre nous, en perdant ce que nous avons prêté à un homme si grand, si aimable, si suave, si bon, à un homme que Dieu a embaumé du parfum de tant de grâces. »

De fait le bon évêque était si sympathique, si cher au peuple rémois que celui-ci ne pouvait se rassasier de sa vue, soit pendant qu'il célébrait les saints Mys-

tères à l'église, c'est là qu'on le rencontrait surtout, soit, ce qui arrivait moins souvent, pendant les promenades à cheval qu'il faisait avec les siens à travers la ville. Sur les places de la cité on accourait pour le voir passer, à l'église on se pressait avidement pour le contempler.

Telle fut la condition du serviteur de Dieu combattant le bon combat pendant les soixante-six jours environ, que dura son exil depuis le commencement jusqu'à sa mort¹. Pendant tout ce temps il ne reçut aucun signe de vie ni de son oncle le duc d'Ardenne, ni de son frère le duc de Brabant, ni d'aucun de ses proches, comme si tous les liens du sang et de l'affection eussent été anéantis. Tous ses amis l'abandonnèrent et s'éloignèrent de lui comme des étrangers, oubliant qu'il avait reçu l'onction de l'huile sainte, oubliant que cette consécration eux-mêmes l'avaient appelée de tous leurs vœux lorsqu'ils avaient espéré s'exalter dans l'orgueil de leur race par l'élévation d'un de leurs membres.

Peu de jours avant sa mort, Albert éprouva pendant une nuit de terribles angoisses. Il vit repasser devant les yeux de son esprit toutes les tribulations dont Dieu l'avait frappé. Il sentit la main de Celui qui le flagellait avant de l'admettre bientôt en sa présence. Ce qui affligeait par-dessus tout son cœur c'était la dureté du duc de Brabant. Lui, qui était riche, qui n'avait qu'un frère, il l'avait laissé exposé à tous les malheurs, à toutes les souffrances, à la plus extrême pauvreté, comme le dernier des bannis, des proscrits sur une terre étrangère. Ces pensées, surtout la con-

1. C'est-à-dire du 20 septembre au 24 novembre.

duite de son frère, le tourmentaient, l'irritaient. Elles le crucifièrent pendant presque toute la nuit.

Albert avait parmi ses familiers à Reims un ami intime (nous le connaissons déjà), qui ne le quitta pas pendant tout le temps de son exil. C'était l'abbé de Lobbes. Il aurait tout perdu sans regret pourvu que ce cher compagnon lui restât fidèlement attaché. L'abbé cependant ne partageait ni le logement ni la table de l'évêque. Celui-ci avait de toutes les façons et à plusieurs reprises insisté pour que son ami prît ses repas avec lui. Il n'avait jamais voulu y consentir. Parfois l'évêque par un excès d'affection se fâchait et faisait violence à l'abbé pour le retenir à dîner. Alors celui-ci promettait de rester mais sans intention de tenir sa promesse, et pendant que l'évêque se lavait les mains avant de se mettre à table, il s'échappait et retournait chez lui où il vivait à ses frais, épargnant les maigres ressources de son cher seigneur exilé. Après sa réfection, il revenait auprès de l'évêque tout irrité contre lui. A ses reproches il répondait en plaisantant : « Pourquoi vous fâcher ? Monseigneur, vous n'avez même pas de pain, que pourriez-vous m'offrir à manger ? » Tous les matins, l'abbé arrivait chez l'évêque au moment où il se rendait à l'église et l'y suivait dévotement. Il rentrait avec lui au palais et lui tenait compagnie jusqu'à l'heure du dîner, et de nouveau il revenait après le dîner jusqu'au souper.

Le matin de la nuit où Albert avait été si tourmenté, l'abbé de Lobbes se présenta selon sa coutume. L'évêque le prit à part montrant ce jour-là une figure peu souriante. Il avait, comme nous l'avons dit, une grande affection pour son ami dont il connaissait

l'attachement et la fidélité à toute épreuve. Cette amitié lui faisait dire en riant à ses clercs : « Vous qui êtes des miens et tous ceux qui reviendront à moi dans la suite, si Dieu m'accorde la paix, vous pouvez vous attendre à recevoir des archidiaconés, des prévôtés, des prébendes, et autres honneurs; l'abbé de Lobbes lui, il est moine, il ne peut prétendre à rien de tout cela; c'est l'amour seul et le pur dévouement qui l'attachent à ma personne. S'il a un espoir qu'il place en Dieu Notre-Seigneur, c'est de me voir un jour être l'instrument de la Providence pour la restauration de son abbaye si éprouvée depuis tant d'années. »

Ce matin donc l'évêque entraînant son ami dans ses appartements privés lui dit tout haletant et en soupirant : « Oui vraiment cette nuit m'a anéanti. Il faut absolument écrire de ma part au duc mon frère. Ce n'est plus un frère, ce n'est plus même un ami; c'est un bourreau plus dur que le rocher. Ne suis-je pas comme lui le fils de Godefroid le très noble duc de Lotharingie? Nous ne sommes que deux frères. Puisqu'il est l'aîné et qu'il a ceint l'épée qu'il soit duc. Mais l'héritage opulent des richesses de notre père nous est commun. Pourquoi mon frère m'arrache-t-il violemment ma part comme à un dégénéré? La tonsure cléricale ou un grade plus élevé dans la hiérarchie ecclésiastique ne peuvent aucunement porter préjudice aux droits légitimes à la succession paternelle. Mon frère vit dans les délices. Il me réduit à mourir de misère. Son parjure, soit, la terreur l'y a forcé. Devant la toute-puissance d'un César irrité j'ai pitié du coupable qui viole son serment et je lui pardonne. Mais s'il croit devoir rendre à César

ce qui est à César, il y a une chose à laquelle il ne peut renoncer c'est de rendre à la nature ce qu'il doit à la nature ; qu'il me laisse la vie, qu'il me permette de vivre de mon patrimoine. Dieu pardonnera plus facilement une faute contre la fidélité qu'on lui doit qu'une injustice cruelle par laquelle un frère enlève la vie à son propre frère. Oui Dieu remettra plus facilement le parjure contraire à la loi divine que la violation des droits sacrés de l'affection naturelle. Mais passons sur le caractère même du serment qui est une promesse faite au nom de Dieu et examinons plutôt la teneur de ce mauvais serment. Ce n'est pas seulement un frère selon la chair que l'on y méconnaît, c'est un père spirituel. Le Christ, fondement invisible de l'Eglise, a donné à Pierre le pouvoir de lier et de délier. Lothaire l'intrus est soumis à l'autorité apostolique. Or cette autorité a confirmé mon élection et m'a consacré évêque. Elle m'a conféré la paternité sur tous les enfants de l'Eglise de Liège soumis à Dieu et au Saint-Siège. Si donc mon frère craignant César plus que Dieu a fait à Lothaire un serment contraire à Dieu, on l'excuse de cette faute en raison de la nécessité pourvu qu'il sache ce qu'il a juré et qu'il ne l'ait fait que contraint par la violence. Un serment arraché par force surtout quand il est contraire à la loi de Dieu, l'Eglise le pardonne. Moi aussi je l'excuse bien que ce serment soit mauvais pour lui et meurtrier pour moi ; je condescends à la nécessité passagère où il se trouve d'agir de la sorte, mais ce que je ne puis pardonner, c'est que mon frère observe son serment jusqu'à violer les droits de la loi naturelle qui dit : « Ce que tu ne veux pas « qu'on te fasse ne le fais pas à autrui », et ceux de la

loi divine prescrivant d'aimer son prochain comme soi-même. Or, je suis son prochain au point d'être son frère unique et son frère utérin. Je me fais mendiant, il me refuse l'aumône de ses biens, il m'enlève tout ce qu'il sait m'appartenir, il me frappe et me perce du glaive de la pauvreté, plus cruel lui-même que l'arme dont il se sert. »

L'évêque demanda en terminant à l'abbé de Lobbes d'écrire au duc de Brabant qu'il connaissait bien : « Hâtez-vous, dit-il, de transmettre à mon frère tout ce que je viens de vous dire. Parlez-lui un langage sévère. Oui, acheva-t-il en gémissant profondément, il est plus sévère pour moi que tous les styles où vous pourriez exprimer mes reproches. »

L'abbé de Lobbes qui aimait tendrement Albert et à cause de lui son frère Henri, trouva le discours de son ami bien dur. Mais il avait trop de respect pour l'évêque et voyait que sa douleur était trop véhémente pour oser le contredire. Son affection et sa prudence lui suggérèrent un moyen de tourner la difficulté. Il alla trouver le prévôt Thomas de Marbais dont il connaissait le dévouement et la fidélité absolue à son seigneur et lui raconta la confiance dont il venait d'être l'objet de la part de l'évêque. L'abbé et le prévôt étaient de grands amis. Il le mit donc au courant de tout et lui demanda conseil sur l'ordre reçu, bien dur apparemment, d'écrire une lettre de frère à frère en termes si froids. Thomas inclina la tête et réfléchit quelques instants puis en riant il dit : « Oui,

1. *In hoc uno diligens et prudens.* Voici une des expressions que Kurth trouve invraisemblable sous la plume de l'abbé Wéry.

il faut écrire au duc et de la façon la plus amère que ton esprit inventif le puisse faire en aiguisant chaque mot et chaque phrase. La douceur et la bonté naturelle de Monseigneur sont mieux connues qu'une maison de son propriétaire. Étouffer une flamme légère en l'écrasant d'une masse pesante n'est pas plus facile que d'éteindre la colère de notre maître en lui proposant une lettre pour le duc dépassant par la raideur tout ce qu'il a ordonné. Pendant qu'il lira l'écrit en particulier devant toi, je m'autoriserai de la confiance qu'il me témoigne pour entrer brusquement et intervenir au besoin dans votre entretien. Nous verrons alors le dénouement. »

Tout fut fait comme il l'avait proposé. Quand l'évêque commença à lire cette lettre si dure, si sévère, si opposée à son caractère bienveillant, et qu'il vit entrer Thomas de Marbais, il fit asseoir celui-ci à côté de l'abbé de Lobbes, et se mit à dévisager tantôt l'un tantôt l'autre. Enfin, agitant son papier il dit en riant modestement, car il s'était aperçu du complot des deux amis : « Vous m'avez vaincu, et cette lettre aussi par l'excès de sa sévérité. J'écrirai sous peu à mon frère en termes plus doux. Il le faut. »

En effet, quelques jours après, la pénurie de toutes choses ne faisant que croître et empirer, Albert envoya au duc une lettre ainsi conçue :

« Albert par la grâce de Dieu évêque de Liège, à Henri son frère très cher, l'illustre duc de Lotharingie, salut et dilection fraternelle. Depuis le jour où je suis arrivé dans cet exil, je n'ai pas cessé de vous adresser des prières instantes et de nombreuses lettres, dans l'espoir d'émouvoir vos entrailles fraternelles en faveur de mes nécessités; nécessités de votre chair,

de votre frère unique, de celui que Dieu et le Saint-Siège ont choisi pour leur prêtre qui, non par ses mérites mais par la grâce de Dieu, est votre évêque et par conséquent votre père. Mais comme je vois que vos entrailles n'ont plus d'affection pour moi votre frère unique selon la chair, pour moi votre père spirituel, c'est la dernière fois que je présente mes prières devant votre face. Je n'écrirai plus de lettre à mon frère unique, car, avec une grande douleur, je suis obligé de le dire, vous avez forcé votre frère, votre père aimant à désespérer de vous. Je vous ai écrit souvent, je vous ai supplié humblement, vous n'avez jamais répondu, jamais envoyé la moindre lettre. »

Il écrivit à peu près dans le même sens à son oncle.

Quand le duc de Lotharingie eut lu cette dernière lettre dont le porteur envoyé par l'abbé de Lobbes était un moine de cette abbaye, il fut ému jusqu'aux entrailles du sort de son frère et se mit à pleurer. Le religieux qui avait apporté le message fut reçu avec les plus grands honneurs. Aussitôt des ordres furent donnés de rassembler des chevaux, des vêtements, de l'argent, et autres objets nécessaires, que des messagers du duc étaient chargés d'apporter à Albert dans le plus bref délai. Avec ces largesses le duc mandait à son frère que bientôt un grand nombre parmi les plus importants de ses adversaires allaient revenir à lui, se rallier pleinement à son autorité et le reconnaître comme leur seigneur et leur père. Le duc d'Ardenne son oncle s'appêtait à agir de son côté de la même façon.

Un noble adolescent du nom de Rotrolle, évêque

élu de Châlons¹, ayant appris la détresse de l'évêque de Liège s'était ému de la disgrâce d'un homme d'un si haut rang et prenait aussi ses dispositions pour lui venir en aide. Il avait envoyé une députation auprès d'Albert pour le prier de venir habiter chez lui où il serait entretenu à ses frais et entouré de tous les honneurs dus à sa dignité. Lui-même viendrait prochainement à Reims avec sa suite pour le chercher et l'escorter jusqu'à Châlons.

Mais Dieu allait disposer bien autrement de son serviteur, de son élu nouvellement consacré. Pour qu'il apparaisse devant lui plus pur, plus précieux, il le purifie comme l'or dans la fournaise par une épreuve telle qu'aucun homme d'une si haute dignité et d'une si noble race n'en a subi de plus grandes dans des circonstances semblables. Pendant que les hommes d'un côté et Dieu de l'autre préparent les événements à venir, l'évêque Albert dans son exil à Reims lutte contre toutes les extrémités et se consume dans le feu de la tribulation et de l'angoisse. Dans sa compassion pour autrui plus douce que le miel, il gémit de voir autour de sa personne dénués, pauvres et abjects, ceux que jadis il se plaisait d'entourer d'honneur et de somptuosité. Sa table autrefois joyeuse devenait morne. Ses vêtements et son mobilier avaient passé

1. Rotrolle était fils de Rotrolle III comte de Perche et de Mathilde de Champagne, parent de l'archevêque Guillaume de Reims et du roi de France Philippe-Auguste. Il fut nommé archidiacre de Reims en 1190 et la même année élu évêque de Châlons-sur-Marne en remplacement de Guy III. Il semble qu'en 1195 il n'était pas encore consacré. Il mourut en 1202. (*Gallia Christiana*, IX, col. 883.)

engage à ses créanciers ; sauf un palefroi¹ et une chape de peu de valeur, il ne lui restait rien.

Cette indigence ajoutée à tant d'autres maux avait jeté l'évêque dans une grande affliction et une profonde dépression. Il restait chez lui tristement, et on ne le voyait plus comme auparavant se promener à cheval ou à pied. Il ne sortait de sa demeure que pour se rendre à l'église, son refuge favori où dans les divins offices il retrouvait la joie de la sainte dévotion. On l'entendait répéter souvent avec son onction habituelle : « Il faut rechercher les endroits où l'on trouve le bien et le repos de l'esprit. Me sentir à l'église est ma consolation. L'œuvre de Dieu seule réjouit mon âme, soit que j'assiste aux sacrés Mystères, soit surtout que j'aie la grâce de les accomplir. C'est Dieu, c'est notre Dieu seul qui opère des merveilles. Il m'a flagellé avec une verge de bois, c'est avec une verge de fer maintenant qu'il me brise. C'est en Lui que j'ai espéré et que j'espère. Qu'il me tue, en Lui sera toujours mon espoir et ma joie. Il est bon de mettre sa confiance en Dieu dont la miséricorde est infinie. »

1. Cheval de parade.

CHAPITRE VII

Le meurtre. — Funérailles. — Faveurs obtenues au tombeau.

Les chevaliers allemands continuaient à fréquenter la maison de l'évêque et celui-ci, comme une confiante colombe, se laissait charmer par leurs discours venimeux. Ses familiers et ses serviteurs connaissaient l'amitié et la haute considération de leur maître pour eux. Dès qu'ils les voyaient entrer ils se levaient aussitôt et s'éloignaient pour leur faire place et leur laisser le loisir d'être seuls avec l'évêque. L'innocent agneau prenait tant de plaisir à la conversation de ces loups qu'il leur avait annoncé son projet de transfert à Châlons et son désir de les y amener avec lui. Mais ceux-ci tout en accueillant cette nouvelle avec un sourire trompeur en furent déconcertés. Ils craignaient, avec raison d'ailleurs, que l'évêque ne fût moins isolé à Châlons qu'à Reims. Là, en effet, la présence du prince attirait à sa cour un grand nombre de barons et de nobles, tandis qu'à Reims, l'archevêque étant depuis longtemps en voyage, son palais ne se trouvait fréquenté par aucun personnage de marque. Ce qui vexait aussi considérablement les Allemands, c'était l'habitude que prenait Albert dans sa tristesse de rester plus souvent chez lui. Il

était ainsi moins exposé à leurs glaives et à leurs couteaux qu'au dehors où ils espéraient surtout trouver l'occasion d'accomplir leur impie attentat. Cette circonstance commençait même à les faire désespérer de réussir dans leur projet. Ils pouvaient sans doute à l'intérieur du palais causer souvent en privé avec l'évêque, comme nous l'avons vu, mais dans ces conditions, ils ne voyaient pas la possibilité d'exécuter leurs desseins. En effet, les portes restaient ouvertes pendant leurs entretiens. Ils pouvaient être vus des gardes et des serviteurs se tenant dans l'antichambre. S'ils avaient cédé à leur désir incessant de porter une main criminelle sur le prélat, ils n'auraient jamais pu échapper à ceux qui se trouvaient à l'extérieur. Car outre les serviteurs, il y avait toujours devant la porte de la maison ainsi que dans le cloître du bâtiment habité par les chanoines un grand nombre de passants. Souvent ces visiteurs exécutaient des jeux sous les fenêtres de l'évêque pour lui témoigner leur sympathie, tant était grand le crédit dont jouissait Albert auprès du peuple rémois.

Cependant quelques-uns des familiers du bon évêque avaient remarqué plusieurs choses qui éveillèrent leurs soupçons à l'égard de ces cruels Allemands, notamment leur habitude de venir partout, même chez l'évêque, armés. L'un d'eux découvrit et nota le fait suivant. Un jour qu'un des trois chevaliers montait les degrés élevés de l'escalier d'entrée, il releva imprudemment sans y penser le bord de son vêtement qui l'embarrassait dans son ascension, et laissa voir la jambière en fer dont la partie supérieure était cachée par l'habit. Sous cette jambière, entre la cuirasse et la cuisse, un couteau mal dissimulé avait été glissé

et gênait la marche du chevalier. Mais les scélérats étaient si rusés qu'ils inventaient mille stratagèmes pour cacher aux yeux du crédule Albert leurs véritables desseins et lui faire interpréter tout et partout en bien ce qui n'était que mensonges. Avec une présence d'esprit infernale ils étaient toujours prêts à trouver les explications les plus subtiles et les subterfuges les plus adroits pour effacer et faire disparaître le moindre indice de soupçon.

Ces artifices et la faveur dont ils jouissaient auprès de l'humble prélat avaient amené une situation singulière : ces chevaliers inspiraient de la crainte à plusieurs mais personne ne devinait ni ne pouvait soupçonner la profondeur de leur méchanceté.

Sur la place publique de la ville, à l'endroit où stationnaient les changeurs, et où les passants ont l'habitude de se rencontrer, on causait parfois de ces événements. Un jour un garçon (cet âge a souvent un instinct spécial pour deviner et découvrir les secrets) s'écria devant un groupe de causeurs : — « Je donne ma tête si ces cruels Allemands ne sont pas venus à Reims pour tuer Monseigneur l'évêque que vous aimez tant de voir réfugié parmi vous. Voyez cette orge et cette paille de froment qu'ils achètent pour leurs chevaux, ces dépenses qu'ils payent régulièrement chaque jour, ces courses fréquentes hors de la ville, les armes qu'ils portent continuellement sur eux et d'autres singularités que j'ai remarquées : ce sont les indications et les preuves du meurtre néfaste qui se prépare. » — A ces paroles tous les auditeurs eurent un frisson d'horreur et ne pouvant partager ce mauvais soupçon ils répondirent non sans quelque émotion : — « Va-t'en garçon de malheur, et ne répète plus devant nous ces

méchancetés, si tu ne veux pas, comme tu le mérites, qu'on te brise le crâne ». — Il semblait impossible aux habitants de Reims d'admettre l'idée d'une fin si horrible pour un homme dont la personne, le caractère, la vie leur étaient si chers. Non, une mort si ignominieuse n'était pas destinée à celui que Dieu avait marqué de l'onction sacrée, à cet homme illustre dont la noble race l'emportait de si loin en valeur et en mérite sur toute la puissance teutonne. Ces réflexions eussent été justes si à la colère d'un César dépassant celle de tous les Césars n'était venue s'ajouter une passion non moins funeste, à savoir la jalousie de conseillers impies qui enflammèrent le ressentiment de l'empereur déjà déchaîné sans mesure et le poussèrent à la conception du complot sacrilège dressé par l'envie contre une puissance rivale et une race généreuse. C'est à cette source venant de haut que les chevaliers allemands puisèrent leur malice et leur obstination dans une entreprise que rien ne put ébranler, ni le respect d'un personnage d'un rang si élevé, ni le charme d'une si pure innocence enveloppant d'une douceur inaltérable ses implacables bourreaux.

Un des trois chevaliers, c'était l'aîné, était si sombre qu'on ne le vit jamais rire pendant tout le temps de son séjour à Reims. Il parlait peu, avait le regard fuyant, l'air farouche. Les deux autres au contraire se montraient gais et joyeux. Ils plaisantaient leur compagnon, mettant sa tristesse sur le compte de son tempérament naturellement grave et cachant ce défaut comme tout le reste par l'abondance de leurs propos enjoués. Mais la providence de Dieu, qui tenait dans ses mains le fil des événements, disposait d'eux

en vue de la fin qu'en dépit de toutes les circonstances contraires elle avait prévue pour son élu, pour l'oint du Seigneur.

On était arrivé au dimanche 22 novembre, fête de sainte Cécile, vierge et martyre. Il y avait à Reims un monastère de femmes consacrées à Dieu où l'on honorait cette sainte d'un culte spécial. Elles vinrent trouver le pontife de douce mémoire, et le prièrent humblement et dévotement de rendre gloire à Dieu et à la bienheureuse Cécile et d'honorer leur monastère dédié à l'apôtre saint Pierre en venant y présider solennellement les saints Mystères. Toujours prompt à céder, comme un bon serviteur de Dieu, il vint au susdit couvent, et pour la dernière fois célébra pieusement le saint Sacrifice. Une grande foule d'hommes et de femmes accoururent de la ville pour assister à cette Messe pontificale. Satan y fut aussi avec ses satellites maudits les chevaliers allemands non pour adorer en vérité comme les autres, mais pour atteindre de leurs mains sacrilèges le pontife, soit avant, soit après, soit même, si l'occasion s'en présentait, pendant l'anguste cérémonie. Ils se tinrent dans ce but tout près du saint autel, parmi les serviteurs de l'évêque, comme pour s'avilir davantage s'ils n'avaient déjà été les derniers des laquais. Après l'Évangile, ils vinrent présenter leur offrande au célébrant et baisèrent du baiser de Judas ses mains et ses pieds. La Messe achevée, ils l'accompagnèrent à cheval jusqu'à sa demeure, s'assirent à sa table, et les traîtres qui n'avaient pas participé à la réfection de l'âme partagèrent avec l'évêque le repas du corps.

Le jour suivant, ils vinrent selon leur habitude auprès d'Albert sous prétexte de causer amicale-

ment avec lui. Celui-ci leur dit au moment où ils se retiraient de revenir le lendemain matin afin de l'accompagner à cheval jusqu'à Saint-Remy¹ où il avait l'intention de se rendre par dévotion. Après la promenade il les retenait à dîner. Cette invitation réjouit les Allemands. Enfin, pensaient-ils, voici l'heure tant désirée d'exécuter notre mission. Comme nous l'avons dit, ils commençaient à désespérer du succès. Le temps pressait, échouer dans leur entreprise, c'était contrevenir à l'ordre formel qu'ils avaient reçu. Il fallait en finir coûte que coûte et porter le coup fatal. Voici une belle occasion qui se présente : cette promenade hors de la ville allait placer la victime à leur merci et cela sans témoins. Albert leur avait précisé le chemin qu'il comptait prendre. De bonne heure ces hommes sanguinaires se levèrent avec empressement, harnachèrent leurs chevaux, y placèrent tous leurs bagages et armés ainsi que leurs écuyers, ils prirent la route où l'évêque devait s'engager. Non loin de Reims ils trouvèrent un passage étroit favorable à une embuscade et s'y arrêtèrent, expliquant aux passants qu'ils étaient là pour attendre leur seigneur l'évêque. En quittant leur logis ils avaient dit adieu au stupide hôtelier lui faisant croire qu'ils partaient avec leurs bagages pour une longue expédition, mais qu'ils reviendraient dans trois jours à moins que

1. L'église abbatiale de Saint-Remy était située à un kilomètre environ des murs de la ville. Elle est maintenant comprise dans l'enceinte de la cité rémoise. L'abbaye a été convertie en Hôtel-Dieu et l'église en paroisse. Celle-ci pendant la dernière guerre a été plus abîmée encore que la cathédrale. La vénérable châsse de saint Remy, déposée dans cette église depuis 530, fut préservée par le soin des soldats français et transférée à Dijon.

l'évêque au-devant duquel ils allaient à Saint-Remy ne les retint plus longtemps. On fêtait ce jour là saint Chrysogone martyr dont on fait mémoire avec d'autres bienheureux dans le canon de la Messe avant la consécration. Ce matin, l'abbé de Lobbes vint trouver son seigneur avec plus d'empressement encore que d'habitude. Il avait remarqué la veille au soir sa tristesse et son abattement et venait le consoler. L'évêque, quand il arriva de très bonne heure, était encore au lit en proie à l'agitation et poussant de gros soupirs. Tous ses membres étaient brisés comme si on les avait broyés avec un marteau de fer. Presque toute la nuit s'était passée dans une insomnie fiévreuse et il ne s'était endormi à la fin que pour être crucifié par d'affreux rêves. Quand les chapelains vinrent réciter les matines avec lui, il n'alterna point les versets des psaumes comme il avait l'habitude de le faire très exactement. L'office terminé, maître Gérard qui avait remarqué cette abstention lui dit avec surprise : — « Pourquoi, Monseigneur, n'avez-vous pas récité comme de coutume ? » A ce moment entra l'abbé de Lobbes. L'évêque dit alors en gémissant et en soupirant profondément : « J'ai beaucoup souffert cette nuit, soit éveillé, soit endormi. Pendant l'insomnie, une immense tristesse m'a envahi et je n'ai pu dormir que quelques instants ; mais pendant ces courts moments de sommeil je fus tourmenté cruellement et sans répit. Cette chambre était pleine d'une horrible vision de glaives et de couteaux, pleine de tumulte, de deuil, toute obscurcie des ombres de la mort. Ces glaives et ces couteaux fondaient sur moi ; personne pour me secourir, impossible de fuir, aucune issue pour échapper. » — Ce disant, l'évêque se leva de

son lit et entouré de ses serviteurs, commença à se vêtir et à se laver les mains. Son visage avait un aspect angélique et toute sa gracieuse personne paraissait transfigurée. L'agitation de la nuit avait légèrement coloré ses joues. Cette rougeur venant se mêler à la blancheur de son teint donnait l'illusion d'un bouquet de lis mêlés de roses. La taille svelte¹ et noble répondait à la beauté du visage, tout son extérieur enfin reflétait le charme de son caractère et la douceur de son âme. Quand ses yeux de colombe rencontrant le regard de ses amis s'aperçurent de la peine que leur causait son trouble et des efforts qu'ils faisaient pour le rassurer, il se mit lui-même avec un courage étonnant à les consoler. Ensuite, tantôt riant, tantôt sérieux, il parla de sa vie et de sa mort, de sa vie très peu, de sa mort très longuement. Ce sujet lugubre se prolongeant devenait odieux. On lui demanda plusieurs fois de l'interrompre, mais il répondit qu'il ne le pouvait pas. Comme s'il eût eu connaissance du jour de sa mort, bien qu'il l'ignorât, il en parlait le matin même abondamment, discourant sur cette matière, montrant que la mort était la fin de toutes nos misères, qu'elle mettait un terme aux soucis et aux labeurs de notre vie terrestre. « La mort, disait-il, ne fait aucune distinction entre les hommes libres et les esclaves, entre les puissants et les faibles, entre les riches et les mendiants de profession. Je suis né d'une race illustre. Quand je mourrai, à quoi m'aura servi cette haute origine, si je n'ai pas d'autre mérite

1. D'après l'examen des ossements Albert devait mesurer entre 1^m,78 et 1^m,80. (Docteur Vervaeck, *La découverte du tombeau de saint Albert de Louvain*, Anal. Bolland, 1922, XI, fasc. I et II, p. 163.)

à faire valoir devant Dieu? Héritier de mes aïeux, j'ai paru puissant à mes concitoyens. A ma mort qui me viendra en aide, sinon Dieu qui m'a créé, qui peut seul me soutenir si je défaille. Mon rang social m'invitait à vivre délicatement. Si je meurs, à quoi m'auront servi les délices trompeuses de ce monde? Que Dieu dans sa miséricorde daigne m'accorder les plaisirs meilleurs qui n'ont pas de fin. Quelle part Dieu m'a-t-il fait? J'étais entré dans la cléricature riche, heureux, fier; me voici pauvre, triste, humble, abandonné, abject. Qui suis-je? Un pauvre exilé, un pauvre évêque, si pauvre qu'il n'en existe pas de plus pauvre. Quand je mourrai cette pauvreté ne me nuira plus, au contraire, elle me sera utile, elle me permettra de finir mes jours non comme un prélat orgueilleux, mais dans l'humilité. Sept pieds de terre suffiront pour ma dépouille. Dieu daigne m'éprouver, qu'il m'accorde en compensation de ma misérable sépulture ses richesses incomparables dans la terre des vivants. »

Ainsi parla l'évêque Albert qui savait si bien unir dans sa conversation le plaisant au sérieux et passer sans qu'on s'en aperçût de l'un à l'autre, car il avait le don, quand il entamait un sujet grave, d'en tempérer l'austérité par la douceur et la suavité dominant en lui. En traitant ce jour-là de choses tristes qui semblaient hors de propos, il le fit sur un ton enjoué pour corriger l'impression pénible causée à ses auditeurs.

Cependant la fin de cette journée devait prouver par la mort de l'évêque qu'il l'avait prédite sans le savoir¹. — « Allons, dit-il, qu'on amène les chevaux.

1. Tout ce passage semble avoir été quelque peu dramatisé par

Nous irons en pèlerinage au tombeau de saint Remy, apôtre des Francs, afin qu'il intercède pour nous auprès du Seigneur et nous obtienne la joie de son salut. Après le dîner nous sortirons de la ville. Une promenade nous récréera un peu et secouera la rouille d'une réclusion trop prolongée. » Tous approuvèrent l'idée d'une récréation mais non le choix d'un pèlerinage. — « C'est aujourd'hui mardi, dirent-ils, jour férié, les prières et les jeûnes conviennent mieux au vendredi. Que saint Remy nous attende patiemment jusqu'à ce jour-là ». — Et, sans vouloir démordre de cet avis, ils abandonnèrent l'évêque et s'en allèrent chacun de son côté.

Alors se tournant vers l'abbé de Lobbes : « Venez dit-il, allons entendre ensemble la Messe et recevoir le plus excellent et le plus suave des viatiques. Puisqu'on nous méprise et nous délaisse, allons à Celui qui nous rendra des jours meilleurs. »

Devant la maison de l'évêque se trouvait une petite chapelle. Maître Gérard s'y disposait à célébrer la Messe privée. Ce chanoine était, comme nous l'avons dit, réfléchi et perspicace. Toutes ses observations et

le biographe. Beaucoup de saints ont annoncé leur fin prochaine et les circonstances de leur mort. On raconte dans la biographie de Thomas Becket qu'il montra sur sa tête la place où devaient le frapper ses assassins. Il est possible cependant que l'auteur de la *Vita*, suivant en cela et de bonne foi une méthode assez commune chez les hagiographes du Moyen Age, ait cru devoir introduire ici un peu de merveilleux dans son récit. Il y a quelque invraisemblance, nous semble-t-il, entre ces pressentiments d'une part et de l'autre l'insouciance ordinaire de l'évêque s'engageant sans escorte en promenade avec des chevaliers armés jusqu'aux dents et dont on l'a si souvent averti de se défier.

ses enquêtes avaient amené dans son esprit une profonde inquiétude; ses craintes et ses prévisions venaient de redoubler devant l'abattement éprouvé par l'évêque pendant cette terrible nuit. Il commença donc la Messe avec une humble componction par cet introït : « *Fac mecum, Domine, signum in bono, ut videant qui me oderunt et confundantur, quoniam tu, Domine, adjuvisti me et consolatus es me.* » Tout le propre de cette Messe eut un caractère de tristesse : la collecte, l'épître, le graduel et l'alleluia, l'évangile, l'offertoire, la postcommunion, furent tous des morceaux choisis exprès avec cette note sombre par le célébrant dans l'antiphonaire, l'épistolaire, l'évangélaire et le livre des oraisons. L'évêque assista au Saint-Sacrifice avec une dévotion plus suave que le miel, et sourit en reconnaissant dans les pièces liturgiques choisies par Gérard sa crainte habituelle. Ils étaient quatre dans la chapelle : le célébrant Gérard qui chantait la Messe, un clerc qui servait et répondait au chant, le pieux évêque et l'abbé de Lobbes. Tous les autres compagnons d'Albert l'avaient abandonné avec légèreté ce matin-là comme pour réaliser cet avertissement de Dieu : « Je frapperai le pasteur et les brebis seront dispersées. » Tandis que le pontife était agenouillé près de l'autel, l'abbé de Lobbes, contrairement au désir de l'évêque, se tenait à la dernière place dans le fond de l'oratoire, tant était grand le respect que l'humble abbé avait pour le prélat exilé et l'honneur qu'il lui rendait comme s'il exerçait sur son siège de Saint-Lambert la plénitude de ses pouvoirs. Ce même abbé s'irritait intérieurement chaque fois qu'on osait, contrairement au bon plaisir de son évêque, se fâcher ou murmurer pas même contre lui mais en sa présence.

Ce qui arrivait parfois quand une dispute surgissait dans son entourage; rien n'était plus contraire à sa mansuétude naturelle.

Au moment de la Messe où le prêtre donne le baiser de paix à l'évêque, celui-ci après l'avoir reçu s'empressa avec affabilité d'aller lui-même le transmettre à l'abbé. Cette paix de Dieu dont les lèvres amies l'honoraient, fut comme le dernier témoignage de sa tendre affection. La Messe terminée, l'évêque donna sa bénédiction puis se retira dans ses appartements. L'abbé de Lobbes lui demanda alors la permission de rester chez lui pour subir une saignée¹, mais s'offrit pour aller auparavant commander les chevaux nécessaires à la promenade projetée pour l'après-midi. Albert ne pouvait pas sortir seul et toute son écurie avait été laissée en gage à ses créanciers sauf son palefroi prêté à l'abbé du monastère rémois de Saint-Denis. Muni de la bénédiction de l'évêque, l'abbé de Lobbes s'éloigna de celui qu'il ne devait plus revoir, de celui qu'il aimait de toute son âme.

Les Allemands avaient attendu longtemps dans leur embuscade. Ne voyant point venir l'évêque et déçus dans leur espoir, ils retournèrent honteux avec tous les bagages chez leur hôtelier qui ne comprit rien à leurs tortueuses explications. Ils ne vinrent pas, comme c'était convenu, dîner avec Albert, qui les

1. Il faut l'avouer, cette saignée (opération d'ailleurs très habituelle à cette époque) est venue providentiellement sauver l'abbé de Lobbes de la mort qu'il aurait trouvée en défendant son seigneur. Nous chasserons la mauvaise pensée que le secrétaire de Wéry (auteur présumé de la *Fita*) aurait inventé ce prétexte pour excuser son maître de n'avoir pas été à côté de l'évêque à l'heure du danger.

attendit quelque temps; trop dépités étaient-ils de leur insuccès du matin. Mais quand ils apprirent que l'évêque sortait à cheval après le dîner leur joie fut d'autant plus grande et ils achevèrent rapidement leur repas.

Enfin l'heure était là, leur projet allait définitivement ou réussir ou échouer. Les voilà entièrement équipés comme au matin; ils prennent congé de l'aubergiste idiot, et arrivent chez l'évêque au moment où il se levait de table. — « Pourquoi, dit celui-ci, n'êtes-vous pas venus dîner suivant mon invitation ? — Nous avons, Monseigneur, répondirent-ils, passé toute la journée à vous attendre à Saint-Remy. » — L'évêque reprit alors avec sa sérénité habituelle : — « Vous payerez cette faute en soupant ce soir avec moi. » — Ils acceptèrent et le plus jeune ajouta en feignant de sourire gracieusement : — « Par la paume de cette épée, dit-il, moi et mes compagnons nous jurons de réparer cette offense. » — Et tirant à moitié son glaive il en mit la paume dans la main de l'évêque et en signe de pardon pour le manquement à la parole donnée demanda à l'offensé de boire une dernière fois avec eux. Albert fit donc apporter du vin le bénit et but le premier, leur passant ensuite la coupe. Et ces hommes maudits burent au breuvage doublement bénit par la bénédiction et par les lèvres de l'évêque.

Au moment de partir, Albert, sur le seuil de la maison, remarqua que les chevaux des chevaliers étaient chargés de valises. — « Pourquoi ces bagages, dit-il. » — Nous allons, répondirent-ils, à la rencontre de messagers partis de notre pays qui nous apportent des objets dont nous avons besoin. Ils ne sont pas loin. Demain nous les aurons rejoints et nous re-

viendrons vous apporter quelques nouvelles de chez nous. Mais comme il se fait tard et que nous ne voulons pas manquer votre invitation à souper, nous attendrons jusqu'à demain matin pour nous mettre en route. Ces malles vides ne gênent pas beaucoup les solides chevaux de nos écuyers. Allons, Monseigneur, montez à cheval. Déjà la journée est fort avancée. Si on ne trouve pas de chevaux pour votre suite, nous et nos hommes nous serons vos fidèles compagnons de route. Faites chercher l'abbé de Lobbes, votre inséparable ami. Il amènera ses chevaux, car il en a plusieurs ; avec lui nous pourrions former une escorte suffisante. » — « L'abbé de Lobbes, répliqua Albert, s'est soumis à la saignée, j'irai le voir à mon retour. » — « Nous sommes assez pour vous accompagner, reprirent alors ces hypocrites, en esquissant un faux rire. Avec sept Allemands intrépides et forts comme nous, vous n'avez rien à craindre. Si jamais, ce qui n'arrivera pas, une alerte se présentait, nous répondons de vous sur nos têtes. » — L'évêque fut rassuré par ces paroles contre le danger qu'il redoutait toujours, de rencontrer les émissaires du comte de Réthel et de ses autres ennemis. C'est pour les éviter qu'il se tenait tranquille à Reims depuis plusieurs jours. S'armant du signe de la croix, il monta sur son magnifique cheval, don de son oncle le duc d'Ardenne, et, comme tout le reste, déposé en gage chez son créancier. Celui-ci ne l'avait prêté pour la promenade qu'en envoyant son fils monté sur un autre cheval avec ordre de suivre les cavaliers et de ramener la bête aussitôt après la promenade. Ce fut le seul qui en dehors des Allemands suivit l'escorte de l'évêque composée seulement de Siger, chanoine

de Saint-Lambert¹, et d'un page armé du nom d'Olivier.

Sans tarder les chevaliers teutons entraînèrent l'évêque comme un innocent agneau et sortirent de la ville par une poterne obscure, étroite et basse qui leur était familière et choisie à dessein, laissant à leur gauche la porte royale appelée jadis *porta Cereris*, la porte de Cérés, dont les modernes ont fait *porta Carceris*, la porte de la prison.

Les Allemands étaient, comme nous l'avons dit, au nombre de sept, trois chevaliers et quatre écuyers, hommes de guerre résolus et rompus au métier des armes. Ces criminels, dont la perversité n'a jamais été dépassée, n'auraient pu désirer un lieu, un temps, des circonstances plus favorables pour l'exécution de leurs noirs desseins. Dans la ville tout était calme, dans les champs à cause de l'hiver, pas de travailleurs, personne sur les routes. Ils s'élancèrent donc à travers la campagne. L'évêque, perdu en Dieu, ne se doutait de rien. Les sept bandits s'organisèrent méthodiquement comme en deux colonnes d'attaque, la première dirigée contre Albert, la seconde contre ses deux compagnons. Les quatre écuyers se flanquèrent deux à deux contre Siger et Olivier les serrant de près et les occupant habilement par leur bavardage et leurs plaisanteries. Quant au saint prélat, deux chevaliers se tenaient à ses côtés, l'un à droite, l'autre à gauche tandis que le troisième galopait un peu en avant, gardant exactement sa distance, de façon à ce que la selle de son cheval ne dépassât pas la tête de celui de l'évêque. De cette façon les trois chevaliers se

1. Siger de Donglebert (de Theux, *o. c.*, I, p. 141).

tenaient étroitement serrés autour de la monture de l'évêque. L'un pouvait étendre le bras et la main sur l'encolure de la bête et lui flatter la crinière; l'autre prenait et relâchait sa bride en attendant le moment d'agir; le troisième caressait la tête du rapide coursier prêt à l'arrêter s'il lui prenait la fantaisie de s'élancer en avant.

Entre temps ils causaient si familièrement et si joyeusement que tout le monde aurait pris cet empressement autour de l'évêque pour une marque d'extrême amabilité, personne n'aurait pu croire ou imaginer que ces manœuvres cachaient une trahison. Tout cela n'était que perfidie criminelle et que parjure.

Ils entraînèrent l'évêque aussi loin qu'ils purent, environ à cinq cents pas de l'enceinte de la ville et ils auraient continué si le chanoine Siger qui n'avait pas envie de prolonger la course ne s'était plaint : « Revenons à la ville, Monseigneur, dit-il, car le jour baisse et la nuit approche ¹ ». A ces mots les chevaliers firent un signe en arrière aux écuyers. Les deux hommes qui cernaient le page Olivier tirèrent aussitôt leur épée et le frappèrent, lui faisant des blessures graves à la tête, au bras et à la main. Ils transpercèrent en même temps son cheval et l'abattirent. Quant au chanoine Siger sans armes et inoffensif ses deux gardiens le laissèrent indemne. Cette opération terminée, les chevaliers allemands se jettent

1. Il n'est guère vraisemblable qu'une promenade à cheval de cinq cents pas paraisse suffisante à des gens habitués à l'équitation. Le chanoine devait avoir quelque autre motif d'interrompre la course et de ne pas poursuivre jusqu'à Saint-Remy. Peut-être eut-il une intuition tardive du danger que courait son maître et fut-il saisi de peur.

l'épée à la main sur l'évêque Albert comme sur un tendre agneau, et, horrible sacrilège, ils lui brisent la tempe, le cerveau et la tête¹. Le pontife tombe. Les quatre écuyers accourent alors et se joignant aux trois chevaliers, ils se ruent tous à l'envi avec leurs glaives et leurs couteaux sur la victime. Chacun veut avoir sa part dans ce meurtre et pouvoir se l'attribuer. Ils enfoncent sans pitié leurs épées et leurs couteaux dans le ventre, les cuisses et les autres membres, lacérant dans un affreux carnage tout le corps ensanglanté. L'évêque avait expiré au premier ou au second coup sans proférer une parole ou un cri. Il était percé de treize grandes blessures. Ainsi jadis les familiers de Jules César percèrent de vingt-trois coups de couteau celui qui les avait patronnés à Rome et élevés au faite des honneurs et des dignités.

Jamais la cruauté humaine n'atteignit ce degré de malice. Cet homme aimable, cet homme innocent que des barbares assassinent d'une façon si brutale, c'est celui qui les a comblés d'honneurs, les a reçus avec tant de bonté, tant d'affabilité. S'ils avaient juré sa mort, s'ils craignaient pour leur propre vie en épargnant un innocent devenu leur seigneur² et leur ami, pourquoi cette férocité inouïe de ne pouvoir s'arrêter après les coups mortels, mais de s'acharner avec une telle sauvagerie sur le corps inanimé de la victime, le corps de celui que dès leur arrivée à Reims ils avaient pris pour maître et pour ami, dont ils avaient serré la main, auquel ils avaient juré une inaltérable fidélité? N'était-ce pas assez pour

1. *Timpus, cerebrumque et caput*, p. 163.

2. Ils étaient, par le serment d'hommage et de fidélité, devenus les feudataires de l'évêque. (Contin. Aquic. M. G. H., VI, p. 430.)

satisfaire aux ordres des puissants qui les avaient chargés d'accomplir le crime, de tuer leur victime d'un seul coup? Était-ce pour tuer ou pour déchirer qu'ils avaient été envoyés? N'était-il pas suffisant de dire en retournant à leur maître : « L'évêque que vous détestez est tombé sous nos glaives ». Non, il leur plaisait de n'être pas les derniers dans le métier de traîtres, les derniers des bourreaux au service de leur seigneur, dociles exécuteurs des besognes les plus répugnantes. Ils voulaient remporter le prix de perfidie, le prix de cruauté, être les premiers des traîtres, les premiers des assassins. Pourquoi donc cette rage atroce; d'où vient cette terrible férocité teutonne? Que fallait-il à ces implacables chevaliers allemands que la mort si ignominieuse d'une illustre victime ne pouvait rassasier? Que l'infâme Allemagne déplore sa propre infamie, qu'elle soulève contre elle-même un cri d'indignation, elle qui a si mal élevé de tels enfants! Aucun temps, aucun pays, aucun peuple barbare n'a jamais produit des traîtres pareils ¹.

1. « *Invectivis in se verbis clamet et doleat infamiam suam-infamis Allemania quae sibi male tales enutrivit Allemannos. Nullis saeculis, nulla provincia, nulla barbaries tales protulit proditores* » p. 163.

Voici un autre écho de l'indignation provoquée à cette époque par le meurtre d'Albert : « *Vae illis quia via Caïn abierunt qui fratrem suum Abel justum in agro interfecit, e tabernaculo extractum. Cujus sequaces isti, patrem suum et Dominum de civitate Remensi callide educentes ut liberius perpetrarent flagitium secundo mense consecrationis ejus vix elapso, caput sancti sacerdotis mucrone impio mutilaverunt. Prudens lector nota inauditam proditorum versutiam. Pridie enim quam ista ageré deliberarent, hominum ei fecerunt ne eos haberet suspectos. Vae impiis traditoribus, quorum impietatem cœli*

Leur crime accompli, les Allemands s'enfuirent aussitôt à toute bride, entraînant dans leur course le noble cheval du pontife tout ruisselant du sang généreux de son maître. N'ayant devant eux que des plaines ouvertes et des routes plates ils purent poursuivre leur fuite sans interruption et rester à cheval toute la soirée, la nuit, et le jour suivant. Ils ne s'arrêtèrent qu'à trois heures de l'après-midi, à Verdun, mais le temps seulement de prendre un peu de nourriture et de sommeil pour refaire leurs forces. Craignant que la nouvelle de leur exploit ne les rejoignît ils reprirent leur course et à grandes étapes arrivèrent auprès de l'empereur. Ils lui racontèrent ce qui s'était passé, et comme preuve de leur sincérité ils lui montrèrent avec une joie délirante leur trophée, le beau cheval de l'évêque tombé sous leurs coups. Henri VI les reçut avec les plus grands honneurs.

On a remarqué que Thomas de Marbais n'était pas auprès de l'évêque au moment du meurtre. Lui et Héli de Bouillon¹, un autre chanoine de Saint-Lambert, n'avaient pas pris part à la promenade conduite par les Allemands, à cause de la difficulté d'obtenir leurs chevaux en gage chez des créanciers. C'était le sort de toute la famille d'Albert d'être privée de montures et de vêtements, alors qu'au début elle était munie de tout le nécessaire à la vie et aux convenances en fait d'habillements, de chevaux et d'armes. S'ils avaient pu sortir avec leur seigneur, jamais les Allemands n'auraient eu l'audace d'attenter à ses jours, pas plus qu'ils

revelabunt et terra adversus eos consurget in die furoris Domini, nisi fuerint Domino praestante conversi ». (Continuation de la chronique de Sigebert de Gembloux. M. G. H., SS. VI, p. 430.)

1. De Bullione Castello (de Theux, *o. c.*, I, p. 172).

n'osèrent l'attaquer pendant tout le temps qu'il resta chez lui. C'est donc la pauvreté qui fut la cause de sa mort. Voilà la faute que tous les membres de sa haute et puissante parenté ont faite en l'abandonnant dans son exil et son indigence.

Thomas et Héli finirent cependant par trouver des chevaux, mais ne sachant par où l'évêque était sorti, ils cherchèrent à le rejoindre en passant par la porte royale de Bacchus, et se dirigeant vers la droite du côté de Saint-Nicaise, il gagnèrent la campagne. Tout à coup, à gauche, dans un pli de terrain ils virent étinceler des épées nues. Pensant que c'étaient les gens de l'évêque se livrant à des jeux, ils avancèrent de ce côté. A ce moment les Allemands ayant achevé leur œuvre prenaient la fuite. Les charoines crurent que cette course était la continuation du tournoi et lâchant bride à leurs chevaux se mirent à galoper derrière eux. De loin ils ne pouvaient apercevoir leur seigneur gisant à terre ni se rendre compte de la triste réalité. Les Allemands prenaient de l'avance. Dépassant un plateau ondulé ils s'engagèrent dans une longue déclivité de la plaine et disparurent à leurs yeux. Voyant cette fuite effrénée qu'ils essayaient en vain de suivre, les deux cavaliers commencèrent à soupçonner quelque chose de mauvais. Ramenant leurs chevaux vers la ville, tandis qu'ils revenaient tristement, ils trouvèrent le corps de l'évêque étendu à terre, à sa tête son compagnon Siger plongé dans la désolation, et à côté le pauvre Olivier plus affligé de la mort de son maître que de sa propre extrémité.

Le fils du créancier, qui avait déjà les veines endurcies d'un usurier, quand il vit l'évêque mort et son cheval enlevé, se hâta de rentrer à la ville où tran-

quillement, sans démonstration ni bruit, il vint trouver son père et lui dit : « Le seigneur évêque est gisant hors de la ville, massacré par les Allemands; son noble cheval votre gage a été enlevé. Je viens vous l'annoncer en secret afin que vous sachiez ce que vous avez à faire ». Le méchant créancier se rendit de suite chez le prévôt de la ville, Robert Huirun, dont nous avons parlé plus haut : « L'évêque, dit-il, a été tué, mon cheval a été enlevé, je perds une grosse partie de l'argent que j'ai eu la folie de lui prêter. Faites vite pour que je ne perde pas tout. Sur ma réquisition et celle des autres créanciers mettez les chaînes à tout le personnel de sa maison et enfermez-les à la prison de la porte royale de Mars. Sa famille, qui appartient à la noblesse, viendra sans doute racheter les détenus innocents. »

Le prévôt, bouleversé par cette affaire, monta à cheval et répandit la nouvelle en ville. En même temps, sans jugement et sans réflexion, il ordonne qu'on enchaîne tous les familiers d'Albert qu'on trouvera en dehors du cloître des révérends chanoines. A cette nouvelle les gens d'Albert, désolés de la perte de leur cher seigneur, sont en plus étonnés et atterrés du second malheur qui les menace et courent s'enfermer dans la maison de l'évêque. L'un d'eux se fait prendre. On l'arrête et on le conduit à la porte royale de Mars.

Cependant les dignitaires de l'Eglise de Reims, apprenant ce qui se passait, vont reprocher violemment au prévôt sa folle conduite : « Comment, lui disent-ils, le malheur qui nous frappe n'est pas assez grand. Cet homme illustre, ce pontife si noble confié à notre garde est là gisant assassiné et il faut encore que vous

tourmentiez sa famille innocente ! Ne voyez-vous pas que vous risquez votre vie et que vous exposez à la honte toute la cité et toute la sainte Église de Reims ? »

Terrifié par ces paroles, le prévôt s'empressa de rendre la liberté au prisonnier et de faire cesser les poursuites.

La sinistre nouvelle s'était propagée rapidement en ville annonçant le grand malheur, la mort de l'évêque. Tous, clercs et laïcs, saisis d'une douleur indescriptible, éclatèrent en lamentations et revêtirent leurs plus sombres habits de deuil. La désolation était si intense que tous les habitants en foule, sans distinction de sexe, d'âge, de rang, se précipitèrent, hors d'eux-mêmes, vers le lieu du crime.

Il y avait à Reims un jeune Namurois qui, sur l'ordre d'un inconnu, avait conduit les chevaliers allemands à leur arrivée depuis Namur jusqu'à Reims, et, pendant tout le temps de leur séjour dans cette cité, était resté à leur service. Quand il entendit le bruit de la ville en émoi il eut peur et quittant la maison où il se tenait, il courut chercher un refuge dans l'église cathédrale. Il était connu des voisins de son habitation, mais, quand on vit ce garçon tout pâle, portant mal dissimulé au côté un énorme couteau et fuyant si rapidement, c'en fut assez pour le dénoncer à la vindicte publique.

Des femmes qui se hàtaient à la suite de la foule attristée aperçurent le fuyard et se mirent à courir après lui de toutes leurs forces. Mais le garçon courait plus vite. Il allait atteindre le porche de la cathédrale et se trouvait déjà entre celle-ci et l'église Saint-Denis quand survint par hasard un jeune homme appelé Guillaume. C'était un juif baptisé, d'un bel extérieur, et

d'une tenue élégante, dont les mœurs n'avaient rien d'israélite. L'Archevêque de Reims l'avait tenu aux fonts baptismaux et adopté depuis définitivement parmi ses familiers. Grâce à son agilité doublée par la peine qu'il partageait de la mort d'Albert, il rattrapa le jeune Namurois, le saisit et le tint solidement. Comme il l'entraînait, les femmes accoururent en grand nombre et se jetant sur le malheureux avec leurs poings et leurs ongles, elles le lynchèrent en un instant. Leur fureur attisée par une immense douleur avait suppléé aux armes pour cette immolation.

Quand les Rémois furent arrivés hors de la ville à l'endroit où les Allemands avaient accompli l'horrible crime, ils trouvèrent le cadavre inanimé de l'évêque gisant à terre tout déchiré par les mains impies des meurtriers, et, devant ce spectacle, ils donnèrent libre cours à leurs larmes. Le corps était si mutilé que les membres ne tenaient plus ensemble que par la peau. On les recueillit avec précaution dans des linges de soie et en grand deuil on rapporta la dépouille à la ville.

Dans la sacristie de la cathédrale le corps fut soigneusement lavé. On essuya les traces des blessures et on remit les membres en place. Puis, on revêtit le défunt des ornements pontificaux et on l'exposa au milieu du chœur de l'église.

Quelques jeunes gens de la cité répondant au désir des habitants irrités avaient pris leurs armes, et montés sur des chevaux vigoureux s'étaient élancés à la recherche des Allemands, dans l'espoir de les atteindre et de les mettre en pièces. Cette course inutile eût pu réussir, si le fils du créancier dont nous avons parlé, n'avait pas tenu cachée la nouvelle du crime. Si au

moment où il était rentré en ville il avait dénoncé le fait encore tout récent, les Allemands n'auraient pas pu si facilement échapper ; mais ils étaient déjà loin de la région découverte avant que l'alerte ne fût donnée à la cité. Les cavaliers rémois poussèrent très loin leur poursuite, mais en vain, et à la tombée de l'obscurité, ils rentrèrent dans la ville. Quelques-uns, entraînés par leur ardeur, continuèrent la course jusque bien avant dans la nuit, mais voyant leur tentative inutile, revinrent le lendemain.

Ce jour-là, toute la cité en deuil afflua vers l'église pour le service funèbre. Le clergé et le peuple rémois furent unanimes dans leur empressement à célébrer dignement les funérailles d'un homme si élevé en mérites, si cher au cœur de tous, si profondément regretté. On entoura de grands honneurs sa sépulture, unique et suprême témoignage de vénération. Le corps fut déposé au milieu de l'église cathédrale devant l'autel situé sous la croix et l'image vénérée du Christ, de manière qu'un des archevêques de Reims enterré précédemment, se trouve devant lui. Audessus de la tête et des épaules de l'évêque Albert reposant dans sa tombe se trouve la dalle ronde de marbre de saint Nicaise sur laquelle cet évêque martyr fut décapité. En effet, entre le tombeau de l'archevêque rémois inhumé devant lui et cette pierre de saint Nicaise, il n'y avait pas la place suffisante pour y déposer le cercueil d'Albert dans toute sa longueur à moins de le placer de la façon que nous venons de signaler. Ce fut d'ailleurs une attention particulière du clergé et du peuple rémois, un témoignage spécial de leur grande vénération, d'offrir et de recommander à la miséricorde du Christ par l'intercession

de l'évêque Nicaise, martyr du Christ, l'évêque Albert, martyr aussi du Christ. En plaçant sous la dalle sacrée de son glorieux devancier la tête et les épaules du nouveau confesseur de la foi, elle honorait celui qui pour la liberté de l'Eglise du Christ avait souffert de si grandes tribulations et une mort si cruelle.

La ville de Reims fut témoin des faveurs obtenues au tombeau du saint évêque, guérisons de fièvres malignes et d'autres maladies, les premiers jours après la déposition, en récompense de la fraîche et ardente dévotion de ceux qui s'adressaient à lui avec confiance. Une femme bien connue à Reims souffrait depuis sept ans d'une grave infirmité. Elle avait un bras ainsi que les articulations de la main et des doigts paralysés et ne pouvait mouvoir ces membres vers la tête. Le premier samedi qui suivit la mort d'Albert, elle vint prier sur sa tombe et fut délivrée complètement de son mal. L'auteur de ce récit a vu cette femme guérie et joyeuse, et a recueilli les témoignages de nombreuses personnes qui l'avaient connue pendant sa longue infirmité.

Beaucoup d'habitants parmi les plus honorables et dignes de foi virent souvent briller des lumières à la place où l'évêque avait été tué. Plus tard on éleva à cet endroit une croix de pierre sculptée reposant sur quatre colonnes¹. En dessous de celles-ci on plaça

1. Gilles d'Orval a inséré ici ce passage reproduit en note par Heller. Nous le donnons tel quel en latin.

« Cujus gesta in epitaphio breviter descripta versificator in persona ejus loquens ait :

Legia me legit, electum Roma probavit,
Remis sacravit, sacratum martirisavit.

un dallage en pierres assez large pour couvrir tout l'espace où l'agneau était tombé immolé sous les coups de ses impies agresseurs.

Dieu avait décidé que telle serait la fin de ce juste enlevé si jeune aux misères d'ici-bas de peur que la malice du monde n'ébranlât la rectitude de son jugement et que les illusions du siècle et ses enchantements ne puissent séduire son cœur.

C'est pourquoi rien ne put empêcher une mort dont l'heure marquée par Dieu ne pouvait être différée.

Passus est martyrrium idem Albertus 8 Kal. Decembris anno Domini 1192. »

Cette épitaphe qui ne se trouve pas mentionnée dans le manuscrit de Bruxelles fut peut-être ajoutée postérieurement.

Il ne reste plus rien aujourd'hui de ce monument élevé sur le lieu du martyre. On ignore même son emplacement exact.

CHAPITRE VIII

Indignation des parents et des amis d'Albert. — Réprobation des meurtriers. — Représailles. — Condamnation de Lothaire par le pape.

Pendant que ces événements se passaient, des messagers étaient en route apportant à Albert de la part de son frère et de son oncle des présents et de l'argent en abondance pour subvenir à ses dépenses. D'un autre côté, à l'heure même où l'évêque de Liège sortait de la ville de Reims pour trouver la mort, d'autres envoyés quittaient Châlons. Ils venaient annoncer à l'exilé que leur seigneur l'évêque arrivait lui-même le lendemain pour emmener Albert et lui offrir l'hospitalité chez lui en attendant le retour de l'archevêque de Reims de son lointain pèlerinage. Ces hommes de Châlons arrivèrent le soir et trouvèrent le corps d'Albert exposé dans l'église. Le jour suivant leur maître parut, quand les funérailles étaient déjà terminées. Il fut consterné et très affligé de cette mort. Voyant les compagnons et les familiers du défunt plongés dans une grande désolation, il s'appliqua avec beaucoup de bonté à les consoler et leur donna dix livres pour payer les frais de retour dans leur pays. Ils reçurent la même somme de l'Eglise de Reims.

L'abbé de Lobbes, privé de son seigneur bien-aimé,

la lumière de ses jours, restait accablé sous le poids d'un amer chagrin. La vie n'avait plus de charme pour lui, et il aurait préféré mourir avec celui qu'il aimait de toute l'affection de son âme. Quand on lui disait : « Dieu vous a sauvé en vous empêchant de sortir avec lui, car les Allemands vous auraient tué aussi; c'est dans cette intention qu'ils vous avaient fait chercher par ordre de l'évêque au moment du départ, » ces paroles ne lui étaient pas agréables, au contraire, il répondait : « C'eût été un bonheur pour moi de mourir avec cet homme dont la mort innocente m'aurait mérité à moi-même l'innocence. Tous deux ensemble nous aurions obtenu la miséricorde que le Christ dans sa bonté accorde à ceux qui sont miséricordieux. » L'abbé de Lobbes voulut montrer à son ami défunt que la fidélité et l'affection si étroites qui les unissaient pendant leur vie restaient inaltérables après sa mort. Il mit donc tous ses soins à chercher un refuge pour les familiers d'Albert devenus si craintifs que tout, même les choses les plus sûres en apparence, leur semblait suspect.

Il fit venir un de ses parents, un noble gentilhomme qui, cinq jours après la mort d'Albert, se chargea de les conduire jusqu'à l'abbaye de Lobbes située dans le pays de Laon. Ils y reçurent l'accueil le plus secourable et purent y oublier pendant une nuit reposante leurs souffrances, leurs peines et leurs inquiétudes. Le lendemain on repartit. Thomas de Marbais qui lui aussi faisait partie de ce triste et douloureux exode, conduisit les fugitifs vers un endroit plus éloigné où il était sûr de se trouver en pays ami. Arrivé sur le territoire de Nicolas de Rémigny, noble et puissant seigneur, le chanoine et

l'abbé de Lobbes se séparèrent et se firent, en pleurant beaucoup, de touchants adieux. Après trois jours de voyage ininterrompu, Thomas de Marbais suivi de tous les compagnons et serviteurs d'Albert arrivait chez le duc de Brabant. Il lui présenta tristement la famille désolée de l'évêque défunt et lui montra une partie des habits de son frère teints de sang¹.

Les autres vêtements d'Albert avaient été recueillis avec grand soin par le doyen et les chanoines de Reims et déposés dans la sacristie de l'église. On y joignit un doigt de la victime qui avait été coupé et séparé de la main avec l'anneau d'or de l'évêque. Un petit garçon l'avait retrouvé par hasard dans le champ près de l'endroit où le corps avait été étendu et l'avait rapporté aux autorités rémoises pour être gardé dans le trésor de la cathédrale. Cet anneau appartenait à l'abbé de Lobbes. Il l'avait mis à la disposition de l'évêque de Liège qui n'en avait pas. Celui-ci le portait notamment quand il consacrait les églises et les autels. Les abondantes onctions d'huile sainte prescrites dans cette cérémonie imprégnaient l'anneau du consécrateur. L'évêque le fit remarquer un jour à l'abbé, qui l'assistait toujours dans ces fonctions sacrées, en disant : « Voyez votre anneau comme je l'ai enduit d'huile sainte. » Avant de le prêter à l'évêque Albert, l'abbé de Lobbes n'usait de cet anneau qu'en dehors de la Messe. Pour monter à l'autel, il en avait d'autres qu'il employait à tour de rôle. Mais

1. L'auteur fait ici une petite digression sur les reliques d'Albert. L'abbé de Lobbes ou son secrétaire se trahissent manifestement dans ces détails intimes.

après la mort de son ami cette bague en rentrant en sa possession lui devint plus chère d'abord parce qu'elle avait été portée par l'évêque, ensuite parce que la main du prélat l'avait mise souvent en contact avec l'huile sainte, enfin, et c'était à ses yeux le motif le plus attachant, elle se trouvait au doigt du défunt au moment de son trépas. Aussi désormais, en signe de dévotion, l'abbé ne porta plus cet anneau en dehors de la Messe, mais pendant la Messe.

Quant aux vêtements du défunt tout raidis par le sang dans lequel ils avaient été baignés, des parcelles en furent distribuées par le doyen de Reims aux pieux fidèles désireux de les posséder. L'abbé de Lobbes en obtint aussi des morceaux qu'il enferma précieusement dans la sacristie de son église.

Quand le duc Henri vit les vêtements et le sang de son frère il fut secoué d'un renouveau de douleur et les membres de sa nombreuse famille avec lui. Ils avaient appris la mort d'Albert, mais la vue de ses dépouilles leur arracha des sanglots et des gémissements.

Ce jour-là précisément la triste nouvelle avait amené autour du duc un grand nombre d'amis et de proches désireux de le consoler et d'examiner avec lui ce qu'il y avait à faire dans cette occurrence. Toute cette foule de visiteurs, piétons et cavaliers, étaient là rassemblés en plein air autour de lui compatissant à son deuil et s'indignant hautement contre l'outrageuse mort d'un si grand prélat. Le duc Henri s'accusait lui-même et se faisait de grands reproches s'attribuant le meurtre de son frère, s'appelant fraticide, disant que lui seul était cou-

pable de son sang, qu'il fallait se venger sur lui de sa mort, lui en faire expier la peine. Les assistants mêlant leurs gémissements à ceux du duc, ils passèrent toute cette journée dans le deuil et la désolation.

Pendant ce temps le comte de Hochstaden, le frère de l'intrus, se trouvait dans le territoire du comte Baudouin de Hainaut, allant et venant aux environs des frontières, tantôt ouvertement tantôt en cachette. Il s'y rencontra avec les misérables chevaliers allemands venus de Reims pour conférer avec lui cinq jours avant d'accomplir le meurtre cruel de l'évêque Albert exilé. Le lendemain même du crime, la nouvelle en arrivait à Maubeuge, ville forte où le comte attendait anxieusement l'issue de la conjuration. Dès qu'il apprit la mort d'Albert, l'émotion qu'elle soulevait partout et l'indignation provoquée par ce crime, il s'empressa de fuir se sentant coupable dans cet événement.

Quant à Lothaire, il se trouvait à Liège dans une muette exspectative quand la nouvelle de la mort d'Albert frappa d'une immense horreur toute la cité dont le plus grand désir était de posséder enfin chez elle son véritable évêque. Voilà les habitants en émoi et l'église cathédrale en deuil se préparant à célébrer les funérailles de son pontife. En entendant le signal du service funèbre, Lothaire arrive comme un éperdu à l'église où tout respire la désolation. Il regarde et cherche à savoir comment on va organiser la cérémonie. Devinant ce qu'on allait faire : « Non, dit-il, ce n'est pas pour un évêque défunt qu'il faut célébrer, mais pour notre archidiacre Albert de Louvain ». La réponse des clercs présents fut très dure. La force de la douleur les avait enhardis

contre celui sous le joug duquel ils gémissaient auparavant oppressés par la tyrannie du César s'exerçant contre eux à cause de l'imposteur. Devant le portail officiel de la ville, en face du parement noir de l'église, Lothaire, qui cherchait encore à mesurer la gravité et les conséquences de l'événement, s'arrête tout à coup dans une terrible hésitation : ses reins tremblent, ses mains se crispent, il se précipite vers son palais, monte à cheval, et entouré de ses gardes s'enfuit hors de la ville et va s'enfermer dans le château fort de Huy. De là il envoie des messagers à son ami le comte Baudouin pour implorer son aide. Celui-ci se hâta d'arriver. Mais, voyant que tout le monde brûlait du ressentiment allumé par ce crime odieux et qu'il eût été dangereux de s'opposer à la menace écrasante de la réalité, il répondit à Lothaire : « Ta demande est au-dessus de mes forces et inconciliable avec mon honneur. Je ne puis arrêter la marche inexorable des événements. La famille de la victime dont on déplore la perte est puissante. Le défunt était aussi mon parent. Ce meurtre est une mauvaise action, une faute très honteuse dont j'ai horreur, et je ne tiens pas à souiller ma personne et ma race en continuant à cause de ce crime à me lever contre mes consanguins. Cherche l'office d'une puissance supérieure qui puisse te tirer d'une si mauvaise situation ¹. »

Lothaire voyant le vide se faire de tout côté autour de lui, s'enfuit désespéré pendant la nuit de son châ-

1. Gislebert dit que Baudouin promit de défendre la principauté contre une attaque éventuelle du duc de Brabant et conseilla en attendant à Lothaire de s'enfermer dans ses châteaux et de prévenir l'empereur, p. 582, éd. Vanderkindere, p. 281.

teau fort et abandonnant complètement le diocèse de Liège se réfugia avec son frère le comte de Hochstaden à la cour de l'empereur assez vil pour embrasser une cause si déshonorante.

Nous sommes en l'an du Seigneur 1193. Le monde entier déplore la mort lamentable d'Albert évêque de Liège. Toute la chrétienté proteste et frémit d'indignation devant un si grand crime. Il n'y a qu'une voix pour maudire la cour du César où les brigands homicides se vantent d'avoir trouvé un asile.

Jamais depuis l'empereur Constantin le Grand on n'a entendu dire qu'une cour chrétienne eût accompli ou encouragé un si odieux forfait. Henri d'Angleterre qui fit assassiner Thomas, le saint archevêque de Cantorbéry, ne reçut point dans son palais les meurtriers dont les mains étaient souillées du sang de l'illustre prélat. La terre entière proteste contre la mort de l'évêque Albert. On est stupéfait des circonstances qui ont entouré cette mort d'un nouveau genre. L'évêque de Liège avait cédé à l'excès de la colère impériale en s'exilant au delà des frontières de son royaume. Dans cette terre étrangère il menait une vie pauvre, humble et paisible. C'est là que les Allemands vinrent le trahir d'une façon si infâme et si cruelle que jamais de mémoire d'homme on ne vit félonie plus odieuse. Les assassins de saint Thomas tuèrent leur victime, mais pas d'une façon si méchante et si perfide. Ils ne vinrent pas d'abord lui parler, le saluer et cacher sous la trahison leurs desseins homicides. Les meurtriers de Thomas le tuèrent dans son diocèse le frappant de trois coups. Plus scélérats les Allemands assassinèrent Albert en exil lui faisant treize blessures et après l'avoir tué déchirèrent son cadavre. Qu'on envisage le motif

du crime ou la façon dont il fut accompli, la mort d'Albert est plus digne de compassion devant Dieu et devant les hommes.

Aussi quand la mort d'Albert fut par les Rémois en deuil comparée à celle de Thomas, Rodolphe, le doyen de la cathédrale, qui jouissait dans l'Église de Dieu d'une grande considération, prononça ces paroles : « Celui-ci est plus grand que Thomas ».

Ce Rodolphe était anglais de nationalité et avait été un des compagnons de Thomas de Cantorbéry pendant les nombreuses années de son exil en France. C'était un homme remarquable autant par la culture des lettres que par la pureté de vie. Il avait connu Albert dans l'intimité. Pieusement et sincèrement attaché à lui, il louait son innocence et la justice de sa cause qui avaient provoqué sa mort. Il croyait et proclamait martyr de Dieu un homme si innocent, trahi si odieusement par ses ennemis, tombé pour la défense de la liberté de l'Église, liberté que l'empereur Henri voulait asservir à sa puissance en cette circonstance. Chaque fois qu'aux élections, dans les cathédrales et les abbayes de son royaume soumises aux régales, une ou deux voix s'écarteraient de la majorité, il serait aussitôt intervenu pour donner l'investiture au candidat de son choix. Tel fut le procédé employé en faveur de Lothaire prévôt de Bonn, procédé qui tendait à enlever à l'Église Romaine son droit de connaître et de juger en cette matière.

Quand les parents du noble défunt, informés de sa mort, apprirent que les meurtriers jouissaient en sécurité de l'hospitalité de l'empereur peu soucieux de sa dignité, ils furent unanimement saisis d'une insupportable douleur. Ils commencèrent par se concerter au

moyen de messages, puis se fixèrent un rendez-vous général près de la ville de Cologne. Les chefs de cette réunion étaient Henri, duc de Lotharingie, frère d'Albert, le duc d'Ardenne son oncle, Bruno, archevêque de Cologne son parent, et un grand nombre de comtes et de princes. Quand tous ces seigneurs et leurs suites se virent réunis, ceux qui avaient été témoins des événements et avaient eu sous les yeux le sang de la victime, refirent devant l'assemblée le récit tragique du meurtre. Tous alors éclatèrent en pleurs comme à la première nouvelle de la mort. Les larmes purent se ralentir mais point la douleur. Après avoir délibéré longtemps avec une grande animation, ils décidèrent de former une vaste conjuration dirigée contre l'empereur Henri et contre la famille du comte de Hochstaden et de son frère Lothaire. Celle-ci était puissante mais ne pouvait se mesurer ni en force ni en influence avec eux. Conrad archevêque de Mayence et beaucoup d'autres princes teutons absents à la réunion adhéraient vigoureusement à leur décision et envoyèrent des messages pour approuver entièrement les mesures prises. Ils maudissaient le meurtre d'un personnage si illustre et si innocent, ils maudissaient la cour impériale abritant des scélérats qui souillaient par la honte d'un si grand sacrilège la majesté de l'empire romain.

Après cette entrevue, ducs et princes rassemblèrent une puissante troupe de chevaliers, envahirent le territoire du comte de Hochstaden et le dévastèrent. Ils en occupèrent tous les châteaux sauf une place très forte qu'ils renoncèrent à assiéger ¹.

1. Ahr. (Gislebert, page 582, éd. Vanderkindere, p. 282.)

L'empereur Henri voyant son royaume troublé par ces événements et un grand nombre de princes se joindre contre lui à ses ennemis, sentant aussi la morsure funeste de l'infamie qui pesait sur lui, finit par fléchir et se rendre à des avis plus sages. Il envoya de tous côtés messagers sur messagers et obtint un conciliabule avec la noble famille du duc de Brabant dans la ville de Coblençe, au confluent du Rhin et de la Moselle. Il apaisa ses adversaires par d'importantes satisfactions, conclut la paix avec eux, les combla de présents et de promesses et écarta de sa cour et de son territoire les chevaliers allemands coupables du meurtre dont plusieurs furent peu de temps après frappés par Dieu d'une mort ignominieuse ¹.

Quant à Lothaire, il eut beau protester de son innocence et jurer à plusieurs reprises qu'il n'avait pas trempé dans la mort d'Albert ², il fut dénoncé au pape Célestin qui l'excommunia et le priva de sa prévôté de Bonn et de tous ses autres bénéfices. Accablé par ces censures, il se rendit à Rome dans l'espoir d'être absous et de rentrer en possession de l'évêché de Liège et de ses autres prébendes. Le pape le reçut durement. Il refusa de l'absoudre jusqu'à ce que

1. Ici finit la *Vita Alberti*. L'histoire ne nous a conservé le nom que d'un des meurtriers d'Albert : Othon de Barenste et de Laviano mentionné sous ces noms différents dans deux lettres d'Innocent III (*P. L.*, 216, col. 1059 et 1087). Toeche croit à tort que ces titres désignent deux personnages différents (Henrich VI, p. 551). Le même chevalier teuton les reçut sans doute de l'empereur Henri VI en récompense de son criminel service. Il fut pris dans une bataille livrée sur l'ordre d'Innocent III en Apulie par le comte de Brünn contre Diupuld et Marcuald, et périt misérablement (*P. L.*, 216, *ibid.*)

2. Gislebert, p. 581, éd. Vanderkindere, p. 280.

Lothaire eût juré de se soumettre entièrement à la sentence prononcée contre lui. Cette sentence, rendue par le Souverain Pontife, l'obligeait à renoncer à l'évêché de Liège et à tous ses autres bénéfices, à l'exception de la prévôté de Coblencc. En plus, elle le déclarait incapable à l'avenir d'être promu à un ordre ou à une dignité ecclésiastique quelconque ¹. Tel fut le châtiment bien mérité de ce clerc ambitieux et prévaricateur qui mourut l'année suivante à Rome, pendant un nouveau voyage entrepris pour obtenir de la cour pontificale un adoucissement à la peine que son orgueil supportait difficilement. ².

1. Gislebert, p. 582, éd. Vanderkindere, p. 283.

2. Gislebert, p. 585, éd. Vanderkindere, p. 289.

Nous croyons inutile de faire une dissertation pour établir les responsabilités et la complicité de l'empereur dans le meurtre d'Albert. Le témoignage de la *Vita* et de la presque totalité des autres sources est trop explicite sur ce point pour laisser subsister aucun doute. Certains écrivains allemands se sont efforcés de prouver l'innocence d'Henri VI. Conrad Trautmann entre autres l'a essayé dans une thèse soutenue en 1912 à l'université d'Iéna (Heinrich VI und der Lütticher Bischofsmord, Cottbus). Nous trouvons, comme D. U. Berlière, la critique de cet érudit « un peu cavalière » (*Archives belges*, juillet 1914, n° 308) et nous avouons que ses efforts pour défendre une cause perdue n'ont fait que nous confirmer dans l'opinion contraire.

Le pape Innocent III rapporte en ces termes l'accueil fait par l'empereur, après le crime, aux meurtriers d'Albert : « *Ipse occisores bonæ memoriæ Alberti Leodiensis episcopi, quem ipse coegerat exsulare, post interfectionem ipsius in multa familiaritate recepit, et publice participavit eisdem, et beneficia postmodum majora concessit* » (*P. L.*, 216, col. 1029).

D'ailleurs Henri VI reconnut lui-même sa culpabilité puisqu'en expiation de sa faute et pour donner satisfaction au clergé liégeois, il fit don de deux nouveaux autels à l'église de Saint-Lambert et institua deux messes à perpétuité pour la

prospérité de l'empire et le repos de l'âme de ses parents et prédécesseurs. (Gilles d'Orval ap. Chapeville, II, p. 185; Bormans et Schoolmeesters, *Cartulaire de Saint-Lambert*, I, p. 118, année 1196; Kurth, *La cité de Liège*, II, 260, note 2.)

CHAPITRE IX

La sainteté d'Albert martyr reconnue par l'Église.

L'Église catholique a inscrit Albert de Louvain au nombre des saints. Le martyrologe romain au 21 novembre porte cette notice : « *A Reims, S. Albert évêque de Liège et martyr qui souffrit la mort pour la défense de l'Église*¹ ».

1. Le martyrologe romain fait erreur en plaçant la mort d'Albert le 11 des calendes de décembre (21 nov.). La *Vita* dit clairement qu'il fut tué « le jour où l'on fête saint Chrysogone martyr, dont il est fait mémoire au canon de la messe » (c. 35). Or le *natalis dies* de ce saint est certainement le 8 des calendes de décembre (24 nov.). C'est donc le 24 novembre et non le 21 que saint Albert devrait être inscrit au martyrologe. Tous les chroniqueurs anciens sont d'accord sur cette date. Plusieurs historiens ont reconnu l'erreur du martyrologe romain sans toutefois l'expliquer. Baillet en la faisant remarquer nous met sur le chemin pour en découvrir l'auteur : « Si c'est une bêtise, dit-il, elle avait été faite auparavant par Molanus dans les additions au martyrologe d'Usuard et par ceux qui avaient dressé le martyrologe de l'église de Bruxelles ». (*Les Vies des Saints*, 1724, t. III, col. 367-8). Voici la notice de Molanus : « *Albertus episcopus Leodiensis, vir mirae sanctitatis, frater Heinrici magni Lotharingiae ac Brabantiae ducis, ob custodiam ecclesiasticae libertatis, de mandato Heinrici imperatoris apud civitatem Remensem occubuit* ».

Ce texte se trouve dans les additions au 21 novembre ainsi

Nous avons vu dans la biographie la faveur dont jouissait Albert, de son vivant, auprès du pape Célestin III. Innocent III, son successeur, qualifie à diverses reprises notre héros « de sainte mémoire¹ ».

En 1613, à l'occasion de la translation des reliques faite en Belgique à la demande des archiducs Albert et Isabelle, le pape Paul V par une bulle spéciale

que dans l'*Indiculum sanctorum Belgii*. Molanus y ajoute les deux vers servant d'épithaphe insérés comme nous l'avons vu dans le manuscrit de Gilles d'Orval :

*« Legia quem legit electum Roma probavit
Remis sacravit, sacratum martyrisavit ».*

Il termine sa notice en indiquant la source où il l'a puisée : *« Haec martyrologium ecclesiae Bruxellensis »*.

Le martyrologe d'Usuard avec les additions de Molanus (1^{re} éd. Louvain 1568) fut un de ceux qui eurent la préférence des huit commissaires chargés de dresser le martyrologe romain édité pour la première fois par Grégoire XIII en 1584. (Voir Chatelain : *Martyrologe universel*, Paris, 1709, Avertissement).

C'est ainsi que la fête de saint Albert avec sa date erronée du 21 novembre passa du martyrologe bruxellois dans le martyrologe d'Usuard et de celui-ci dans le romain. Quant au martyrologe bruxellois, il ne remontait pas bien loin. Molanus dans un autre ouvrage : *« Natales sanctorum Belgii »* (p. 266), à la suite de la même notice sur saint Albert au 21 novembre donne ce renseignement : *« Haec in martyrologio Ecclesiae Bruxellensis leguntur, sed quod utcumque recenter autoritate capituli ab uno Canonico est congestum »*.

Voilà donc le coupable de la « bétise » dont nous cherchions l'origine : c'est un chanoine de Sainte-Gudule auteur du martyrologe bruxellois au xvi^e siècle.

1. *Lettre à Berthold duc de Carinthie* : « Notum est qualiter sese Henricus habuerit erga interfectores sanctae memoriae Alberti Leodiensis episcopi, quem ipse prius exulare coegerat ». (Corp. Jur. c. 34, X, de elect. I, 6; voir différentes lettres dans Migne, *P. L.*, 216, col. 1029, 1039, 1059, 1087.)

accorda la messe et l'office liturgique de saint Albert dans la cathédrale de Reims et dans toutes les églises de Bruxelles. La même faveur fut concédée aux Carmélites de cette ville au jour anniversaire de la translation. Nous donnons in extenso ce document important à la fin de ce chapitre. (Nous l'avons emprunté au chan. David, *o. c.*, pp. 130, suivant)¹.

1. Avant cet acte de Paul V existait-il un culte au moins privé de saint Albert?

A Reims du temps de Molanus, il n'était pas encore inscrit au martyrologe de cette métropole, mais on faisait seulement mémoire de l'évêque dans les obituaires et les nécrologes. (Molanus, *Natales sanctorum Belgii*, p. 266.)

Un service solennel anniversaire fondé par le duc Henri, son frère, était célébré chaque année dans la cathédrale le 8 des calendes de décembre. Cette fondation était de cent sterlings à prélever sur les revenus du chapitre de Cambrai. Le chapitre de Notre-Dame de Reims devait en remettre cinq au chapitre de Saint-Symphorien autant à celui de Saint-Timothee et payait les frais de l'obit, ainsi que l'entretien de la croix élevée à l'emplacement du meurtre hors des murs. A cet endroit, le mercredi des Rogations, la procession s'arrêtait, et le chanoine hebdomadaire accompagné du diacre et du sous-diacre interrompait les litanies pour réciter un *De profundis* et les prières du rituel pour les défunts.

Ce service pour le repos de l'âme de l'évêque cessa d'être célébré après l'approbation du culte de saint Albert par Paul V.

Vers la même époque la notice des obituaires faisant mention d'Albert passa dans le martyrologe rémois. La voici d'après Marlot (*Hist. de la ville de Reims*, III, p. 489) : « *VII cal. (il faut lire VIII) dec. obiit Albertus episcopus Leodiensis, frater ducis lovaniensis, pia e recordationis vir, auctoritate apostolica Remis a domino Willelmo archiepiscopo in presbyterum ordinatus, et in episcopum consecratus, novem septimanis ac duobus diebus a consecratione elapsis, prope muros civitatis remensis ab alemannis traditoribus, gladiis et cultellis interfectus. In*

La même année 1613, l'archevêque de Malines Mathias Hovius instituait la fête de saint Albert concédée par le pape dans toutes les églises collégiales, paroissiales et régulières de la ville de Bruxelles¹.

cujus anniversario reddit nobis quolibet anno capitulum camera-cense centum solidos stellingorum bonorum et novorum de quibus reddimus capitulo S. Symphoriani V solidos, capitulo S. Timothei V solidos, et cuilibet clerico de choro tres stellingos ».

En Belgique le culte de saint Albert semble s'être développé un peu plus tôt qu'à Reims. Son introduction dans le martyrologe bruxellois devait répondre à une dévotion déjà ancienne. Le désir de posséder ses reliques et l'éclat dont les archiducs Albert et Isabelle entourèrent la translation du corps en 1612 montrent la vénération qu'on avait pour l'évêque martyr à cette époque.

L'inscription dans le martyrologe romain avait marqué une étape importante dans le progrès de ce culte.

Sans doute le seul fait de cette inscription n'équivaut pas à une canonisation. (Voir Benoît XIV, De Sanctorum Dei beatificatione et Beatorum canonizatione, I, c. XLIII, ap. D. Quentin : *Les martyrologes historiques*, p. 688-9.) Mais les circonstances dans lesquelles se fit cette insertion sous Grégoire XIII lui donnent le caractère d'une approbation officielle ratifiant un culte privé en l'honneur d'un personnage vénéré comme un martyr dès sa mort et canonisé à l'avance en quelque sorte par la voix populaire.

Enfin la bulle de Paul V vint compléter définitivement ce qui aurait pu manquer dans les actes pontificaux précédents pour légitimer le culte désormais public rendu à saint Albert.

1. A. H. E. II, p. 255-6. Voir ce document dans l'appendice A, à la suite de la bulle de Paul V. Il est curieux de noter que l'archevêque, corrigeant sans le savoir l'erreur du martyrologe, remettait la célébration au jour réel du natalis le 24 novembre à cause de trois fêtes occupant les jours précédents sur le calendrier. Saint Albert est commémoré le 21 novembre (fête de la Présentation de N.-D.) dans le propre du diocèse de Liège de 1623. D'autre part, il n'apparaît pas encore dans le vieux bréviaire liégeois édité de 1488 à 1588.

Ce jugement de l'Église appelant Albert de Louvain évêque et martyr à l'honneur des autels n'étonnera point ceux qui ont lu la Vie du saint, non point comme certains auteurs¹ du seul point de vue politique, mais dans ses détails intimes, telle que les compagnons de l'évêque nous l'ont fidèlement rapportée.

Il ne fait d'ailleurs que ratifier la voix du peuple, celle en particulier des habitants de Reims, admirateurs des vertus de l'évêque exilé et persécuté, de son innocence, de sa grandeur d'âme, de sa douceur, de sa mort ignominieuse, témoins enfin des miracles et des faveurs obtenues à son tombeau.

Sans doute la vie d'Albert n'offre point d'actions extraordinaires. Bien des évêques ont pratiqué les mêmes vertus que lui à un degré peut-être supérieur sans mériter la canonisation. Ce qui fait sa grandeur, c'est la cause qu'il a défendue et pour laquelle il a donné sa vie.

Cette cause, c'était celle au fond qui avait déchiré dans une lutte séculaire l'union de l'empire et de la papauté. Le traité de Worms en mettant fin, au moins en droit, à cette douloureuse querelle, aurait dû faire ces-

(Daris, Églises du diocèse de Liège, XV, p. 28 et 84, suiv.). Il est donc très probable que l'introduction de la fête de saint Albert à Liège (avec sa date erronée) a suivi de près son institution à Bruxelles par Mathias Hovius en 1613 après la bulle de Paul V.

On trouve, généralement à la date du 24 novembre, des notices sur saint Albert dans les obituaires et nécrologes de plusieurs abbayes belges. D. U. Berlière nous en a signalé quelques-unes d'inédites : celles de *Bonne-Espérance* M S aux archives de l'État à Mons, de *Forest* M S 398 à la Bibl. royale de Bruxelles, de *Grand Bigard* M S aux archives du royaume.

1. Par exemple Georges Smets : *Henri I de Brabant*, p. 46 et 47.

ser complètement les empiètements sacrilèges du pouvoir civil sur le pouvoir ecclésiastique.

Mais l'esprit de Frédéric Barberousse, fidèle lui-même à ses prédécesseurs, survivait dans son fils Henri. Dans le cas de l'élection d'Albert de Louvain, l'empereur avait, comme nous l'avons vu, manifestement outrepassé ses droits et violé ceux du chapitre liégeois. En recourant à Rome, malgré les menaces du puissant Hohenstaufen, Albert faisait un acte de courage et de respect envers l'Église qui haussait sa vertu jusqu'à l'héroïsme.

Le pape Célestin III, en confirmant son élection et en condamnant tous ceux qui s'y opposeraient, affirma solennellement l'autorité romaine en face du pouvoir impérial. L'orgueil d'Henri VI ne put supporter ce défi. Sa vengeance fut l'arrêt de mort de l'évêque : meurtre politique tramé contre la maison de Brabant, représailles sacrilèges dirigées contre le pape. Albert, victime sacrifiée à l'ambition et à l'impiété, comprit et accepta ce rôle. Loin de chercher, comme il aurait pu le faire, par des intrigues et des combinaisons politiques à reconquérir son siège, il renonce aux moyens humains et ne s'appuyant que sur Dieu, il attend patiemment que la tempête se calme et que les passions s'apaisent. A l'imitation du Christ, il accepte le calice des humiliations et se réfugie dans la prière et dans les consolations de son sacerdoce. Ainsi purifiée par l'épreuve, la victime était mûre pour l'immolation.

Le biographe qui a su mettre en relief dans sa pieuse narration les traits de ressemblance entre les circonstances entourant la mort de notre saint et la passion du Sauveur, nous dépeint le doux et patient

évêque dépouillé de tout, abandonné des siens à l'heure suprême, trahi par ses amis, égorgé cruellement comme un innocent agneau, expirant enfin sans proférer une plainte.

Albert est saint parce qu'il est martyr, martyr d'une grande cause, parce qu'il accepta et souffrit l'exil et la mort pour la défense des libertés de l'Eglise.

L'évêque liégeois est, au XII^e siècle, avec son émule anglais saint Thomas Becket, le type du bon pasteur qui donne sa vie pour ses brebis, du prélat courageux qui brave le pouvoir séculier, qui préfère mourir plutôt que de trahir l'honneur de sa dignité et les droits de Dieu dont il est le dépositaire.

APPENDICE A

Bulle du pape Paul V autorisant l'office et la messe de saint Albert.

Paulus PP. V.

Ad perpetuam rei memoriam. Regis aeterni, qui servos suos probatos in tentatione, immarcessibili aeternae gloriae corona donat in coelis, vices, quamquam immeriti, gerentes in terris, ex injuncto Nobis officii debito, procurare tenemur, ut eorumdem Christi honos et veneratio in terris quoque in dies magis promoveatur, ideoque fidelium, praesertim vero catholicorum Principum votis, quae peculiarem erga illos cultum respiciunt libenter annuimus, prout in Domino conspiciamus expedire. Sane, nomine dilecti filii, nobilis viri Alberti Archiducis Austriae, et Belgicarum provinciarum Principis, Nobis super expositum fuit quod ipse ex singulari quem erga sanctum Christi martyrem Albertum, Episcopum Leodiensem, S. R. E. cardinalem, gerit devotionis affectum, ejus corpus ab Ecclesia Rhemensi) in qua per quadringentos annos requievit) ad Ecclesiam monasterii monialium ordinis Beatae Mariae de monte Carmelo discalceatarum nuncupatarum, in oppido Bruxellensi, Mechliniensis Dioecesis, nuper a se aedificati et dotati, cum solemnii processione rite et canonice transferri et ad augendam Christi fidelium, erga dictum sanctum devotionem, in omnibus Ecclesiis, tam saecularibus quam regularibus dicti oppidi Bruxellensis nec non in Ecclesia Rhemensi praedicta, officium, et missam solemniter de eodem sancto recitari posse, plurimum desiderat. Quare Nobis humiliter supplicari fecit ut ejus votis in praemissis annuere, aliasque desuper

opportune providere, de benignitate apostolica dignamur. Hoc igitur dicti Alberti Archiducis et Principis laudabile ejusmodi desiderium plurimum in Domino commendantes, ipsumque Albertum Archiducem et Principem, specialibus favoribus et gratiis prosequi volentes, et a quibusvis excommunicationis, suspensionis, et interdicti, aliisque ecclesiasticis sententiis, censuris, et poenis, a jure vel ab homine quavis occasione vel causa latis, si quibus quomodolibet innodatus existit, ad effectum præsentium dumtaxat consequendum, harum serie absolventes, et absolutum fore censes, hujusmodi supplicationibus inclinati, de venerabilium fratrum nostrorum S. R. E. Cardinalium sacris ritibus præpositorum consilio, quod imposterum, perpetuis futuris temporibus, in omnibus dicti oppidi Bruxellensis sæcularibus et regularibus Ecclesiis, necnon in Ecclesia Rhemensi prædicta, in die natalis sancti Alberti hujusmodi, videlicet die XXI Novembri, in die vero translationis ejusdem, in Ecclesia solum Monialium Carmelitarum discalceatarum prædictarum dicti oppidi, missa et officium de sancto Alberto, sicut de communi unius Martyris Pontificis celebrari solet, juxta Missalis et Breviarii Romani regulas, et rubricas, celebrari possit, apostolica auctoritate, tenore præsentium, licentiam et facultatem perpetuo concedimus et impertimur, non obstantibus Constitutionibus et Ordinationibus apostolicis, nec non Ecclesiarum, et ordinis hujus modi, etiam juramento, confirmatione apostolica, vel quavis firmitate alia roboratis statutis et consuetudinibus, cæterisque contrariis quibuscumque. Datum Romae apud sanctam Mariam Majorem sub annulo Piscatoris, die IX Augusti MDCXIII, Pontificatus nostri anno IX.

Mathias Hovius, archevêque de Malines, institue pour la ville de Bruxelles, la fête de saint Albert, évêque de Liége, concédée par le pape.

22 Oct. 1613

Mathias, Dei et apostolicae sedis gratia archiepiscopus Mechliniensis, omnibus praefectis ecclesiarum oppidi Bruxellensis collegiatæ parochialium et regularium quarumcumque. Notum facimus placuisse serenissimo principi nostro supplicari Summo Pontifici moderno, Paulo quinto, ut officium sancti Alberti, episcopi Leodiensis, cardinalis et martyris, cujus sacrum corpus pro singulari sua erga hunc sanctum devotione ex ecclesia Rhemensī magna cum celebritate deferri curavit in monasterium Carmelitissarum discalceatarum a se erectum et dotatum, quotannis celebrari possit, tam quoad officium quam quoad missam, secundum regulas et rubricas breviarii Romani de uno martyre pontifice, die vigesima quarta novembris.

Nam etsi natalis hujus sancti in vigesimam primam ejusdem mensis incidat, impeditur tamen ejus celebratio per tria festa intercurrentia, quod cum piissime Suae Celsitudini annuerit Sanctissimus Dominus noster, per nos mandavit publicari vobis omnibus et vestrum singulis, iisdemque mandari, quod et facimus, ut dicta die vigesima quarta novembris officium divinum et missam solemnem in ecclesiis vestris recitari faciatis de dicto sancto Alberto pontifice martyre, ut eo magis dicti sancti meritis et suffragiis adjuvemur, quo devotius sacrum ejus corporis pignus, nobis divinitus concessum, veneramur.

Datum Bruxellis, die vigesima secunda Octobris anni 1613. (Archives de Sainte-Gudule, à Bruxelles.)

HISTOIRE DES RELIQUES

DE SAINT ALBERT

Les deux parties de ce chapitre n'ont en réalité qu'un seul et même objet.

En effet, l'erreur commise en 1612, en attirant pendant quatre siècles sur les ossements d'Odalric, que nous appellerons le pseudo-Albert, les honneurs rendus à l'évêque de Liège, n'a pu détourner ces hommages de leur véritable destination.

Le culte des reliques est, en langage théologique, un culte indirect, qui s'adresse plus à la personne du saint qu'à ses dépouilles terrestres. Celles-ci ne sont vénérées qu'en raison de l'union qu'elles ont eue avec l'âme sanctifiée du défunt, union devant être restaurée splendidement à la résurrection de la chair.

Malgré le souci de l'Église d'entourer les reliques des saints de toutes les garanties d'authenticité, des erreurs restent possibles en cette matière. Le cas de saint Albert en est une preuve. Mais ces méprises, regrettables sans doute, n'empêchent pas nos bienveillants patrons d'entendre et d'agréer nos vœux.

Les hommes peuvent se tromper sur l'identité d'ossements exhumés du sein de la terre où depuis des

siècles ils reposaient. Les saints, souriant dans le ciel de nos bévues, suppléent sans peine à notre défaut de discernement et savent, avec une équité parfaite, répartir entre eux les hommages que nous leur adressons. Loin de nous tenir rigueur de nos ignorances involontaires, ils mesurent leurs faveurs moins au degré de notre exactitude, qu'à la ferveur de notre foi.

Parfois, comme dans le cas présent, ils interviennent d'une façon providentielle pour corriger nos erreurs et encourager notre dévotion.

I

LES RELIQUES DU PSEUDO-ALBERT

L'histoire des reliques d'Odalric ou du pseudo-Albert a été racontée en détail dans les ouvrages de Rebreviettes et du chanoine David signalés dans notre introduction¹. On la trouvera aussi dans un article du Docteur Vervaeck publié en 1907 (*Analecta Bollandiana*, XXVI, p. 393), avec une description scientifique des ossements jadis conservés au Carmel de Bruxelles. Il est intéressant de remarquer que ce même docteur, qui procéda en 1904 à l'examen anatomique des reliques du pseudo-Albert, fit partie en 1920 de la commission chargée d'identifier le corps du saint retrouvé à Reims.

1. Le chanoine Frézet vient de publier dans la revue *La vie et les arts liturgiques* Déc. 1921, un article très intéressant intitulé : « Les reliques de saint Albert retrouvées à Reims ». Il donne entre autres un extrait curieux d'un chroniqueur rémois Jean Pussot, maître charpentier, sur les cérémonies qui accompagnèrent l'exhumation et la translation faite en 1612 (p. 60).

En lisant son rapport de 1904, on voit la difficulté qu'il eut alors de mettre d'accord plusieurs passages de la Vita Alberti avec les ossements soumis à son analyse. Notamment, l'orifice d'origine traumatique du crâne pouvait s'expliquer à la rigueur par un coup de dague ou de hache, mais ne répondait guère aux violents coups d'épée assénés par les chevaliers sur la tête de l'évêque à cheval. Cette discordance en présence de laquelle on crut devoir mettre en doute l'exactitude du récit historique disparaît devant le vrai chef du saint martyr. On y observe dans leur poignante réalité les coups de taille énumérés avec une précision si remarquable par le témoin du meurtre : « *Timpus ejus cerebrumque et caput ejus effregerunt.* » L'accord des deux documents est cette fois incontestable¹. Voici un bref résumé des vicissitudes des ossements de l'archevêque Odalric.

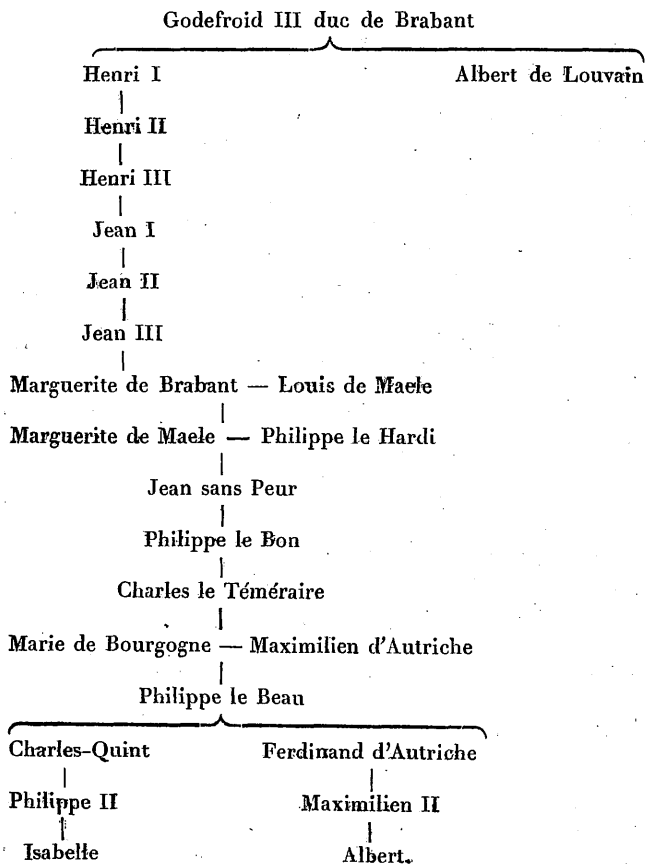
En 1612 les archiducs Albert et Isabelle sollicitèrent du roi de France Louis XIII la faveur de posséder en Belgique le corps du saint². La demande fut adressée à la reine régente Marie de Médicis, qui se prêta gracieusement au désir des souverains belges. L'archevêque de Reims, Louis de Lorraine et son chapitre s'empressèrent d'acquiescer à cette demande, et le 20 octobre de la même année, on procéda à l'exhumation. On retira de dessous les dalles où l'on croyait qu'il reposait à l'entrée du chœur sous le jubé

1. Le docteur Vervaeck vient de publier dans les *Anal. Bolland.* t. XL, fasc. I et II, 1922, un article où il expose à nouveau cette question d'une façon très lucide.

2. L'archiduc, en réclamant les reliques de son saint patron, fit valoir, en plus du lien spirituel, la parenté qui le rattachait à saint Albert de Louvain et à la vieille dynastie des ducs de Bra-

le corps du saint martyr, et procès-verbal fut dressé par Simon Hernet, médecin, et Remi Testelet, chirurgien. Les ossements furent déposés dans une châsse de

bant. Voici d'après David (p. 96) l'arbre généalogique établissant cette noble descendance.



bois et transportés solennellement à Bruxelles ¹ où un nouvel examen et rapport médical furent faits en présence du nonce Bentivoglio et des archiducs.

Un os de la hanche déposé dans une cassette d'ébène fut offert en hommage au chapitre de Reims. Les autres ossements renfermés dans une chasse furent confiés à la vénérable Mère Anne de Jésus, prieure du Carmel de Bruxelles.

En 1783, ces reliques suivirent les carmélites chassées par le décret de Joseph II en France, au monastère de Saint-Denis. Elles revinrent avec elles à Bruxelles en 1790.

Plusieurs ossements furent, au cours des siècles, détachés du corps et donnés à différentes églises : à Saint-Albert au Canada, à Saint-Rombaut à Malines, à la cathédrale de Liège, aux carmélites d'Alost, aux Dames chanoinesses de Berlaymont, à Saint-Pierre de Louvain, à l'abbaye du Mont-César.

M. Vervaeck auquel nous empruntons ces détails a fait une enquête sur toutes ces parcelles du pseudo-Albert dans son rapport publié dans les *Analecta Bollandiana* (XXVI, p. 400-402 ²).

1. « La cérémonie se fit avec un grand appareil tant à Reims que partout où elles passèrent, étant accompagnées de six chanoines que les archiducs régalerent chacun d'une chaîne d'or, et qui, par une piété digne de leur haute naissance, voulurent encore, au jour de l'entrée solennelle, porter le cercueil du saint sur leurs épaules entrant en l'église de Sainte-Thérèse des Carmélites. » (Marlot, III, p. 489).

2. On ignoree que sont devenus : 1^o Le reliquaire de N.-D. de Reims ; 2^o les vêtements apportés au duc de Brabant ; 3^o l'anneau d'or conservé à Lobbes jusqu'au XVIII^e s. ; 4^o quelques ossements et une bague d'or offerts aux archiducs ; 5^o une parcelle donnée en 1686 au grand-duc de Toscane.

II

LES RELIQUES DU VRAI ALBERT

Au cours des travaux de déblaiement entrepris dans la cathédrale de Reims ravagée par l'artillerie allemande, M. Deneux, architecte en chef des monuments historiques, se trouva en présence de plusieurs tombes d'archevêques inhumés sous les dalles de l'église.

D'après l'ancien cérémonial rémois, cinq archevêques avaient été déposés dans le chœur¹ : Odalric † 971, Adalbéron † 988, Gervais † 1067, Raynaud de Bellay † 1095 et Ebale † 1033. Il put facilement, grâce aux indications de son texte, identifier les quatre dernières. Mais un doute se posa pour Odalric².

« Le 26 septembre 1919, dit-il, en exposant sa découverte devant la commission d'enquête, fut ouverte au bas du chœur, non loin de la grille d'entrée, une tombe que l'on croyait être celle de l'archevêque Odalric († 969 ou 971) d'après un renseignement

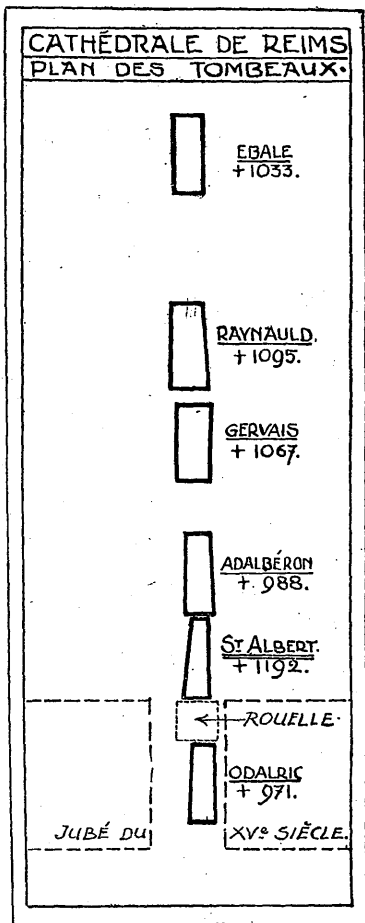
1. Nous n'avons pas à nous occuper des tombes existant dans les autres parties de l'église.

2. « Odalric, trente-septième ou trente-huitième archevêque de Reims, était d'après Richer (*Richerii historiarum quatuor libri*, éd. Poinson, Reims, 1855, p. 257), chanoine de Metz; il fut élu sur sa promesse de poursuivre sans crainte les usurpateurs des biens de l'église de Reims: il parvint à obtenir quelques restitutions et mourut en 969 ou 970 suivant quelques auteurs; selon d'autres, et plus probablement en 971. Il fut, selon une opinion rapportée par Marlot, le premier archevêque enterré dans la grande église, c'est-à-dire dans la cathédrale carolin-

donné par le cérémonial de 1637 : « *Odalric est inhumé à la descente des chaises pour sortir par le grand portail du chœur (971) : obit le 6 novembre.* La tombe n'avait jamais été ouverte ; ce cercueil de pierre était en trois parties, ainsi que son couvercle. Celui-ci étant enlevé, on aperçut noyé dans un lit de boue ou de cendres desséchées¹, un

gienne. Plusieurs auteurs lui donnent le titre de vénérable, entre autres Dom Ganneron : août 19. *A Reims mourut le vénérable Odalric, trente-septième archevêque de Reims* » (Rapport de l'abbé Midoux, p. 3, note 1).

1. « Il est difficile de décider si cette terre ou cendre, à surface fendillée, qui recouvrait presque totalement le squelette, y avait été déposée à dessein, ou si elle y avait été entraînée par les eaux d'infiltration en pénétrant dans le cercueil par les



squelette dont la face seule émergeait près du sommet d'une crosse en bronze doré très oxydée. Cette crosse à nœud sphérique est surmontée d'une volute à double révolution terminée par une petite tête de dragon, dont les yeux sont rehaussés d'une perle. D'après M. Chartraire, chancelier de l'archevêché de Sens, cette crosse était, pour ainsi dire, la reproduction fidèle de celle qu'il avait lui-même trouvée deux ans auparavant dans la sépulture d'un archevêque de Sens mort en 1245. De l'avis de M. Marcou, cette crosse est une œuvre limousine ayant les caractères du début du XIII^e siècle.

Le squelette, débarrassé de sa gangue, se présentait comme celui d'un jeune homme de haute taille, ayant encore presque toutes ses dents; la mâchoire inférieure était affaissée sur la poitrine; une partie de la boîte crânienne manquait sur le front, au-dessus de l'arcade sourcilière droite.

Des débris de galons et de sandales accusaient aussi la première partie du XIII^e siècle. Des morceaux d'un calice et d'une patène en étain étaient trop déformés pour qu'on pût en tirer une indication.

Au tamisage des terres renfermées dans ce cercueil, on retrouva un anneau en or de 18 m/m de diamètre intérieur avec tige de 1 m/m de diamètre décorée d'un petit quatre-feuilles, rehaussé d'un saphir : on trouva aussi quelques fils d'or, une pointe de crosse à tige carrée en cuivre, insérée dans une

points mal raccordés que laissaient entre elles les parties du couvercle. A noter toutefois que la tombe de Guillaume de Champagne, le consécuteur de S. Albert, mort en 1202 et inhumé dans le sanctuaire avait été de même remplie de sable verdâtre ». (Rapport de l'abbé Midoux, p. 3, note 2.)

hampe de bois complètement pourri, mais très reconnaissable à l'intérieur de la virole, aussi en cuivre.

Le mobilier de cette tombe fit immédiatement naître des soupçons sur l'identification du corps; la crosse de cuivre et les sandales ne pouvaient avoir appartenu à un évêque du x^e siècle, comme était Odalric »¹.

L'enquête de M. Deneux aboutissait donc à cette conclusion : il y avait dans le chœur de la cathédrale *un archevêque du xi^e siècle (Odalric) en moins et un évêque du xiii^e en trop*. Jusqu'ici on n'avait pas pensé à saint Albert parce qu'il n'était pas mentionné dans le cérémonial, et puis on croyait que ses ossements étaient à Bruxelles. En consultant d'autres textes on trouva dans Marlot, à propos de saint Albert, ce passage (t. III, p. 489) : « *Les saintes reliques de ce grand prélat ont donc été conservées bien quatre cents ans en l'église de Reims, sans être levées de terre et sans aucun monument, à cause du passage nécessaire que preste la porte du jubé pour entrer au chœur, sous laquelle elles étaient enterrées.* » Cette indication fut un trait de lumière; on relut le passage du cérémonial disant : « *Odalric est inhumé à la descente des chaises pour sortir par le grand portail du chœur* », et de ces deux textes on déduisit que « les tombes d'Odalric et de saint Albert étaient toutes deux au bas du chœur, toutes deux sous le jubé avec cette précision que celle d'Odalric était plus rapprochée de la nef : « *à la descente des chaises* ». On fouilla aussitôt à cet endroit, mais on ne trouva que des terres remuées déjà et qui ne renfer-

1. Rapport de la commission, p. 4.

maient plus aucun reste d'ossements ni de cercueil.

C'est alors que la question se posa : N'y avait-il pas eu erreur en 1612 ? N'était-ce pas Odalric qui se trouvait à Bruxelles, et saint Albert n'était-il pas cet évêque du XIII^e siècle que les obus allemands venaient de faire découvrir ?

« L'affaire en était là quand le 9 novembre 1920, Dom Sébastien Braun et M. Midoux visitèrent les fouilles. Le premier, comme Belge s'y intéressa vivement, parce qu'il s'agissait d'un saint de son pays, patron de son Roi, et parce que saint Albert était né et avait passé une partie de sa vie à Louvain, à l'endroit où fut bâtie depuis l'abbaye bénédictine du Mont-César.

Le second fournit un texte de la biographie d'Albert traduite par Christophe Beys et cité par le chanoine Cerf, qui corroborait singulièrement l'hypothèse émise précédemment. Il était question dans ce passage de « la pierre sacrée de marbre ronde, sur laquelle avait été décapité saint Nicaise, recouvrant la tête du martyr Albert ». Or il était certain pour les archéologues rémois que cette pierre occupait primitivement l'emplacement recouvert plus tard par le jubé¹.

1. « Saint Nicaise avait établi sa cathédrale à l'intérieur de la citadelle et l'avait dédiée à la Mère de Dieu. Après avoir soutenu la résistance de la ville contre l'attaque des barbares, il se réfugia dans cette église à l'entrée de laquelle il fut massacré (en 407). La pierre teinte de son sang fut conservée avec respect dans la cathédrale reconstruite au IX^e siècle par les archevêques Ebbon et Hincmar; elle était de marbre et de forme ronde, protégée par une grille, ce qui lui avait fait donner le nom de cage, tour, rouelle de saint Nicaise. Dans la cathédrale carolingienne, les fouilles récentes l'ont prouvé, les tombes des archevêques qui se trouvaient dans l'axe de la nef

Pour continuer cette enquête déjà en si bonne voie, plusieurs documents manquaient à Reims où les bibliothèques ont été détruites ou dispersées par la guerre. Dom Sébastien Braun accepta volontiers de faire les recherches désirées à son retour à l'abbaye de Maredsous. Elles furent des plus concluantes. Il consulta le texte original de la *Vita Alberti* ainsi que la description scientifique publiée en 1907 par le docteur L. Vervaeck des reliques conservées sous le nom de saint Albert au Carmel de Bruxelles. Mais il fit plus, il se mit à la recherche de ce docteur lui-même, qui mieux que personne était à même d'éclaircir une question d'un si haut intérêt. « Celui-ci déclara réserver son jugement jusqu'au moment où l'on pourrait examiner le crâne de Reims pour voir s'il ne porterait pas quelques traces de lésions dues aux coups de glaive qui avaient causé la mort du Saint. »

Le 16 novembre 1920, Dom Sébastien écrivit donc à M. Deneux pour le prier de bien vouloir faire ouvrir le coffre, où l'on avait déposé provisoirement

étaient surélevées d'une dizaine de centimètres au-dessus du pavé; la rouelle, qui se trouvait dans ce même axe, ne gênait pas plus que les pierres tombales.

Au XIII^e siècle, après la reconstruction de la cathédrale actuelle, les pierres tombales, plus ou moins endommagées par l'incendie, furent recouvertes par le nouveau pavage dans lequel on inséra les dalles de petite dimension portant le nom de l'archevêque inhumé au-dessous; la plupart de ces dalles subsistèrent jusque dans la seconde moitié du XVII^e siècle et guidèrent Marlot et le rédacteur du cérémonial. Quant à la pierre de saint Nicaise, vénérée comme une relique, elle demeura vraisemblablement apparente au même endroit, du moins jusqu'à la construction du jubé ». (Rapport de la commission p. 11, note 1.)

les ossements que l'on présumait être ceux d'Odalric, et de procéder à l'examen en question. Jusqu'ici on n'avait pu faire cet examen à cause de l'état fragmentaire dans lequel se trouvait le crâne. Il était tombé en morceaux lorsqu'on avait retiré le squelette du cercueil. On dut faire sa reconstitution, travail délicat qui, de l'aveu du docteur Vervaeck « fut exécuté avec une compétence anatomique évidente ¹ ».

Ce fut seulement alors qu'apparurent sur le chef de saint Albert les traces de lésions profondes. Dom Sébastien en écrivant à M. Deneux « n'avait rien dit de ce que rapportait la *Vita* au sujet des coups de glaive, afin de rendre éventuellement l'épreuve plus probante ».

Le 25 novembre M. Deneux lui répondit en ces termes : « Je viens de faire retirer le cercueil réduit et examiner le crâne. Il n'y a plus de doute possible. Odalric est bien saint Albert. Le crâne porte trois entailles qui ont presque traversé la boîte crânienne. Les entailles ont dû être faites avec une hache ou *une épée*. Des taches brunes, au pourtour, pourraient être du sang. Lorsque vous viendrez à Reims, vous serez comme moi convaincu qu'il ne peut subsister aucun doute à ce sujet... »

Quelques jours plus tard, son Éminence le Cardinal Luçon informait son Éminence le Cardinal de Malines de la découverte sensationnelle et daignait inviter les Belges à faire partie d'une commission

1. Chose à noter : cet examen du crâne, qui enleva les derniers doutes, eut lieu précisément le 24 novembre, jour de la fête de saint Albert, et cela à l'insu même de ceux qui s'en occupèrent. (Rapport de la commission, p. 13, note 1.)

chargée de l'identification des restes de ce saint qui leur était cher.

Voici les noms des personnalités qui composèrent cette commission du 10 décembre 1920 présidée par sa Grandeur M^{gr} *Neveux*, évêque d'Arsinoë, auxiliaire de son Éminence le Cardinal Luçon :

Monsieur le chanoine *Compant*, vicaire général;
Monsieur *Marcou* inspecteur général des monuments historiques;

Monsieur *Deneux*, architecte en chef des monuments historiques;

Dom Sébastien *Braun*, O. S. B. de l'Abbaye de Maredsous;

Monsieur le chanoine *Chartraire*, chancelier de l'archevêché de Sens, conservateur de la cathédrale;

Monsieur *Jadart*, conservateur honoraire de la bibliothèque de Reims;

Monsieur *Demaison*, archiviste honoraire de la ville de Reims;

Monsieur le chanoine *Frézet*, curé-doyen de Saint-Jacques de Reims;

Monsieur l'abbé *Andrieux*, aumônier du lycée de Reims, conservateur des antiquités et objets d'art de la cathédrale;

Monsieur l'abbé *Midoux*, professeur au petit séminaire de Notre-Dame de la Providence de Reims;

Monsieur le chanoine *J. Laenen*, archiviste de l'archevêché de Malines;

Monsieur le docteur *Vervaeck*, directeur du service d'anthropologie pénitentiaire de Bruxelles.

Ces deux derniers étaient délégués de son Éminence le Cardinal Mercier.

L'enquête de cette commission, poursuivie avec la

plus rigoureuse méthode, porta sur les documents écrits, sur l'examen des ossements et sur l'étude des lieux. Tout aboutissait à la même conclusion : les ossements découverts par M. Deneux devaient être attribués à saint Albert.

M. Vervaeck, assisté de Dom Sébastien Braun, fit le même jour à Reims une description des reliques du vrai saint Albert comme il l'avait fait pour le pseudo-Albert en 1904. On la trouvera tout au long dans le rapport de la commission (p. 20-32).

Voici les déductions scientifiques qui terminent cet examen anatomique :

Cause de la mort. — Le crâne porte des traces profondes et nombreuses d'entailles, notamment au milieu du front, où la surface de section atteint toute la profondeur de l'os ; à plusieurs endroits des pariétaux, on observe un éclatement en biseau des couches osseuses sur une profondeur variable, sans qu'il y ait perforation crânienne ; par places existent des traits de fractures dont l'un au moins est très ancien.

L'orifice considérable d'ouverture de la cavité crânienne à la région frontale paraît être contemporain de la mort, mais on ne peut affirmer que l'étendue en était aussi vaste qu'aujourd'hui. Il est probable qu'il y a eu à cet endroit, à la suite des coups violents et répétés portés à l'aide d'épées, écrasement en bouillie de l'os frontal sur une surface plus ou moins grande ; des fragmentations osseuses sur les bords ont vraisemblablement beaucoup agrandi l'orifice de pénétration de l'arme dans la cavité crânienne. Celle-ci est certaine, à en juger par le bord gauche de cet orifice. Il en est résulté une lésion très grave du cerveau rapidement

mortelle ; des débris de matière cérébrale ont dû être entraînés au dehors.

L'importance des entailles et fractures crâniennes observées ailleurs est moins considérable au point de vue de la vie ; elles ont eu pour conséquence immédiate, tout au moins, une commotion cérébrale avec perte de connaissance et chute. L'origine de ces entailles est incontestablement le gladius. On en observe dans trois directions principales : au milieu du front, de haut en bas et de gauche à droite ; au niveau du pariétal droit, le coup a dû être dirigé de droite à gauche et d'avant en arrière ; au niveau du pariétal gauche, la direction du traumatisme paraît avoir été d'avant en arrière et de gauche à droite.

Les coups d'épée ont été portés avec grande violence.

La mort reconnaît incontestablement pour cause la fracture du crâne et la blessure du cerveau résultant de multiples coups d'épée.

Identité. — Tous les os trouvés dans la tombe proviennent d'un même sujet ; il était de sexe masculin. A en juger par l'état du crâne, et notamment par l'absence totale de processus d'ossification des sutures, son âge ne dépassait pas trente-cinq à quarante ans, il était plus vraisemblablement voisin de la trentaine.

La taille, d'après les tables de Rollet et Manouvrier, était comprise entre un mètre soixante-dix-huit centimètres et un mètre quatre-vingts centimètres.

Uccle, le 17 décembre 1920.

L. VERVAECK.

Il restait encore à l'assemblée une question à éluci-

der : comment avait pu se produire en 1612 l'erreur sur l'attribution des tombes ? L'examen des procès-verbaux d'exhumation montre que les chanoines de Reims furent surpris par la demande de l'archiduc ; ils savaient que l'évêque de Liège avait été enterré dans la cathédrale, mais ils n'étaient pas bien sûrs de l'emplacement. Les épitaphes gravées sur les pierres tombales étaient déjà très usées au xvii^e siècle ; celles qui se trouvaient sous le jubé, dans un passage beaucoup plus fréquenté, étaient absolument illisibles, dit Marlot, à propos de l'épitaphe qui existait encore de son temps, et qu'il croyait être celle d'Odalric : *adeo detrita ut nihil in ea legi possit.*

Le chapitre rémois se guida dans ses recherches par la proximité de l'autel où il célébrait un service fondé à l'anniversaire de l'évêque assassiné.

On trouva le corps d'un prélat dont le crâne portait une blessure à la tempe gauche et cette constatation suffit pour conclure que l'on était en présence de l'évêque martyr. Il sembla inutile de pousser plus loin les recherches, les connaissances archéologiques de l'époque étant trop rudimentaires et trop peu précises pour faire naître des soupçons.

Pour finir, la commission émit au 10 décembre les conclusions suivantes :

« En présence des documents et des renseignements réunis, après les frappantes constatations faites sur les lieux, l'assemblée estime qu'il ne semble plus y avoir de doute sur l'identification des ossements attribués par M. Deneux à saint Albert en se basant :

« 1^o Sur le fait de l'absence du corps d'un évêque du x^e siècle, et sur la présence en trop d'un évêque du xiii^e ;

« 2° Sur la topographie des diverses tombes, qui se trouve confirmée par les détails si précis et si caractéristiques de la *Vita Alberti*;

« 3° Sur certaines constatations faites à Bruxelles par M. le Docteur Vervaeck, tendant à faire douter de l'authenticité des reliques conservées au Carmel de Bruxelles comme étant celles de saint Albert :

« A) Sutures crâniennes fortement synostosées; indiquant, à s'en tenir aux règles communes, un homme de plus de quarante-cinq ans;

« B) Petite taille de cet homme qui ne dépassait pas 1 m. 64 ou 1 m. 65;

« C) Chevelure foncée du même individu;

« D) Un seul coup mortel porté à la tempe et qui n'a pu être reçu par un homme à cheval, ce qui est contraire à la *Vita Alberti*¹;

« 4° Sur l'examen des ossements nouvellement découverts, fait par le même docteur, examen qui montre comment les détails donnés par la *Vita Alberti* concordent parfaitement avec les constatations faites sur ces ossements :

« A) Sutures crâniennes non synostosées, en rapport avec l'âge d'Albert de Louvain qui avait moins de trente-cinq ans.

« B) Crâne tailladé de plusieurs coups d'épée et privé d'une partie de l'os frontal qui paraît avoir été défoncé: *gladiis eductis super Albertum irruerunt Alemanni et caput, timpus, cerebrumque ejus effregerunt.*

« C) Taches de sang nombreuses, limitées, sur

1. On n'a pas pu établir historiquement l'origine de la lésion du crâne d'Odalric. (Docteur Vervaeck, *La découverte du tombeau de saint Albert de Louvain*, Anal. Bolland., XL, pp. 169-170.)

presque tous les os : *cadentem gladiis et cultris ex-ceperunt*.

« D) Taille de 1 m. 78 ou 1 m. 80 déterminée d'après les tables de Manouvrier, utilisées par les médecins légistes pour établir la stature en se basant sur la mensuration des os longs : ce qui correspond à la haute stature attribuée à l'évêque de Liège, par des écrivains plus récents, il est vrai. »

Dans une affaire aussi importante au point de vue religieux, les membres de la commission décidèrent de prendre le temps de la réflexion avant de se prononcer définitivement.

Huit mois après, le 18 août 1921, le Cardinal Luçon les réunit une seconde fois pour étudier les conclusions de la séance du 10 décembre. Elles furent entièrement approuvées et ratifiées. On trouvera en appendice à la fin de ce chapitre le procès-verbal de cette deuxième commission. Nous y ajouterons le décret d'authenticité des reliques délivré par le Cardinal Luçon et la lettre circulaire du Cardinal Mercier adressée aux différents possesseurs des ossements d'Odalric.

Ces pièces ont été publiées dans le numéro d'octobre 1921 de « la Vie diocésaine » de Malines.

A la même séance du 18 août, une petite contestation s'éleva au sujet de l'attribution des vraies reliques de saint Albert : les membres français de la commission revendiquaient le chef du saint pour la cathédrale de Reims ; les belges, de leur côté, réclamaient les ossements dans leur totalité pour leur pays. S. E. le Cardinal Luçon décida de laisser la question pendante jusqu'à ce qu'il l'ait réglée avec le Cardinal de Malines. Des échanges de vues

eurent lieu entre les deux Éminences, et il fut convenu que les délégués belges se rendraient à Reims le 18 novembre à l'effet d'y ramener les ossements d'Odalric et de recevoir en retour ceux de saint Albert.

M^{sr} van Cauwenberg, vicaire général de l'archevêché de Malines et Dom Sébastien Braun O.S.B. furent chargés par Son Éminence le Cardinal Mercier de cette importante mission.

Ils partirent le 17 novembre emportant un coffret où l'on avait pu recueillir tous les restes d'Odalric, et munis de passe-ports qui leur évitaient, tant à l'aller qu'au retour, les difficultés de douane.

Accueillis à l'archevêché de Reims avec la plus grande bienveillance, ils assistèrent le lendemain à la reconnaissance sommaire des reliques de saint Albert, en présence du Cardinal Archevêque et de son auxiliaire M^{sr} Neveux, dont procès-verbal en double exemplaire fut rédigé et signé par les témoins. En exprimant au Cardinal Luçon les sentiments de gratitude du Cardinal de Malines et de tous les Belges, M^{sr} van Cauwenberg lui donna l'assurance que bientôt une relique insigne de saint Albert serait rendue au chapitre de Reims.

Le 19 novembre, les deux voyageurs reprenaient le chemin de la Belgique, porteurs, cette fois, de deux solides caisses dont la plus petite contenait le chef du saint, la seconde tous les autres ossements sans aucune exception.

Le précieux trésor se trouve maintenant à Malines, dans la chapelle privée du Cardinal, en attendant sa destination définitive.

Dans la crypte de la future basilique belge du Sacré-Cœur à Koekelberg, une place d'honneur a été résér-

vée pour une relique du saint martyr, dont le culte national rappellera aux Belges tout ce que le nom d'Albert, auréolé par les vertus d'un saint évêque et la vaillance d'un grand roi, évoque de gloire ancestrale et de vénération dans les siècles passés comme dans les temps présents.

APPENDICE B

I

Procès-verbal de la commission instituée par S.E. le Cardinal Archevêque de Reims en vue d'examiner la question de l'authenticité des reliques de saint Albert de Louvain.

Le dix-huit août mil neuf cent vingt et un, sur la convocation de S. E. Mgr le Cardinal Luçon, Archevêque de Reims, et sous sa présidence, en l'archevêché de Reims; en présence de S. G. Mgr Legraive, évêque titulaire de Parnasse, auxiliaire de Malines, représentant S. E. Mgr le Cardinal Mercier;

de M. le Chanoine Laenen, archiviste de l'archevêché de Malines, délégué par S. E. le Cardinal Mercier;

une commission s'est réunie à l'effet d'étudier les conclusions du rapport de la commission historique et archéologique qui, le dix décembre dernier, a été d'avis qu'un tombeau mis à jour le 26 septembre 1919, au cours des fouilles opérées dans la Cathédrale de Reims renfermait le corps de saint Albert de Louvain, cardinal du titre de Sainte-Croix et évêque de Liège, que l'on croyait avoir été exhumé en 1612 et transporté à Bruxelles.

Cette seconde commission était composée comme suit :

S. G. Mgr Neveux, évêque d'Arsinoë, auxiliaire de Reims;

MM. Marcou, inspecteur général des monuments historiques;

Deneux, architecte en chef des monuments historiques;

les Vicaires Généraux Camu, Paulot, Compant, Ponsin;

Dom Sébastien Braun, O. S. B., de l'abbaye de Maredsous;

MM. les chanoines titulaires Solliet et Goyet;

Frézet, chanoine honoraire, Curé-doyen de Saint-Jacques;

Dupuit, chanoine honoraire, docteur en droit canonique, curé de Saint-Benoît;

Lefort, P. S. S., professeur de droit canonique au grand séminaire;

Andrieux, conservateur des antiquités et objets d'art de la cathédrale, aumônier du lycée;

Midoux, professeur au petit séminaire, secrétaire de la commission.

Ont été empêchés : MM. Marcou, Camu, Paulot, Andrieux.

Après quelques paroles de bienvenue adressées aux membres de l'assemblée, et plus spécialement aux représentants de S. E. Mgr l'archevêque de Malines, S. E. Mgr le Cardinal Luçon rappelle que le rapport de la première Commission a été envoyé en temps voulu aux membres de la Commission actuelle, et fait donner lecture d'un résumé de la question et des conclusions de ce premier rapport.

« En 1612, les archiducs Albert et Isabelle d'Autriche demandèrent au Chapitre métropolitain de Reims de leur remettre le corps de saint Albert, massacré le 24 novembre 1492 et inhumé dans le chœur de la cathédrale. Les Chanoines accueillirent favorablement leur demande et exhumèrent le corps placé dans le tombeau situé à l'entrée du chœur, du côté de la nef; tombeau qu'ils estimaient être celui de saint Albert. Le corps fut transféré au Carmel de Bruxelles où il est encore conservé.

« Or, le 26 septembre 1919, une tombe fut ouverte dans le chœur de la cathédrale de Reims, tombe qui, semble-t-il, ne peut contenir que les restes de saint Albert, de telle sorte qu'il y aurait eu erreur en 1612.

« Comme aucun miracle n'est invoqué par S. E. Mgr le Cardinal-archevêque de Malines, en faveur du corps conservé à Bruxelles, qu'aucun miracle n'a été constaté à Reims depuis 1612, seuls les arguments d'ordre historique et scientifique peuvent être ici invoqués.

« En voici le résumé :

« 1^o La tombe ouverte le 26 septembre 1919 ne peut être que la tombe de l'archevêque Odalric, ou la tombe de saint Albert.

« Or, elle renferme des objets du XIII^e siècle commençant : des sandales et spécialement une volute de crosse en cuivre doré, alors qu'Odalric, étant du X^e siècle, ne pouvait encore avoir une crosse avec volute en métal ; de plus, cette tombe fouillée le 26 septembre 1919 n'avait jamais été ouverte.

« Les objets conservés à Bruxelles ne permettent aucune conclusion.

« 2^o La tombe ouverte le 26 septembre 1919 concorde, quant à son emplacement avec ce que rapporte la *Vita Alberti* et explique très bien les difficultés d'inhumation.

« L'emplacement de la tombe ouverte en 1612 ne répond qu'imparfaitement aux renseignements historiques. L'erreur des chanoines d'alors s'explique facilement : l'inscription, si quelqu'une avait existé, était effacée et le procès-verbal de recherches témoigne de quelque hésitation au sujet de l'emplacement.

« 3^o Le corps conservé à Reims tel qu'il est décrit par le Dr Vervaeck dans le Rapport de la première Commission (pp. 21 à 32), convient exactement à tout ce que nous savons de l'histoire de saint Albert : ses blessures, son âge, voire même sa taille au témoignage d'auteurs plus récents.

« Par contre, le corps conservé à Bruxelles ne concorde complètement ni par l'âge, ni par l'unique blessure du crâne, ni par la taille.

« La conclusion qui paraît s'imposer est donc qu'il y a eu erreur en 1612 et que le corps de saint Albert n'a été mis à jour à Reims que le 26 septembre 1919. »

A la suite de cette lecture, Son Éminence demanda son avis à chacun des membres présents, et tous, après avoir dit qu'ils ont lu attentivement le rapport de la première Commission, déclarent en adopter les conclusions, reconnaître qu'il y a eu erreur dans l'exhumation faite en 1612, et que le corps de l'évêque découvert à la cathédrale, le 26 septembre 1919, est bien celui de saint Albert de Louvain.

Devant l'avis unanime de la Commission, avis conforme

à sa propre conviction, S. E. Mgr le cardinal Luçon se déclare disposé à rendre une sentence canonique reconnaissant que les ossements découverts dans la cathédrale sont les reliques véritables et authentiques de saint Albert de Louvain, cardinal du titre de Sainte-Croix et évêque de Liège, massacré en 1192 pour la défense des libertés de l'Eglise.

Le présent procès-verbal, en double exemplaire, après lecture faite par M. le secrétaire, a été signé par tous les membres de la Commission, pour être conservé aux archives de l'Archevêché de Malines et de l'Archevêché de Reims.

Suivent les signatures.

II

Décret de l'authenticité des reliques de saint Albert de Louvain

LUDOVICUS-HENRICUS-JOSEPHUS

S. R. E. TITULI SANCTAE MARIAE NOVAE ET SANCTAE FRANCISCAE
ROMANAE PRESBYTER CARDINALIS LUÇON
MISERATIONE DIVINA ET SANCTAE SEDIS APOSTOLICAE GRATIA
ARCHIEPISCOPUS REMENSIS

Cum die XXVI^o septembris anni MCMIX, in choro Insignis Ecclesiae Nostrae Metropolitanae, recentioris belli immanitate disturbatae, inter alia Antecessorum nostrorum sepulchra, tumba quaedam lapidea aperta fuisset, in qua nonnulli historicae et medicae scientiae peritissimi viri, non obstante fama solemnis cujusdam translationis anno MDCXII peractae, pronuntiabant adhuc intactas servari exuvias S. Alberti Lovaniensis, Leodiensis Episcopi et Martyris, muneris nostri duximus rem prudenter explorare, et doctorum virorum argumentis mature pensatis, ad veritatis manifestationem et honorem praedicti Sancti Martyris sensum nostrum declarare et causam, Deo auxiliante, judicare.

Itaque, die X^o decembris anni MCMXX, jussimus Consilium haberi, praeside RR. DD. Ernesto Neveux, Episcopo Arsinoënsi, Auxiliario Nostro, in quo audirentur probatissimi testes qui votum circa propositum dubium, id est, de inviolato ante diem XXVI^m septembris anni MCMXIX Beati Alberti sepulchro proferrent. Cujus Consilii seu Commissionis Acta typis mandari curavimus, et aliis etiam prudentibus et eruditis viris nota fieri praecipimus, ut omnes coram Nobis in auditorio nostro archiepiscopali, altera indicta congregatione, re studiosissime ac religiose recognita, die XVIII^a augusti anni MCMXXI, quisque pro suo sensu et scientia, sequentia dubia solverent:

1^o Constatne sepulchrum adhuc inviolatum, die XXVI sept. MCMXIX repertum alterutrius tantum Praesulis esse, id est, Venerabilis Odalrici, Archiepiscopi Remensis, saeculo X^o defuncti aut S. Alberti Episcopi Leodiensis, anno MCXCII Remis propter jura Ecclesiae tuenda trucidati, idemque sepulchrum retinuisse res et inprimis baculum pastorem saeculo tantum XII^o aut postea confectas?

2^o Constatne praefatum tumulum et quidem solum, jacere in ipsissimo augusto loco in quo, teste Vita Alberti antiquissima « affectus Cleri magnus erga Albertum fecit » eundem ibi deponi ubi « sepulti humeros atque caput Nichasii (Martyris remensis) sacer lapis desuper protegebat »; tumbam vero anno MDCXII apertam, epitaphio deleta, non sine aliqua dubitatione fossoribus designatam esse?

3^o Constatne nuper inventi defuncti aetatem, staturam forsitan, caput multipliciter quasi gladiis incisum, frontemque enormiter obtritam et effractam apprimè congruere cum historia S. Alberti; corpus autem Bruxellas translatum neque signa similis trucidationis (uno solum vulnere apparente) neque notas aetatis nisi provectioris referre?

Datis responsionibus compertum est tum prioris, tum posterioris consilii consultores unanimiter tenere S. Alberti Martyris veras reliquias in Choro Ecclesiae Metropolitanae Remensis intactas permansisse, translatis olim Bruxellas Odalrici illius Archiepiscopi exuviis cujus memoriam recolebat antiquum Martyrologium remense IV^o nonas

julii, hisce verbis : « Ipso die transitus venerandi Episcopi Odalrici, et Confessoris ».

Praedicta nos omnia probe noscentes et insuper considerantes R. R. Ordinarium Mechliniensem rite praemonitum et per Delegatos in duplici congregatione a Nobis instituta repraesentatum, nullam sententiam contrariam edixisse, immo per consultores a se missos quasi consensisse; cum miracula nulla sive Bruxellis sive Remis rite declarata rei ampliorem scrutationem requirunt,

Dei nomine invocato,

Officio nostro episcopali ad normam canonis 1283 fungentes, per praesentes declaramus inventum et recognitum esse die XXVI^a septembris anni MCMXIX in Choro Ecclesiae nostrae Metropolitanae ipsum sepulchrum et corpus S. Alberti Lovaniensis, Cardinalis tituli S. Crucis, Episcopi Leodiensis qui, ut refert Martyrologium Romanum X^o Kalendas decembris « Remis pro ecclesiastica libertate tuenda necatus est ».

Itaque pronuntiamus et sententiamus uti veras et authenticas reliquias habenda esse et religiose colenda ossa e praefato sepulchro levata et collecta quotquot describuntur in libello jussu et auctoritate nostra Remis evulgato sub titulo « Les Reliques de S. Albert de Louvain. — Rapport de la Commission instituée par S. E. le Cardinal Luçon, Archevêque de Reims ».

Datum Remis, in Auditorio nostro archiepiscopali, sub signo sigilloque nostro et subscriptione Cancellarii nostri, die XVIII augusti anni MCMXXI.

(Sign.) Card. LUÇON, Arch. Remensis.

De Mandato

J. LECOMTE, canc.

III

**Lettre circulaire aux possesseurs de reliques
provenant du corps conservé à Bruxelles**

Mechliniae, die 23 Augusti 1921.

De mandato Emi ac Rmi Dni Cardinalis Archiepiscopi ad vestram noticiam perfero quod, habita consultatione peritorum virorum, adstante et assentiente Illmo ac Rmo Dno Legraive, episcopo Parnacensi, ad hoc ab Emo Dno specialiter delegato, Emus ac Rmus Dnus Cardinalis Luçon, archiepiscopus Remensis, decretum edidit canonicum quo constat corpus quoddam, seu potius cranium et ossa, in ecclesia sua metropolitana, die 26 septembris anno 1919, inventa et e terra levata, habenda esse ut veras et indubitatas reliquias Sancti Alberti quondam cardinalis tituli Sanctae Crucis, Leodiensis episcopi, ecclesiasticae libertatis martyris.

Unde patet reliquias hucusque, a saeculo XVII^o ineunte, Bruxellis asservatas, quarum etiam particulae variae diversis ecclesiis fuerunt distributae, esse spurias seu potius habendas esse ut exuviarum partes venerabilis archiepiscopi Remensis, Odalrici, circa finem saeculi X^m defuncti.

Emus ac Rmus Dnus rogat ergo omnes et singulos qui reliquias aliquas dicti Odalrici apud se habent, ut eas quam citius, minima interposita mora, ad cancellariam archiepiscopalem transmittere velint, una cum litteris authenticitatis super iisdem olim concessis, quas litteras ut prorsus nullas, abollitas ac cancellatas Emus Dnus habendas esse decernit : exuviae enim venerabilis archiepiscopi Odalrici restituendae sunt Emo ac Rmo Archiepiscopo Remensi qui corpus Sancti Alberti ad partes nostras transmittendum benigne concessit. Emus autem Dnus possessoribus particularum corporis Odalrici veras et authenticas Sancti Alberti reliquias destinari curabit.

Debita veneratione, subscribor

(s.) C. SCHUERMANS.

TABLE DES MATIÈRES

AVANT-PROPOS.....	I
CRITIQUE DES SOURCES.....	XIII

VIE DE SAINT ALBERT

CHAPITRE I. Les premières années. — Albert chanoine écolier. — Il est créé chevalier. — Le cardinal-légat d'Albano à Liège. — Albert redevient chanoine et exerce les fonctions d'archidiacre.....	I
CHAPITRE II. L'élection à l'évêché de Liège. — Le plaid devant l'empereur à Worms. — Intrusion de Lothaire de Horschstaden à Liège.....	15
CHAPITRE III. Le voyage à Rome. — Procès et confirmation d'Albert à la cour pontificale. — Le pape Célestin III l'ordonne diacre et le nomme cardinal. — Retour.....	34
CHAPITRE IV. Visite à l'abbaye de Lobbes. — Albert y apporte une mitre de la part du Pape. — Retour au pays. — Premier exil en Ardennes.....	47
CHAPITRE V. L'ordination et la consécration épiscopale à Reims. — Tyrannie de l'empereur. — Le complot.	58
CHAPITRE VI. L'exil à Reims. — Arrivée des chevaliers teutons. — Leurs préparatifs criminels. — Pénurie d'Albert.....	65
CHAPITRE VII. Le meurtre. — Funérailles. — Faveurs obtenues au tombeau.....	91

CHAPITRE VIII. Indignation des parents et amis d'Albert. — Réprobation des meurtriers. — Représailles. — Condamnation de Lothaire par le Pape.....	117
CHAPITRE IX. La sainteté du martyr reconnue par l'Église.....	129

APPENDICE A

I. Bulle du pape Paul V concédant la messe et l'office de saint Albert.....	136
II. Acte de Mathias Hovius, archevêque de Malines, instituant la fête de saint Albert à Bruxelles.....	138

HISTOIRE DES RELIQUES

I. Reliques du pseudo-Albert.....	140
II. Reliques du vrai saint Albert.....	144

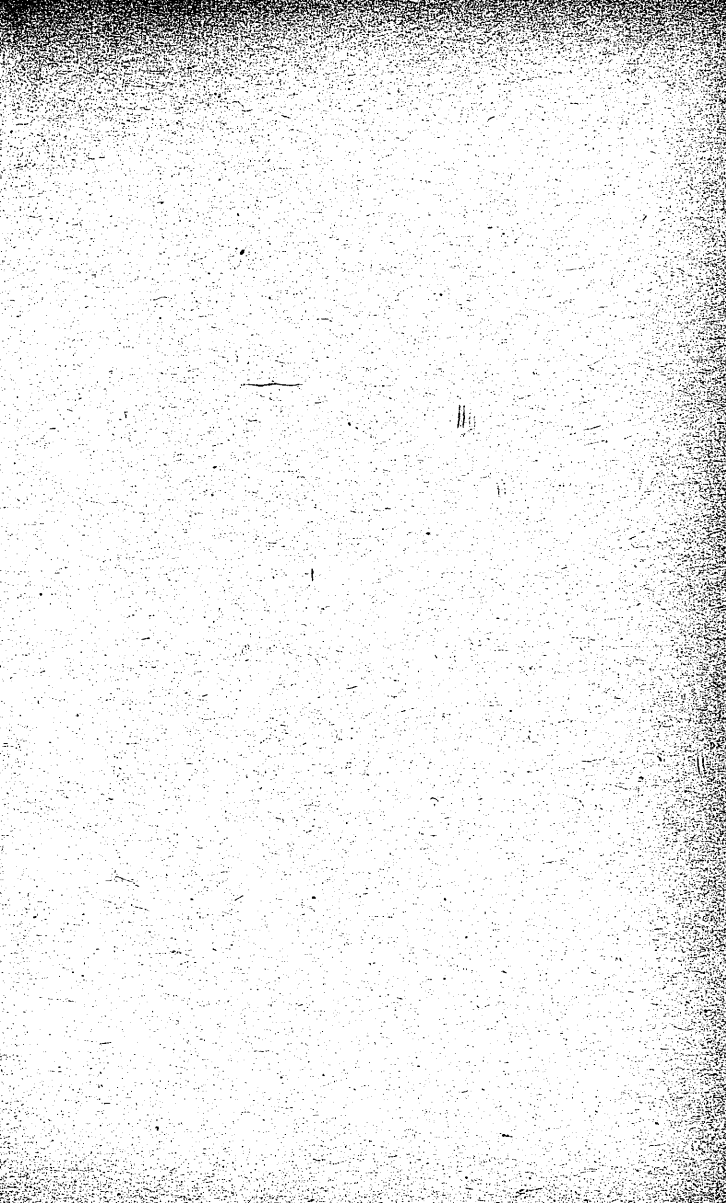
APPENDICE B

Procès-verbal de la 2 ^e commission d'enquête. — Décret du Cardinal Luçon de l'authenticité des reliques. — Lettre circulaire du Cardinal Mercier aux anciens possesseurs des reliques du pseudo-Albert.....	159
--	-----



MÊME LIBRAIRIE

- Vie de saint Bernard, abbé de Clairvaux**, par l'abbé E. VACANDARD, docteur en théologie, aumônier du Lycée de Rouen. Ouvrage couronné par l'Académie française et honoré d'un bref de Sa Sainteté Léon XIII. *Sixième mille*. 2 vol. in-12 ornés d'un portrait de saint Bernard, d'un plan de Clairvaux, d'après Dom MILLEY, et d'une carte des environs de Clairvaux, d'après CASSINI..... **16 fr.**
- Vie de saint François de Sales**, évêque et prince de Genève, par M. HAMON. *Trente-huitième mille. Nouvelle édition entièrement révisée* par M. GONTHIER, chanoine d'Annecy, et M. LETOURNEAU, curé de Saint-Sulpice. 2 vol. in-8, avec de nombreuses illustrations..... **24 fr.**
- LE MÊME OUVRAGE. *Nouvelle édition abrégée*. 1 vol. in-12. **6 fr.**
- La Spiritualité chrétienne**, par M. l'abbé P. POURRAT, supérieur du grand Séminaire de Lyon.
- TOME PREMIER : **Des Origines de l'Église au Moyen Âge**. *Cinquième édition*. 1 volume in-12..... **10 fr.**
- Ouvrage couronné par l'Académie française.*
- TOME SECOND : **Le Moyen âge**. *Troisième édition*. 1 volume in-12..... **10 fr.**
- Sainte Mélanie** (383-439), par GEORGES GOYAU, de l'Académie française. *Neuvième édition*. 1 vol. in-12..... **3 fr. 50**
- Sainte Clotilde**, par G. KURTH, ancien professeur à l'Université de Liège. *Onzième édition*. 1 vol. in-12.... **3 fr. 50**
- Étude de critique et d'histoire religieuse**, par M. l'abbé E. VACANDARD, aumônier du Lycée Corneille, à Rouen.
- PREMIÈRE SÉRIE : Les origines du Symbole des Apôtres. — Les origines du célibat ecclésiastique. — Les élections épiscopales sous les Mérovingiens. — L'Église et les Ordalies. — Les Papes et la Saint-Barthélemy. — La condamnation de Galilée. *Cinquième édition revue et augmentée*. 1 vol. in-12. **7 fr.**
- DEUXIÈME SÉRIE : L'institution formelle de l'Église par le Christ. — Les Origines de la confession sacramentelle. — La question du service militaire chez les premiers chrétiens. — La question de l'âme des femmes au concile de Mâcon. — L'hérésie albigeoise au temps d'Innocent III. — La nature du pouvoir coercitif de l'Église. *Troisième édition*. 1 vol. in-12..... **7 fr.**
- TROISIÈME SÉRIE : Les fêtes de Noël et de l'Épiphanie, les origines du culte des Saints (les Saints sont-ils les successeurs des dieux?). Les origines de la fête et du dogme de l'Immaculée Conception. — La question du meurtre rituel chez les Juifs. *Deuxième édition*. 1 vol. in-12..... **7 fr.**



UNIVERSITY OF CHICAGO



44 889 147

1- 3622

BX

4700

A38M4

963285

Marmol

St. Albert de Louvain

De Paul

1- 3622

BX4700

A38M4

963285

SWIFT LIBRARY

UNIVERSITY OF CHICAGO



44 889 147



